

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

Faculté de Philosophie et lettres

Les activités en Belgique d'un anthropologue anarchiste:

Eugène Gaspard Marin (1883-1969)

Mémoire présenté sous la direction
de Madame Anne Morelli
en vue de l'obtention du titre de
licencié en histoire contemporaine

GILLEN Jacques

Année académique 1996-1997

Introduction.

1. Qui est Eugène Gaspard Marin et pourquoi faire sa biographie ?

Au premier abord, certains pourraient s'interroger, et à juste titre, sur les raisons qui justifient un travail sur Eugène Gaspard Marin. Voilà en effet un nom qui n'est connu que de peu de monde et qui n'est cité qu'à quatre reprises dans l'ouvrage de Jan Moolaert sur le mouvement anarchiste en Belgique, référence en la matière. Pourtant, la vie de ce personnage présente au moins deux centres d'intérêt.

Le premier d'entre eux est son travail d'anthropologiste. C'est ce travail qui porta en premier lieu l'attention sur Eugène Gaspard Marin. Le Dr. Durrans, du Museum of Mankind (section ethnographique du British Museum), a en effet récemment entrepris le dépouillement des archives que le musée avait récupérées en 1985¹. Or ces archives présentent un intérêt non négligeable: elles contiennent les innombrables objets qu'Eugène Gaspard Marin a accumulés et les notes qu'il a prises ensuite. Son but était de faire une classification des connaissances humaines. Il s'intéressait à la vie matérielle des hommes et s'efforçait d'avoir une vue d'ensemble des différentes façons dont était résolu un même problème pratique de par le monde. Les thèmes qu'il aborda sont très divers et concernent aussi bien la mesure du temps, les moulins à vent, les formes de couchage, que les dés à coudre. Mais outre l'ampleur des sujets qu'il étudia, c'est également la façon dont il travailla qui est intéressante. D'une part, lors de ses voyages, il s'efforçait d'apprendre la langue des populations qu'il rencontrait pour pouvoir étudier de l'intérieur les concepts qui l'intéressaient. D'autre part, il élaborait une méthode de classification des données qu'il avait recueillies, qui, si elle n'est pas à proprement parler neuve, n'en est pas moins innovatrice à certains égards. Son oeuvre, qui a donné lieu à un très petit nombre de publications, est immense et s'inscrit dans un projet universaliste, visant à classer systématiquement toute expression humaine significative, dans le but de donner un sens cohérent à la diversité humaine. Le Museum of Mankind a donc entrepris d'étudier les archives d'Eugène Gaspard

¹ Ces archives étaient auparavant conservées dans la colonie de Whiteway, dont fit partie Eugène Gaspard Marin de 1914 à sa mort en 1969. Il s'agit de 5 armoires de notes (180×120×80 cm) ainsi que de 4 grandes caisses et d'une armoire à tiroirs contenant des objets.

Marin afin de faire connaître un peu mieux ce travail immense¹. Cette étude devrait aboutir à long terme à une exposition au British Museum.

La deuxième raison qui justifie l'étude de la vie d'Eugène Gaspard Marin est sa participation à l'anarchisme belge. De 1905 à 1909, il fut en effet particulièrement actif au sein de ce mouvement. De 1905 à 1908, il fit partie de la colonie communiste libertaire de Stockel, à la gestion de laquelle il prit une part très active. Dans le cadre de cette colonie, mais aussi après sa dissolution, il exerça diverses activités journalistiques, que ce soit en tant que collaborateur, imprimeur ou administrateur, et ce jusqu'en 1909. Or, ce n'est que vers 1970 que Maxime Steinberg, dans le cadre d'une recherche sur l'extrême gauche révolutionnaire d'avant 1914², découvre que l'anarchisme a subsisté dans notre pays après 1900. Les travaux antérieurs ne s'intéressent à l'anarchisme que pour la période qui précède la création du P.O.B. en 1885, après laquelle l'évolution du socialisme est présentée comme linéaire. De plus, beaucoup des ouvrages consacrés à l'histoire du socialisme belge ont été écrits par des militants du P.O.B. et ont donc un caractère apologétique en ce qu'ils tendent à effacer les diversités idéologiques qui existent au sein du socialisme³. L'histoire du socialisme ne commence à prendre un caractère scientifique que dans les années 1960 avec le travail de Jan Dhondt⁴ effectué à l'occasion du 75^e anniversaire du P.O.B. Mais il parle très peu de l'anarchisme et se base essentiellement sur les travaux d'Emile Vandervelde et le travail de recherche fut insuffisant, ce qui confère encore à son ouvrage un aspect téléologique⁵. Les résultats de Maxime Steinberg furent repris par A. Mommen dans son ouvrage sur le socialisme, paru en 1980⁶ mais il faudra attendre le milieu des années 1980 et les travaux de Jan Moulaert pour voir les lacunes peu à peu comblées en ce qui concerne l'histoire de l'anarchisme en Belgique. Cependant, de multiples sujets n'ont pas encore été traités, en particulier en ce qui concerne la période 1900-1914. Et le cas d'Eugène Gaspard Marin permet d'étudier de façon détaillée, grâce à des sources inédites, un aspect encore

¹ Cette étude sur le travail anthropologique d'Eugène Gaspard Marin est effectuée par Sara Pimpaneau qui prépare une maîtrise au département d'anthropologie du University College of London.

² M. STEINBERG, « A l'origine du communisme belge: l'extrême gauche révolutionnaire d'avant 1914 », in: *Cahiers marxistes*, 1971, III, 8, pp. 3-34.

³ Il s'agit principalement de l'ouvrage de L. BERTRAND, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830*, 2 vol., Bruxelles, 1907 et de l'ouvrage de J. DESTREE et E. VANDERVELDE, *Le socialisme en Belgique*, Paris, 1903.

⁴ J. DHONDT e.a., *Geschiedenis van de socialistische arbeidersbeweging in België*, Anvers, 1960-1968.

⁵ J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique (1870-1914)*, Louvain-La-Neuve, 1996, pp. 5-7.

⁶ A. MOMMEN, *De Belgische Werkledenpartij. Ontstaan en ontwikkeling van het reformistisch socialisme (1880-1914)*, Gand, 1980.

relativement méconnu de l'anarchisme à cette période: la colonie communiste libertaire de Stockel.

L'étude des activités exercées par Eugène Gaspard Marin en Belgique (où il vivra de sa naissance en 1883 à 1914) sert donc en quelque sorte de complément à l'étude de son travail anthropologique, en ce qu'elles furent déterminantes dans la formation de sa pensée. Car, outre le fait qu'il fut anarchiste, à partir de 1910, il suivit des cours à l'Université Nouvelle, qui (et en particulier ceux de Guillaume De Greef) influencèrent fortement son travail anthropologique. En 1914, le jour même de l'entrée en guerre de la Belgique, Eugène Gaspard Marin quitta le pays pour s'établir en Angleterre, dans la communauté anarchiste de Whiteway, et ce par antimilitarisme.

Ce travail se composera donc de quatre parties:

- La première traitera de activités d'Eugène Gaspard Marin au sein du mouvement anarchiste, à savoir sa participation active à la colonie communiste libertaire de Stockel et ses activités journalistiques.
- La deuxième aura pour but de cerner les éléments qui l'ont attiré à l'Université Nouvelle et de voir les idées et les cours qui l'ont influencé par la suite.
- La troisième s'efforcera d'exposer ce qui, dans ses engagements ultérieurs, peut être rattaché à sa jeunesse en Belgique.
- Enfin, bien que l'objectif de cette étude ne soit pas d'analyser de manière approfondie son oeuvre anthropologique (ce travail étant effectué par Museum of Mankind), nous en exposerons les éléments clés et les aspects originaux.

2. Etat des sources.

Les sources constituent généralement un problème crucial pour l'étude de l'anarchisme. Jan Moulart souligne le fait que les lacunes qui existent dans l'historiographie de l'anarchisme sont en partie dues au manque de sources, celles-ci se limitant souvent aux journaux¹. Et ce problème se pose avec un acuité toute particulière pour l'étude des colonies anarchistes. Dans un ouvrage qu'il consacre aux communautés utopistes du 19e siècle, Jean-Christian Petitfils note que ces communautés n'ont pour la plupart laissé aucune archive, à de rares

¹ J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique (1870-1914)*, Louvain-La-Neuve, 1996, p. 7.

exceptions près¹. Pour la colonie de Stockel, ce n'est pas le cas car nous disposons d'une source inédite et probablement unique en son genre, à tout le moins pour une colonie anarchiste aussi petite. Il s'agit d'un journal, écrit de la main d'Eugène Gaspard Marin, dans lequel celui-ci notait, presque au jour le jour, les activités des colons et les problèmes qu'ils rencontraient². Ces notes permettent de faire une analyse approfondie de la vie de cette communauté, analyse qui s'avère impossible dans beaucoup de cas. La plus grosse partie du chapitre concernant la colonie de Stockel reposera donc sur ce journal et sur quelques autres documents qui faisaient partie des papiers d'Eugène Gaspard Marin. L'ensemble de ces sources est conservé par Madame Hilda Gustin à la communauté de Whiteway: celle-ci s'était chargée de la conservation de l'ensemble des archives d'Eugène Gaspard Marin; la plupart se trouvent actuellement au British Museum, mais elle possède encore des documents très précieux. Parmi ceux-ci, outre le journal et les « archives » de la colonie de Stockel, se trouve encore un carnet de voyage où Eugène Gaspard Marin raconte sa première visite à la colonie de Whiteway et les circonstances de son départ en 1914. Autant d'informations précieuses qui ont grandement facilité la réalisation de ce travail.

Outre les papiers personnels d'Eugène Gaspard Marin, cette étude se base sur les journaux anarchistes auxquels il a participé, de quelque façon que ce soit. Là encore, retrouver l'ensemble d'une collection n'est pas chose facile. Maxime Steinberg, qui fonde son travail essentiellement sur le dépouillement de la presse anarchiste, explique que l'approche du mouvement anarchiste d'avant 1914 est rendu difficile « par la dispersion et la déficience des sources »³. Comme le souligne René Bianco, en dehors du fait que la publication régulière des journaux anarchistes, souvent éphémères, était rendue difficile, principalement à cause du manque de moyens financiers, les lieux de conservation sont souvent éloignés des lieux d'édition et les collections sont souvent incomplètes⁴. Il en va de même pour les journaux auxquels a collaboré Eugène Gaspard Marin: il s'agit de *L'Insurgé*, du *Communiste*, du *Révolté*, de *L'Emancipateur*, du *Gueux*, du *Démolisseur*. Des numéros sont conservés au Musée International de la Presse du Mundaneum, à l'A.M.S.A.B., à la Bibliothèque Royale Albert Ier, mais il est impossible de reconstituer l'ensemble des collections, sauf pour *Le*

¹ J. C. PETITFILS, *La vie quotidienne des communautés au XIXe siècle*, Paris, 1982, p. 146.

² Ce journal est intégralement retranscrit dans l'annexe n°1.

³ M. STEINBERG, « A l'origine du communisme belge: l'extrême-gauche révolutionnaire d'avant 1914 », in: *Cahiers marxistes*, 1971, III, 8, pp. 3-34, p. 4.

⁴ R. BIANCO, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française (1880-1983)*, 7 vol., Aix-Marseille, 1987, *Avant-propos et sources*, p. 10.

*Communiste*¹. Cependant, nous avons pu consulter suffisamment de numéros pour pouvoir en extraire les idées qui y étaient véhiculées.

Ce travail s'appuie donc sur le journal qu'Eugène Gaspard Marin consacra à la colonie de Stockel tout le temps qu'il y vécut, c'est-à-dire de sa création en 1905 à sa dissolution en 1908, sur les papiers de cette colonie et sur les journaux auxquels il collabora lorsqu'il fut actif au sein du mouvement anarchiste belge.

D'autre part, nous avons consulté les archives de l'Université Nouvelle afin d'avoir un aperçu des cours qu'Eugène Gaspard Marin y suivit et de percevoir lesquels de ces cours allaient l'influencer le plus dans son travail anthropologique.

Enfin, nous avons pu consulter, à la communauté de Whiteway, un certain nombre de lettres dans lesquelles Eugène Gaspard Marin explique sa démarche anthropologique et l'objectif de son travail, ce qui nous a permis d'en dégager la spécificité.

¹ Voir tableau récapitulatif des journaux disponibles page 58.

Chapitre 1: Eugène Gaspard Marin et l'anarchisme en Belgique.

Eugène Gaspard Marin passa les trente premières années de sa vie en Belgique. Né en 1883, il ne quittera en effet ce pays que lors de l'entrée en guerre en 1914¹. De 1905 à 1908, il fit partie de la colonie communiste libertaire de Stockel-Bois, appelée l'Expérience, et y fut très actif. C'est dans le cadre de cette communauté qu'il participa véritablement au mouvement anarchiste, et plus particulièrement à la propagande anarchiste, qu'elle soit orale (via des pièces de théâtre ou des conférences) ou écrite (via les journaux et les brochures).

Dans un but de clarté, nous séparerons ce chapitre en deux parties. L'une traitera de la colonie elle-même, et de la vie quotidienne au sein de celle-ci; l'autre des activités journalistiques d'Eugène Gaspard Marin, ceci afin de pouvoir extraire la doctrine à laquelle il adhérait (pour autant que l'on puisse parler de *doctrine* anarchiste).

1. La révolte contre la « prison » bourgeoise de son enfance.

Eugène Gaspard Marin (souvent aussi appelé Gassy) est né le 8 octobre 1883 à Watermael-Boitsfort au sein d'une famille relativement aisée. Sa mère, dont le nom de jeune fille était Alice Félicité Baudry, était une Anglaise de bonne famille et son père, Antoine (ou Toni) Marin était à la tête d'une petite entreprise de peinture: il dessinait, entre autres, des fresques dans les grandes maisons bourgeoises, ayant pour motifs principaux des dieux et des déesses grecques ou des anges². Eugène Gaspard Marin dit lui-même avoir été élevé « dans une large aisance »³. Mais très tôt, il s'insurgea contre ce milieu et surtout contre les idées de son père.

Il fit ses études au collège St. Boniface, où il dit avoir été « de bonne heure écoeuré par les sophismes de l'apologétique catholique romaine et par les procédés éhontés que les prêtres

¹ Voir chapitre 3.

² D'après le témoignage de Madame Hilda Gustin. Celui-ci semble fiable dans la mesure où certains des renseignements qu'elle m'a donnés sont confirmés par les sources; ainsi, elle m'avait cité de mémoire le nom de jeune fille de la mère d'Eugène Gaspard Marin et c'est bien celui que l'on trouve dans l'acte de naissance de ce dernier.

³ *Journal d'une colonie*, p. 8.

emploient pour exploiter tous les sentiments humains »¹. Il fut d'abord attiré par la minéralogie mais dut renoncer à cette discipline à cause de ses problèmes respiratoires². Ceux-ci l'obligèrent d'ailleurs, à l'âge de 17 ans, à partir se soigner dans un sanatorium, d'abord au pays de Galles, puis en Sovélie (dans la partie méridionale de la Forêt Noire). Ses parents lui firent ensuite visiter l'Italie, son père ayant pour objectif de lui donner goût à l'art, ainsi que la Suisse et le Sud de la France où ils se rendaient régulièrement. Ces voyages confirment encore le fait que ses parents n'étaient pas dépourvus de moyens financiers³.

A leur retour, son père tenta de l'initier à ses affaires; il espérait en effet que ses deux fils lui succéderaient un jour à la tête de l'entreprise (car Eugène Gaspard Marin avait un frère, Victor, plus âgé que lui de 14 ans). C'est en travaillant avec son père qu'il se familiarisa avec les idées anarchistes. Voici le récit qu'il fait de sa rencontre avec les ouvriers de son père: « Aussitôt mis en contact avec mes inférieurs, je fut désagréablement impressionné par la misère matérielle et morale où la société les maintient. D'abord je les plaignais et voyais dans le patronat un moyen d'améliorer leur situation. Je ne tardai pas à les aimer et à m'insurger contre les iniquités sociales et particulièrement contre le capitalisme et l'autorité, causes de tout le mal »⁴. Ces idées ne plurent pas à son père avec qui il entra bientôt en opposition.

Il traversa alors une période de malaise intense, ne trouvant aucun but à la vie et étant « livré au désespoir et au dégoût du milieu bourgeois et antifraternel » dans lequel il se sentait « enfermé comme un prisonnier dans sa cellule »⁵. Pendant cette crise existentielle, il découvrit les théories de Tolstoï et lut *Résurrection*, ouvrage écrit entre 1889 et 1899, dans lequel Tolstoï dénonce la société et son système politique, judiciaire et ecclésiastique utilisés dans le seul but de défendre les privilèges économiques et sociaux de la classe des riches⁶. Eugène Gaspard Marin y vit des idées qui correspondaient aux siennes et ce fut pour lui une révélation: « Quoi, il y avait donc dans le monde des gens qui sentaient et pensaient par eux-mêmes, qui aimaient la vérité et le bien et qui lentement élaboraient un monde nouveau,

¹ Ibidem, p. 8.

² « Ma principale occupation était l'étude de la minéralogie, science à laquelle je comptais consacrer ma vie. Malheureusement, ma santé débile ne pouvant supporter le moindre surmenage intellectuel et encore moins le séjour prolongé dans des grottes humides, je dus à mon corps défendant abandonner mes études préférées ». *Journal d'une colonie*, p. 8.

³ Ibidem, p. 8.

⁴ Ibidem, p. 8.

⁵ Ibidem, p. 9.

⁶ M. AUCOUTURIER, « Tolstoï (Léon Nikolaiévitch) 1828-1910 », in: *Encyclopedia Universalis*, vol. 22, 1990, pp. 715-717.

libre et fraternel. Une immense révolution se produisit en moi et je renonçai immédiatement à suivre la voie que l'on m'avait en quelque sorte tracée »¹.

Il décida alors de suivre des cours de peinture artistique et malgré son opposition à ce projet, son père le fit finalement entrer dans l'atelier Boblant-Garin. A cause de ses idées subversives, il en fut expulsé un mois plus tard et reprit l'étude de la décoration auprès de son père. Cette situation ne le satisfaisait cependant toujours pas: « Plus je pensais par moi-même, plus les préjugés bourgeois m'étouffaient »².

Il semble qu'au cours de cette période, il assista à quelques meetings anarchistes, malgré l'opposition de son père. Lors de l'une de ces rencontres, il entra en contact avec Emile Chapelier, dont il devait devenir bientôt un ami proche: « Un jour, trompant la surveillance de mon père, j'assistai à un meeting anarchiste sur les horreurs de la guerre russo-japonaise. Le camarade Chapelier prit la parole et les idées qu'il exprima me réconfortèrent à tel point que j'allai le trouver chez lui pour lui soumettre les doutes que j'avais au sujet de ma situation »³. Les réponses vagues que Chapelier lui donna, refusant de l'influencer, le laissèrent pourtant dans un marasme encore plus grand.

Le 14 mai 1905, il décida de rendre à nouveau visite à Emile Chapelier, cette fois à la colonie de Stockel-Bois où ce dernier s'était installé depuis peu avec quelques amis. « Tous me reçoivent comme un frère. Décidé d'en finir avec ma situation, je lui expose l'impasse dans laquelle je me trouve et mon envie irrésistible de quitter le milieu factice où je ne me sentais plus à l'aise. Voyant mon embarras, lui et ses compagnons offrent que je vienne habiter parmi eux. Je suis presque fou de joie. [...] Mon rêve de vivre une vie normale et de parler librement est enfin réalisé »⁴.

Son père fit tout ce qui était en son pouvoir pour le décourager mais en vain et le 21 septembre 1905, Eugène Gaspard Marin s'installa définitivement à la colonie: « C'est pour moi un immense soulagement, écrit-il dans le journal de la colonie qu'il commence ce jour-là, car je suis enfin affranchi de toutes les stupides conventions et de la vie parasitaire de ce

¹ *Journal d'une colonie*, p. 9.

² *Ibidem*, p. 9.

³ *Ibidem*, p. 9.

⁴ *Ibidem*, p. 9.

qui s'appelle très modestement le monde »¹. Cependant, même si son père était totalement opposé à cette idée de vivre dans une communauté anarchiste, il semble qu'il ait continué à donner de l'argent à son fils tout le temps que ce dernier y vécut². Ce n'est qu'en 1909 qu'il conseilla à son fils de quitter la Belgique un petit temps afin de se faire oublier, s'il voulait encore recevoir quelque argent. Cela implique qu'il ait continuellement entretenu des rapports avec son père, malgré les tensions qui régnaient entre eux deux. Et peut-être peut-on voir là une contradiction dans son comportement: voilà qu'un anarchiste aurait accepté de l'argent issu en droite ligne du monde bourgeois qu'il méprisait tant.

2. La communauté de Stockel.

A. Les circonstances de la naissance de la colonie.

La colonie communiste libertaire de Stockel, qui exista de 1905 à 1908, était la section bruxelloise du Groupement Communiste Libertaire³ fondé le 25 juillet 1905 en vue de donner une organisation au mouvement anarchiste. Le G.C.L. est l'oeuvre de Georges Thonar, qui, depuis longtemps, voulait structurer le mouvement afin de mener une action commune et une propagande soutenue. Jusque là, l'individualisme et la crainte de l'autoritarisme avait toujours poussé les anarchistes à refuser toute forme d'organisation.

Suite à l'échec de la grève de 1902, les anarchistes tiennent deux congrès successifs, l'un à Liège et l'autre à Charleroi: tous admettent que des efforts doivent être faits dans le sens d'une plus grande organisation afin de faciliter la propagande⁴. Une importante grève avait en effet eu lieu en avril 1902, suite au rejet d'une proposition de loi déposée par Emile Vandervelde visant à introduire le suffrage universel pur et simple aux élections communales et provinciales. Emile Vandervelde déposa alors un nouveau projet de révision de l'article 47 de la Constitution qui devait être discuté à la Chambre le 16 avril. Le P.O.B. adopta une stratégie de pression extraparlamentaire et des manifestations eurent lieu dans

¹ Ibidem, p. 10.

² D'après le témoignage de Madame Hilda Gustin.

³ Qui comptait, un an après sa création, quinze sections.

⁴ J. M. NEYTS, « Victor Serge et les anarchistes en Belgique avant 1914 », in: P. DELWIT et A. MORELLI éd., *Victor Serge. Vie et oeuvre d'un révolutionnaire. Actes du colloque organisé par l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles les 21-22-23 mars 1991*, (Socialisme, 226-227), Bruxelles, 1991, pp. 291-299, p. 296.

les grandes villes du pays. Des affrontements violents en découlèrent, faisant quelques morts et un grand nombre de blessés. Le mouvement se transforma dès lors en une grève générale d'une ampleur extraordinaire. Cependant, le projet de Vandervelde fut rejeté et une répression fut entamée contre les grévistes. Devant cette détermination du gouvernement, le conseil général du P.O.B. vota en majorité pour la reprise du travail le 20 avril¹. Cette décision provoqua la déception des grévistes et les anarchistes voulurent profiter de l'occasion, en menant une action au sein des syndicats et en développant l'organisation et par là-même la propagande, y voyant une opportunité de développer leur mouvement au détriment du P.O.B.; le rapprochement de celui-ci avec les libéraux n'étant du goût ni des anarchistes ni d'ailleurs de tous les militants du parti².

Lors du congrès qui se déroule à Charleroi en 1904, les anarchistes acceptent unanimement l'idée d'une fédération, celle-ci devant permettre une concertation permanente qui mènerait à une propagande soutenue. Cette idée, imposée par Georges Thonar (issu du P.O.B.), homme d'organisation, appuyé par Emile Chapelier, semble simple mais elle n'est pas évidente pour les anarchistes qui, par définition, sont hostiles à toute organisation qui pourrait impliquer un minimum d'autorité. Et si le principe en avait été accepté dès 1891³ et lors du congrès de 1901, il ne fut cependant pas concrétisé à cause des trop nombreuses résistances. Pour la première fois, en 1904, des mesures concrètes sont prises en matière de propagande, but premier du congrès, même si les modalités pratiques ne font pas toujours l'unanimité. Cependant, ces résultats sont en partie dus au fait que le congrès est un congrès communiste libertaire⁴, dont les objectifs sont, d'une part, de rassembler les anarchistes au moyen d'une certaine organisation qui leur permettrait d'agir avec plus de méthode, et, d'autre part, de prendre des mesures concrètes pour développer la propagande (que ce soit par les conférences, les imprimés, ou les bibliothèques).

Le projet d'organisation, entièrement élaboré par Georges Thonar, en quelque sorte leader du mouvement à l'époque, parle d'un fédéralisme libertaire basé sur la collaboration volontaire: chaque groupe et chaque individu garde son autonomie, et personne n'impose de décisions (ce qui permet de vaincre les réticences de ceux qui craignent l'apparition d'un

¹ X. MABILLE, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, 1992, pp. 196-197.

² J. M. NEYTS, op. cit., p. 296.

³ Lors de conférences données en même temps que le congrès socialiste international.

⁴ Ce qui exclut donc les anarchistes individualistes qui refusent toute idée d'organisation, fût-elle la plus minimaliste.

certain autoritarisme). L'organisation de la fédération reposerait sur trois types de rassemblement:

- Des sections locales, cercles d'études et de propagande, destinées à former les membres au moyen de conférences abordant des sujets aussi bien sociaux que scientifiques.
- Des groupes de concentration se réunissant mensuellement.
- Et enfin la fédération libre, sans statut, tenant un congrès annuel.

La publication d'un bulletin informerait de l'état de la propagande et des nouvelles parutions, et serait assurée chaque fois par un autre groupe afin de développer les contacts entre les différentes branches de la fédération (et par là-même d'éviter une centralisation excessive). La Fédération amicale des anarchistes de Belgique était créée, du moins sur le papier, et un bulletin paraîtra effectivement dans *L'Insurgé* (le journal de Thonar), mais beaucoup plus modeste que ce qui était prévu d'abord.

D'autre part, le congrès de 1904 aborde la question de savoir si les anarchistes peuvent prendre part aux syndicats, voire même en créer. Il ressort des résolutions prises que le mouvement évolue clairement vers le syndicalisme révolutionnaire, alors qu'auparavant, l'éventuelle participation aux syndicats était acceptée uniquement dans un but de propagande. Le congrès estime en effet que l'anarchiste a les mêmes intérêts que le socialiste et qu'ils peuvent donc s'associer, non seulement à des fins de propagande mais aussi en vue d'obtenir des améliorations de leurs conditions de vie (élément nouveau qui était loin de faire l'unanimité au sein des anarchistes). Il est donc favorable à ce que les anarchistes entrent dans les syndicats ou en créent de nouveaux et collaborent même à la création de fédérations neutres de syndicats et d'une Confédération générale du travail¹.

Cependant, la Fédération amicale des anarchistes de Belgique ne parvient pas à prendre son envol et une importante initiative sera prise en matière d'organisation suite à une des nombreuses crises financières dont font l'objet la presse anarchiste. En 1905, Georges Thonar, éditeur et administrateur de *L'Insurgé*, veut faire de son journal, qui est en proie à d'importantes difficultés¹, une entreprise communiste. Il crée donc en juin 1905 le Groupement Communiste Libertaire (G.C.L.), dont fera partie la colonie de Stockel, et lui confie la propriété de son journal, son financement et sa rédaction, lui-même en restant

¹ J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique (1870-1914)*, Ottignies, Louvain-La-Neuve, 1996, pp. 217-220.

administrateur. Le G.C.L. a également d'autres objectifs parmi lesquels l'organisation de la propagande et de la solidarité, et il envisage de fonder une colonie communiste et une école libertaire. A la fin du mois de juillet, une assemblée générale approuve les statuts et le 15 octobre, se tient à Liège un congrès anarchiste chargé d'étudier deux questions: la fondation d'une colonie communiste et l'attitude à adopter en cas de guerre.

Lors de ce congrès, Thonar précise que le groupe s'adresse aux personnes qui sont convaincues de la nécessité de renforcer l'organisation de la propagande anarchiste (le groupe est donc conçu comme étant fermé). Le G.C.L. adopte une déclaration dans laquelle il précise que son but est de propager les théories communistes anarchistes définies par la Déclaration de principes adoptée au congrès de Charleroi en 1904²:

- Les nouveaux membres ne seront admis au sein du groupe qu'à l'unanimité des voix, et non au sein des sections.
- Les adhérents devront payer une cotisation mensuelle.
- Les sectionnaires devront se réunir tous les trois mois dans la mesure du possible, mais au moins une fois par an et toutes les fois que la situation l'exige.
- En outre, Georges Thonar suggère que les groupes organisent des cercles d'études comme il en était prévu dans les résolutions du congrès de 1904; ces cercles d'études devant servir non seulement à la propagande mais également au recrutement de nouveaux membres³.

Au mois de juillet 1905, la colonie de Stockel-Bois est donc créée et sera une des sections du Groupement Communiste Libertaire.

En mars 1906, une nouvelle assemblée générale se tient et les résultats sont assez encourageants: le nombre de membres et de sections ne cesse d'augmenter; le groupe a su assurer la survie de *L'Insurgé* et organiser des meetings, des cercles d'études, ainsi que la publication d'ouvrages de propagande¹.

Le 22 juillet 1906, l'assemblée générale a lieu à la colonie. Celle-ci a pris une grande importance dans le G.C.L. malgré les objections formulées par Georges Thonar quant à ce

¹ Il manque d'abonnés et ne réalise plus aucun bénéfice.

² Il s'agit en fait de la brochure de Thonar intitulée *Ce que veulent les anarchistes*, écrite pour le congrès de 1901 et remaniée à l'occasion du congrès de 1904, dont nous parlerons dans la troisième partie de ce chapitre.

³ J. MOULAERT, op. cit., pp. 223-226.

genre d'expériences de vie en communauté. Lors de cette assemblée générale, l'organisation du G.C.L. est encore renforcée, notamment en ce qui concerne les conditions d'admission de nouveaux membres, et ce afin d'éviter l'infiltration d'ennemis. En outre, la structure du groupement est également perfectionnée: désormais, le responsable d'une section est chargé de l'organisation de cette section et le G.C.L. a un trésorier².

Cependant, le G.C.L. ne soulage pas les difficultés financières de la presse anarchiste, alors que c'était son but premier; et *L'Insurgé*, qui avait été rebaptisé *L'Emancipateur*, se trouve face à d'importants problèmes financiers³ et, à cause de ceux-ci et de l'incident Schoutetens⁴, le journal cesse de paraître. De plus, les contacts entre les différentes sections et le secrétaire général Thonar diminuent. Enfin toutes les sections reprochent au groupement sa tendance centralisatrice et décident sa dissolution lors de la dernière assemblée générale en août 1907. Il est toutefois décidé qu'il continuera d'exister sous forme fédérative, de par les relations nouées entre les membres lors des meetings; et que la propagande doit être développée au sein des syndicats⁵.

Cette dissolution du G.C.L. représente un échec cuisant pour Georges Thonar car elle a lieu quelques semaines avant le congrès d'Amsterdam organisé dans le but de créer une fédération anarchiste internationale. A la fin de l'année 1907, il tente de réactiver le mouvement. Mais certaines sections lui reprochent d'écarter ceux qui n'ont pas les mêmes idées que lui (Thonar veut éviter en effet que des camarades ne se réclament du G.C.L. s'ils n'adhèrent pas à sa conviction). En outre, elles jugent qu'une fédération anarchiste ne peut être créée du centre et à l'initiative d'une seule personne. Et enfin, elles refusent les règlements. Peu de monde répond donc à l'appel lancé par Georges Thonar mais il s'obstine et nomme un secrétaire général, un trésorier, un administrateur et un rédacteur⁶.

Entretemps, le groupe qui gravitait autour de la colonie de Stockel a donné naissance au groupe révolutionnaire de Bruxelles qui s'oppose à Thonar en ce qu'il refuse les statuts et les

¹ Ibidem, p. 226.

² Ibidem, p. 226 et p. 228.

³ Ibidem, p. 233.

⁴ Voir infra: à l'occasion de cette polémique, on reprochera à *L'Emancipateur* d'être plus le journal de la colonie que celui du G.C.L.

⁵ J. MOULAERT, op. cit., pp. 234-235.

⁶ Ibidem, p. 236.

règlements mais qui veut bien participer avec lui à la propagande¹. Eugène Gaspard Marin continuera à faire partie de ce groupe jusqu'à la dispersion de ses membres en 1909².

B. La vie de la communauté.

B.1. Les objectifs de la colonie.

La colonie de Stockel fait partie des communautés anarchistes. Celles-ci se distinguent des communautés socialistes ou communistes d'une part, et des communautés fouriéristes d'autre part. Les premières sont basées sur une organisation bureaucratique poussée et sur une volonté de répartition égalitaire des biens et des produits. Les secondes sont proches de la simple coopérative de production et de consommation et visent à créer l'harmonie dans la diversité et l'inégalité. Au contraire, les communautés anarchistes ont pour principe de rejeter toute organisation, toute hiérarchie, toute règle contraignante pour laisser s'épanouir la liberté de l'homme³. Le but premier de ce type de communautés est de montrer par l'exemple que l'on peut obtenir la transformation de la société autrement que par une révolution violente⁴ ou par une évolution lente obtenue par le réformisme⁵. Et c'est bien le but qu'affichent les anarchistes belges à cette époque. Après l'échec de la grève générale de 1902, le socialisme belge ne compte plus que sur la réussite de sa coalition avec le parti libéral pour obtenir l'émancipation des travailleurs. Celle-ci n'était dès lors plus envisagée qu'à travers une transformation progressive du capitalisme au moyen d'un programme de réformes réalisé au gouvernement. Le P.O.B. évolue donc de plus en plus vers le réformisme. Les anarchistes communistes veulent se détacher de cette tendance et en même temps rompre avec l'individualisme qui a caractérisé le mouvement jusque là. Ils tentent donc de faire de l'anarchisme un mouvement structuré capable de mener une action commune⁶. Et c'est bien dans ce sens que tend la création du Groupement Communiste Libertaire.

¹ Ibidem, p. 237.

² Voir infra.

³ J. C. PETITFILS, *La vie quotidienne des communautés utopistes au 19e siècle*, Paris, 1992, p. 15.

⁴ « Ce fut l'erreur d'un grand nombre d'anarchistes, au début du mouvement, de croire la révolution imminente et de ne pas envisager le long effort de préparation qui doit la précéder » écrit Emmanuel Tesch dans la préface qu'il consacre à la brochure d'Emile Chapelier intitulée *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Stockel, 1906, p. 3.

⁵ Ibidem, p. 10.

⁶ M. STEINBERG, op. cit., p. 3.

Dans les statuts de la colonie¹, Emile Chapelier et Eugène Gaspard Marin veulent montrer que l'idéal communiste est réalisable, pour s'opposer à leurs adversaires qui, quand ils ne dénigrent pas l'idéal lui-même, contestent en tous cas toute possibilité de concrétisation de cet idéal. Cette société rêvée par les anarchistes « aurait pour base la loi de l'entraide impliquée dans la propriété commune de toutes les richesses sociales et naturelles, chaque individu ne pouvant être heureux que si le bonheur de tous est assuré; tous travailleraient en vue du bonheur de chacun ». Montrer qu'il existe une alternative à la société capitaliste et au droit de propriété individuelle et la concrétiser, plutôt que de perdre du temps en débats théoriques oiseux, voilà ce à quoi s'engagent les colons de Stockel. La même volonté se retrouve chez André Lorulot, fondateur, en 1906, de la colonie libertaire de Saint-Germain en France et qui s'attaque aux « formes languissantes de l'action anarchiste » et constate la nécessité d'une « activité plus réelle »².

Les colons précisent cependant, toujours dans leurs statuts, que leur expérience n'est pas la copie conforme de l'humanité libertaire telle qu'elle se présentera dans l'avenir, car « tous les individus se grouperont, comme nous du reste, par affinités et différents modes de vie ». Ce n'est qu'une expérience et c'est d'ailleurs le nom qu'ils donneront à la colonie au mois de janvier 1906³. Ils entendent seulement démontrer la supériorité et surtout la possibilité d'une société basée sur des idéaux communistes qu'ils énumèrent:

- L'absence totale de propriété: personne ne pourra, au sein de la communauté, se déclarer propriétaire de quelque bien que ce soit.
- Chacun travaillera suivant ses forces et ses aptitudes, chaque individu étant libre de s'imposer sa discipline.
- Tout le monde consommera librement selon ses besoins sans qu'il n'y ait à proprement parler de rémunération du travail.
- La collectivité ignorera l'existence des familles, ce qui implique que ceux qui auront des enfants ne devront pas produire plus que les autres.
- Tant que la nouvelle société ne pourra satisfaire tous les besoins moraux ou intellectuels des colons, les bénéfices que les nécessités de la colonie laisseront disponibles seront redistribués entre eux, et ce afin de préserver l'indépendance intellectuelle et morale de chacun.

¹ Publiés dans *L'Insurgé*, 3e année, n°40-41, 14 octobre 1905, pp. 3-4.

² A. LORULOT, *La colonie libertaire de Saint-Germain*, Saint-Germain-en-Laye, 1908, p. 5.

³ *Journal d'une colonie*, p. 16.

- La femme jouira des mêmes libertés et des mêmes privilèges que l'homme; elle ne devra plus être enchaîné à son « mâle »; l'amour devra être pratiquement libre sans que le libertinage ne soit favorisé.

Nous verrons par la suite plus en détail la doctrine anarchiste et les raisons de chacun de ces principes. Mais notons dès à présent qu'ils entrent entièrement dans le cadre des idées prônées par l'anarchisme communiste et qu'ils se retrouvent dans les autres communautés anarchistes. Jean-Christian Petitfils en recense en effet 33, créées entre 1830 et 1914, et encore son inventaire n'est-il pas complet puisque la colonie de Stockel, par exemple, n'y est pas mentionnée¹. Les plus anciennes furent créées aux Etats-Unis et en Angleterre; et les plus récentes en France: 11 communautés y furent créées entre 1900 et 1913, ce qui est révélateur de l'évolution du mouvement anarchiste à cette époque. A la fin du 19^e siècle, et à la suite des nombreux attentats à la bombe perpétrés en Europe entre 1892 et 1894, de nombreux militants se détournèrent en effet de la propagande par le fait pour s'orienter soit vers le syndicalisme révolutionnaire, soit vers la propagande par l'exemple. Dans le cadre de cette dernière, de nombreuses écoles libertaires, coopératives de production et communautés communistes furent alors créées². Parmi les plus célèbres des « milieux libres », épinglons:

- La Communauté de Whiteway, créée en 1898 à Stroud, dans le Gloucestershire, en Angleterre, au sein de laquelle Eugène Gaspard Marin passa la seconde partie de sa vie (1914-1969).
- Les Communautés de Blaricum et de Walden (à Bussum) créées aux Pays-Bas en 1898.
- Le Milieu Libre de Vaux et l'Essai d'Aiglemont créés en France en 1903.
- Et enfin, la colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye, créée également en France en 1906.

Emile Chapelier, Eugène Gaspard Marin et les autres, sous la tutelle de Georges Thonar, veulent donc faire un exemple qui donne confiance aux anarchistes en l'avenir de leur idéal. « Faire de beaux discours et de beaux livres, c'est fort bien; nous les aimons parce qu'ils nous charment et nous ne pensons point à nier leur influence émancipatrice; mais, quel que soit le génie d'un orateur ou d'un écrivain, il ne pourra jamais atteindre la puissante éloquence d'une bonne action! Aussi, à notre humble avis, tous ceux qui se réclament de la philosophie anarchiste doivent avoir à coeur de prouver par leurs actes, bien plus que par leur paroles,

¹ J. C. PETITFILS, op. cit., pp. 305-307.

² Ibidem, pp. 61-62.

qu'ils constituent le parti des honnêtes gens »¹. Ils sont convaincus, tout comme les autres fondateurs de communautés utopistes², que leur exemple s'imposera de lui-même, par contagion, en montrant par une première expérience que leur système est viable. Cependant, même s'ils sont pacifistes et non violents, la société capitaliste ne sera jamais transformée pacifiquement en société communiste: « Tôt ou tard l'expropriation radicale s'imposera brutalement, en droit ou en fait »³. Et donc, la réussite de l'expérience doit seulement donner foi aux révolutionnaires. C'est pour eux le meilleur moyen de propagande. Or, la propagande est bien l'objectif premier des anarchistes belges d'avant guerre.

B.2. Histoire économique de la colonie.

Lorsque la colonie fut créée, Emile Chapelier ses compagnons habitèrent une petite ferme située à Stockel-Bois, près de la forêt de Soignes, au bout de l'avenue de Tervueren⁴. Il ne s'agit à l'époque que d'un petit hameau situé en pleine campagne.

Il s'agit en fait de la maison qu'Emile Chapelier et sa compagne, Valentine David, occupaient depuis le mois d'avril 1905⁵. Lorsqu'Eugène Gaspard Marin s'y installe, le 21 septembre 1905, les colons sont au nombre de cinq et déjà des problèmes se posent pour trouver une place pour tout le monde. Voici la description qu'en fait Marin: « Ce n'est pas une petite affaire que de me loger [...] la maison ne comprend que deux chambres habitables dont l'une sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine, de salle à manger, etc. Heureusement, il reste encore les quatre murs [...] d'une petite étable. En quelques heures, on y fait un plafond avec des planches, une petite fenêtre et une porte plus que rustique. Le sol est de terre battue; les murs reçoivent un rapide badigeonnage à la chaux. Et me voilà casé »⁶. Le logement est donc très simple, voire insalubre, et lorsque la colonie comprendra entre dix et quinze colons, la promiscuité provoquera des problèmes qui entraîneront le départ de certains d'entre eux et, à terme, seront une des causes de la dissolution de la communauté⁷. De plus, la surface du terrain qui entoure la maison fait moins d'un hectare.

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Stockel, 1906, p. 5.

² J. C. PETITFILS, op. cit., p. 10.

³ E. CHAPELIER, op. cit., p. 9.

⁴ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste...*, op. cit., p. 27.

⁵ *Journal d'une Colonie*, p. 6.

⁶ Ibidem, p. 10.

⁷ Cf. infra.

A tel point que dès le mois d'octobre 1905, conscients qu'ils ne peuvent accueillir un plus grand nombre de personnes dans ce petit espace (à ce moment, ils ne sont toujours que cinq), les colons envisagent d'acheter une maisonnette située près de Bierges, entourée d'un terrain de quatorze hectares et demi, d'autant plus qu'ils ne peuvent obtenir de bail ailleurs. Malheureusement, ils ne parviennent pas à réunir la somme nécessaire pour l'acquérir: la maison avait une valeur de 25.000 francs et il leur aurait fallu obtenir un prêt de 2.000 à 3.000 francs¹, ce qui leur fut impossible².

Au mois d'avril 1906, grâce à une somme que leur prêtent deux camarades, ils louent la seconde partie de la maison dans laquelle ils habitent, avec la terre environnante, ce qui porte leur loyer à un montant trimestriel de 115 francs. « Notre moitié de maison, écrit Eugène Gaspard Marin, était devenue décidément trop exiguë pour le nombre actuel des colons » (ils sont neufs à ce moment-là). Ils disposent alors de sept pièces (au lieu de deux, ou trois si l'on compte l'étable), dont quatre « ont des prétentions au titre de chambres ». Cette dernière remarque renseigne un fois de plus sur la précarité de leur habitat. Grâce à cette extension, ils jouissent d'un terrain qui fait plus d'un hectare et qui comprend un verger de pruniers et de cerisiers ainsi qu'un noyer³.

Le mois suivant, un ermite qui vit dans la forêt envisage de partir en Amérique du Sud pour faire fortune et offre aux colons de disposer de son petit domaine pendant son absence. Il s'agit d'une maison et de quatre hectares de terre. Les colons acceptent la proposition et décident qu'une partie d'entre eux logera à cet endroit. Mais cet accord implique une nouvelle augmentation du loyer, dont le montant est dès lors de 215 francs par trimestre⁴.

L'aviculture et l'agriculture étaient les principales activités des colons de Stockel, et ce dès de la fondation de la colonie. Lorsque qu'Eugène Gaspard Marin rend visite à la colonie en mai 1905, il trouva en effet Chapelier « dans un encombrement de poussins et d'amis occupés à fabriquer une éleveuse. Plus loin, Bocquet bêchait les pommes de terre »⁵. L'élevage de poules semble être relativement important. En septembre 1905, ils construisent cinq

¹ Nous ignorons d'où pouvaient provenir les 22.000 francs restants: peut-être arrivaient-ils à réunir cette somme après avoir vendu une grande partie de leurs biens. Ou peut-être Eugène Gaspard Marin avait-il mis à disposition de la colonie de l'argent qu'il aurait reçu de son père. Mais rien n'est moins sûr.

² *Journal d'une colonie*, p. 12.

³ *Ibidem*, p. 16.

⁴ *Ibidem*, pp. 19-20.

⁵ *Ibidem*, p. 9.

poulaillers dans lesquels ils placent leurs poules en plus de 60 nouvelles qu'ils viennent d'acquérir chez un éleveur¹. En avril 1906, ils possèdent une centaine de poules et le matériel pour en élever cinq cents². Le mois suivant, ils ont la jouissance de la centaine de poules que possède l'ermite qui leur confie ses biens, et un aviculteur de Tervueren, qui doit partir, leur confie également ses poules³. Et donc, malgré leurs déboires du début, dus à leur inexpérience en la matière⁴, la production des oeufs est très bonne à cette période. Aussi Eugène Gaspard Marin écrit-il: « Nous avons tout lieu d'être satisfaits des progrès accomplis surtout si l'on tient compte [...] de notre grande inexpérience en aviculture (nous avons tout appris à nos dépens) »⁵.

Cette réussite ne sera cependant que de courte durée. En juin, l'ermite n'est toujours pas parti et, pressentant un piège, les colons décident d'abandonner les biens qu'il leur avait confiés⁶. De plus, au mois d'octobre 1906, suite à des problèmes avec le propriétaire de la maison qu'ils louaient⁷, les colons sont obligés de déménager. « A force de recherches »⁸, ils louent une maison située rue Verte 57, à Boitsfort, au prix de 43 francs par mois. Il s'agit d'une maison de quatre étages (rez-de-chaussée et sous-sol compris) comprenant 14 pièces, mais la petitesse du terrain, qui ne fait que trois ares, les oblige à abandonner une partie de leurs activités agricoles et toute l'aviculture, le nouveau locataire de la maison de Stockel ayant racheté l'exploitation pour une somme de 1200 francs⁹.

L'abandon de la vente des oeufs représente la fin d'une activité qui rapportait de l'argent, mais qui représentait aussi une part de leur nourriture, l'autre partie se composant des légumes qu'ils cultivaient. Les membres de la communauté sont en effet tous végétariens¹⁰. A cause d'une diminution de la production de légumes et du manque de moyens financiers, leurs repas sont souvent frugaux: « Manquant de beurre, parfois même de pain et de charbon, nous dînons le plus souvent de pommes de terre rôties sur un feu de bois »¹¹. Les dîners sont seulement un peu plus consistants lors des grandes occasions. Ainsi, le 3 avril

¹ Ibidem, p. 10.

² E. CHAPELIER, « Nouvelles de la colonie », in: *L'Insurgé*, 4e année, n°16-17, 28 avril 1906, p. 3.

³ *Journal d'une colonie*, p. 20.

⁴ Emile Chapelier, « Nouvelles de la colonie », in: *L'Insurgé*, op. cit., p. 3.

⁵ *Journal d'une colonie*, p. 17.

⁶ Ibidem, p. 22.

⁷ Cf. infra.

⁸ *Journal d'une colonie*, p. 39.

⁹ Ibidem, p. 40.

¹⁰ Nous en verrons les raisons par la suite.

¹¹ *Journal d'une colonie*, p. 17.

1906, date du premier anniversaire de la naissance de la colonie, le menu est différent: « Aujourd'hui, une surprise nous attend! Les compagnes ont préparé un vrai dîner, cette fois, qui se compose d'un plat d'oeufs suivi d'une large assiettée de riz »¹. De même lors du troisième congrès du Groupement Communiste Libertaire qui se tint à la colonie au mois de juillet 1906: « Le congrès est interrompu vers 4 heures par le dîner en plein air [...] Le repas se compose d'une soupe aux pois, de salade de laitues et de pommes de terre avec des oeufs durs, puis du riz, et, pour finir une compote de prunes »². Ou encore lors du deuxième anniversaire de la colonie: « 3 avril 1907... Nous savourons un plat de crêpes à l'occasion du deuxième anniversaire de l'installation première à Stockel-Bois!! » Le fait que seuls les repas préparés pour ces occasions soit décrits dans le journal de la colonie est significatif de la simplicité du menu quotidien. Et lorsque la colonie aura de gros problèmes financiers pendant les premiers mois de l'année 1907, la nourriture sera celle du plus pauvre des vagabonds: « Les compagnes [...] vont cueillir dans les ruisseaux, et le long des talus, des touffes de mauvaises herbes (cresson, pissenlits, orties, oseille sauvage) qu'elles transforment en délicieux potages et en mets succulents ». Et Eugène Gaspard Marin tient bon de souligner à ce propos: « Heureusement, le boulanger semble vouloir nous faire un crédit illimité »³.

L'argent sera d'ailleurs un perpétuel problème pour la colonie. Le loyer, les frais de nourriture, d'impression des journaux, l'achat d'engrais, d'aliments pour les poules sont autant de charges difficiles à assumer pour une communauté qui n'a que peu de moyens. Aussi les préoccupations financières et les difficultés matérielles reviennent-elles constamment dans le journal d'Eugène Gaspard Marin. Outre les problèmes que les colons éprouvent à manger correctement tous les jours, bien d'autres difficultés se présentent à eux. Lorsqu'ils veulent acheter une maison près de Bierges, d'un montant de 25.000 francs, ils ne parviennent pas à réunir l'argent⁴. Quand ils acquièrent la clairière de l'ermite et les poules de l'aviculteur de Tervueren, Eugène Gaspard Marin souligne le fait que, si la production d'oeufs va augmenter, le loyer de la clairière et le supplément de graines à acheter pour nourrir les poules sont autant de charges supplémentaires¹. Pendant la première année de l'existence de la colonie, les visiteurs du dimanche, parfois nombreux, étaient restaurés par les colons, mais, en avril 1906, ils éprouvent des difficultés à le faire et placent, à l'entrée de

¹ Ibidem., p. 17.

² Ibidem., p. 26.

³ Ibidem., p. 52.

⁴ Ibidem., p. 12.

la maison, une caisse avec l'avis suivant: « Un grand nombre de nos visiteurs éprouvent le besoin d'être restaurés. Or nous ne pouvons le faire comme nous le voudrions, sans compromettre le succès de la colonie; d'autre part, il nous répugne de spéculer sur leurs besoins. C'est pourquoi nous avons songé à mettre une cassette à leur disposition. De cette façon, chacun peut, sans se gêner, manger à sa faim et donner selon son bon vouloir. Comme il n'y a ni tarif, ni contrôle, ceux qui n'ont rien peuvent, eux aussi, manger en pleine liberté »². Certains camarades sont obligés de continuer à travailler à l'extérieur pour assurer la subsistance de chacun (ils sont deux sur sept en avril 1906³). De même, Alphonse Schoutetens, qui arrive le 3 avril 1906, exercera encore un petit temps son métier de peintre en bâtiment en ville parce que « la colonie n'a pas encore de grandes ressources »⁴. Il arrêtera cependant très vite et dès le mois de mai, « fatigué de travailler pour des patrons qui le mettent sans cesse à la porte pour ses idées avancées », il décide de colporter les brochures, journaux, cartes et assiettes-souvenirs de la colonie « joignant ainsi au charme du voyage et à la propagande, la possibilité d'apporter quelque ressource à l'oeuvre commune »⁵. Car pour augmenter les ressources de la colonie, Félix Springael et Eugène Gaspard Marin reproduisent sur des assiettes des oeuvres libertaires de renom⁶. Et des cartes postales représentant la colonie et ses membres sont vendues⁷. Cependant, les colons n'arriveront jamais à réunir suffisamment d'argent pour pouvoir vivre dans une relative aisance. Et dès qu'une perte d'argent se produit à cause d'un incident imprévu, le déficit, si petit soit-il, est lourd à supporter. Ainsi, quand Alphonse Schoutetens, en août 1906, part avec 75 francs qui lui avaient été confiés pour payer l'imprimeur, c'est la consternation: « Nous avons à peine de quoi vivre et nous ne savons que penser! »⁸.

Quand Emile Chapelier écrira des pièces de théâtre⁹ que les colons représenteront à différents endroits¹⁰, ce sera à la fois dans un but de propagande, mais aussi pour gagner de l'argent. La première pièce, intitulée *La nouvelle clairière*, est terminée en octobre 1906 et, alors

¹ Ibidem, p. 20.

² Ibidem, p. 17.

³ *L'Insurgé*, op. cit., p. 3.

⁴ *Journal d'une colonie*, p. 17.

⁵ Ibidem, p. 20.

⁶ *L'Insurgé*, op. cit., p. 3.

⁷ Voir annexe n°3. L'une d'entre elles (A 43/62) représente les colporteurs en train de vendre les journaux, brochures et assiettes. Sur une autre (A 43/63), l'on peut voir Eugène Gaspard Marin occupé à peindre les assiettes.

⁸ *Journal d'une colonie*, p. 27.

⁹ Cf. infra.

¹⁰ *Journal d'une colonie*, p. 23.

qu'ils viennent de déménager et de subir de grosses pertes¹, les colons espèrent que la tournée théâtrale leur permettra de passer l'hiver « qui s'annonce mal pour nous cette année »². Malheureusement, ces représentations ne leur rapportent que peu d'argent et même dans certains cas, leur en font perdre. Par exemple, lors de la première, qui a lieu le 4 novembre 1906, ils ont un déficit d'environ cinquante francs³. Et, sauf dans les cas où leur pièce attirera un public relativement nombreux, les bénéfices seront maigres. Lors de la troisième représentation, qui a lieu le 18 novembre, ils perdent à nouveau de l'argent et dès ce moment, Eugène Gaspard Marin souligne: « Notre situation matérielle va commencer à s'en ressentir sérieusement »⁴. Lors de la cinquième représentation, qui devait avoir lieu le 25 novembre, le public fit totalement défaut et, n'ayant pas assez d'argent pour loger dans la localité où ils se trouvaient, ils se virent contraints de revenir à Boitsfort: « Avec ce nouvel échec, écrit alors Eugène Gaspard Marin, la misère entre au logis, et avec elle, le découragement »⁵. Ils sont à ce moment forcés d'emprunter de l'argent à des camarades pour survivre en attendant les prochains spectacles. Malheureusement, la représentation suivante doit être annulée et la situation devient alors désastreuse: « Cette fois, la misère bat son plein et la situation morale commence à s'en ressentir fortement. N'absorbant plus assez de forces pour se soutenir, et ne voyant pas d'issue à la situation, plusieurs ont perdu le goût du travail, et l'on se groupe autour du feu où brûlent les derniers blocs de charbon. Félix [Springael] supporte particulièrement mal la misère: il s'aigrit et communique son découragement à d'autres: déjà il prétend faire quelque mauvais coup, ce qui rend la situation plus critique encore: les propos s'enveniment; la faim a fait sortir le loup du bois »⁶. Les trois représentations suivantes remportent un grand succès, mais même alors, les frais s'élèvent à 550 francs alors que les recettes ne sont que de 560 francs⁷.

Ces énormes difficultés matérielles et l'inactivité provoquent le découragement de certains membres de la colonie et créent des tensions, au point que certains d'entre eux décident de partir. En janvier 1907, Félix Springael, « énervé par huit mois de chômage », part à New York rejoindre Dominique Bocquet (autrefois membre de la colonie) pour exploiter un procédé d'émaillage dont un ami avait fait cadeau à la colonie, afin de rapporter de l'argent

¹ Nous avons vu qu'ils avaient été contraints d'abandonner l'aviculture et que leur nouveau terrain était plus petit, ce qui implique qu'ils devaient acheter tous les légumes qu'ils ne produisaient plus eux mêmes.

² *Journal d'une colonie*, p. 39.

³ *Ibidem*, p. 43.

⁴ *Ibidem*, p. 44.

⁵ *Ibidem*, p. 45.

⁶ *Ibidem*, p. 45.

⁷ *Ibidem*, p. 47.

qui leur permettrait de « [s']installer dans des conditions plus favorables à la réussite et au développement intégral de l'expérience ». Eugène Gaspard Marin décide également de s'absenter provisoirement, non seulement à cause de cette situation, mais aussi parce qu'il entrevoit un moyen de gagner de l'argent: « Comme l'avenir de la colonie reste toujours problématique, par ce fait que, depuis notre expulsion de Stockel-Bois, les colons n'ont plus de quoi s'y occuper sérieusement, j'ai résolu, pour ma part, de m'en éloigner momentanément et d'aller apprendre au dehors, le métier de typographe: une imprimerie serait en effet un bon moyen de sortir de l'impasse matérielle où nous nous trouvons, en même temps qu'un excellent et puissant outil de propagande »¹. Il se rend donc à Herstal, où se trouve une autre section du Groupement Communiste Libertaire et où Georges Thonar l'accueille dans son atelier. Mais il ne peut y rester longtemps: « Comme l'argent fait complètement défaut à la colonie, il m'est impossible de continuer la typographie chez Thonar, les frais de nourriture et de logement à Herstal ne pouvant plus être couverts: mon retour immédiat à Boitsfort s'imposait donc ». Il remplace alors Adolphe à l'imprimerie Paternotte comme apprenti².

Les remarques concernant le manque d'argent pullulent donc pour la première moitié de l'année 1907 dans le journal qu'Eugène Gaspard Marin consacre à la colonie. Bien qu'il y en ait également pour l'année 1906, c'est à ce moment qu'elles sont le plus fréquentes. En avril 1907, Eugène Gaspard Marin écrit encore ceci: « L'argent reste aussi rare dans notre caisse que le vinaigre de vin dans la cave d'un évêque »³. C'est durant cette période qu'ils se nourrissent de mauvaises herbes et du pain que le boulanger leur concède à crédit.

Le 22 avril, l'espoir renaît parmi les colons. Avec l'aide du boulanger, ils font en effet l'acquisition d'une imprimerie au prix de 1.200 francs dont 350 payables immédiatement le reste à raison de cinquante francs par mois: « Nous ne possédons pas un rouge liard, mais notre boulanger nous offre le premier versement ». Outre l'utilité qu'elle présente pour la propagande, cette imprimerie leur permet de ne plus devoir dépenser d'argent pour imprimer leurs journaux, et même d'en gagner: « Nous voilà donc de nouveau en possession de réel gagne-pain en même temps que d'un merveilleux outil de propagande. Cette pensée nous a rendu à tous la gaieté »⁴.

¹ Ibidem, p. 48.

² Ibidem, p. 49.

³ Ibidem, p. 52.

⁴ Ibidem, p. 53.

A partir du mois d'août et jusqu'à la dissolution de la communauté, Eugène Gaspard Marin ne fait plus aucune allusion, dans le *Journal d'une colonie*, à un quelconque manque d'argent. La situation semble donc s'être améliorée, peut-être grâce à l'imprimerie. Eugène Gaspard Marin fut par exemple gérant « pour la frime » d'un journal intitulé *Le Gueux* publié à Verviers d'août à décembre 1907¹. Il ne fait quasiment aucun doute que ce journal, totalement indépendant de la colonie, fût imprimé par Eugène Gaspard Marin au sein de cette dernière².

De la naissance de la communauté « L'Expérience » en avril 1905 à sa mort en février 1908, les colons menèrent donc un mode de vie précaire, tant au niveau du logement que de la nourriture. Et les moyens qu'ils avaient pour gagner de l'argent ne leur permirent jamais de vivre en véritable autarcie. Ils ne purent survivre que grâce à des emprunts d'argent et au travail de certains colons à l'extérieur de la communauté. Et pourtant l'éventail de leurs activités était assez large: production d'oeufs et vente de journaux et de brochures d'abord, à Stockel, et puis, travaux de cordonnerie³, d'imprimerie, activités théâtrales, à Boitsfort⁴. Mais jamais ils n'atteignirent un niveau de vie suffisamment aisé pour pouvoir dire que l'expérience était une réussite sur le plan économique.

Lorsque, suite à des problèmes d'entente entre Emile Chapelier et des colons⁵, ces derniers annoncent au premier qu'ils veulent démissionner (cela se passe vers le milieu du mois de février 1908, soit deux semaines avant la dissolution complète de la colonie), Emile Chapelier préfère s'en aller « ne tenant guère à endosser le passif de 2.000 francs que représente la colonie »¹. Cette remarque fait entendre clairement que même si les finances de la communauté se portaient un peu mieux, elle resta en déficit jusqu'à la fin.

La situation économique de la colonie de Stockel est typique des communautés anarchistes de cette époque, pour autant qu'elles aient la même taille que « L'Expérience ». Toutes

¹ R. BIANCO, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française dans le monde (1880-1983)*, Doctorat d'Etat, Université de Provence, 7 vol., Aix-en-Provence, 1987, *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française*, vol. 2, p. 1113.

² Surtout si l'on se réfère au format du journal qui correspond au format des autres journaux imprimés au sein de la colonie: il fait 18 × 28 cm et comprend 4 pages.

³ Exécutés par Antoine Mathay, membre de la communauté depuis le 1er août 1906. *Journal d'une colonie*, p. 57.

⁴ Cf. papier à en-tête de la colonie (voir annexe n°2).

⁵ Cf. infra.

présentent en effet de grandes similitudes. La première d'entre elles est le logement. Par exemple, André Lorulot, fondateur de la colonie libertaire de St. Germain (en France), qui comportait également une bonne dizaine de personnes, parle des nombreuses réparations qu'il fallait faire dans la ferme que lui et ses camarades avaient louée afin de « rendre habitables les bâtiments vieux et délabrés »². Et de fait, Jean-Christian Petitfils, dans son ouvrage sur les communautés utopistes du 19^e siècle, remarque que très souvent, l'emplacement choisi pour les communautés utopistes, qu'elles soient anarchistes ou autres, sont souvent le résultat du hasard, d'une offre intéressante ou de l'emballement pour un paysage³. D'autre part, ces colonies se heurtent souvent à la résistance des propriétaires à leur louer une maison, par crainte de la répression⁴. C'est pour cette raison que les colons de Stockel durent déménager et ce n'est que grâce à la sympathie qu'éprouvait envers leurs théories le propriétaire de la maison de Boitsfort, un menuisier nommé Charles Jopen, qu'ils arrivèrent à louer celle-ci. Le contrat de bail, conclu avec Eugène Gaspard Marin, contenait en effet une clause qui permet aux locataires de construire un théâtre démontable dans le jardin, ce qui implique que le propriétaire connaissait la nature un peu spéciale de ses locataires⁵.

Les activités auxquelles se livrent les colons de Stockel sont également typiques des communautés de ce genre, au premier rang desquelles figure l'agriculture. Et l'élevage de poules, par exemple, est très répandu dans les colonies pauvres (la colonie d'Aiglemont, en France, fondée par Fortuné Henry, et disposant de peu de moyens, s'y livrera aussi)⁶. D'autre part, les activités industrielles auxquelles se livraient les communautés utopistes étaient essentiellement artisanales⁷: il s'agissait de travaux de serrurerie, de cordonnerie, d'imprimerie,... dont certains faisaient partie des activités de « L'Expérience ».

¹ *Journal d'une colonie*, p. 75.

² A. LORULOT, *Une expérience communiste. La colonie libertaire de St. Germain*, St. Germain-en-Laye, 1908, p. 8. Et plus loin, il décrit en détail l'état de la maison: « Eloignée de toutes commodités, privée d'eau, vouée aux plus grands froids et à une continuelle humidité, la ferme est inhabitable; la pluie pénètre partout par les toits ruinés, les murs chancellent, les plafonds s'effritent », p. 13.

³ J. C. PETITFILS, *La vie quotidienne des communautés utopistes au 19^e siècle*, Paris, 1982, p. 85.

⁴ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 300.

⁵ Voir en annexe (n°2) le contrat de location de la maison située rue Verte 57, conclu à Watermael-Boitsfort le 15 octobre 1906.

⁶ J. C. PETITFILS, op. cit., pp. 175-176.

⁷ *Ibidem.*, p. 178.

L'alimentation était souvent un problème crucial pour ces communautés, et certaines d'entre elles connurent des situations proches de la famine¹. A un certain moment, les colons de Stockel durent se nourrir de mauvaises herbes mais ils ne furent pas les seuls dans le cas.

Le mode de vie précaire n'est donc pas spécifique aux membres de la colonie « L'Expérience », et même ne constitue pas un cas rare. Dans la colonie d'Aiglemont par exemple, on vivait « chichement »². Des visiteurs, venus y passer quelques heures, « pour être sûrs de déjeuner, [...] avaient apporté un panier de victuailles »³. Les membres de cette communauté travaillaient comme « des bêtes de somme », étaient « privés de tous loisirs », et devenaient « sombres et irascibles »⁴. Tout comme Emile Chapelier et les siens. Plus loin, nous verrons également que les causes de l'échec de ces tentatives de communisme sont à peu près les mêmes partout et que les problèmes que les colons de Stockel eurent à s'entendre entre eux ne sont pas non plus une exception.

Mais il n'est donc certainement pas erroné de dire que la colonie de Stockel fut un véritable échec sur le plan économique.

B.3. Les colons.

a. Qui sont-ils ?

Les informations relatives au passé des personnes qui vont faire partie de la colonie sont issues essentiellement du journal qu'Eugène Gaspard Marin consacre à la colonie. Il s'agit donc de renseignements que les personnes concernées ont donné oralement à ce dernier qui les a retranscrits. Il se peut donc qu'il y ait parfois des décalages importants avec la réalité et que certains aient quelque peu adapté leur récit. Néanmoins, il s'agit d'avoir un aperçu de la composition sociale de la colonie et les détails importent donc peu.

¹ Ibidem, p. 182.

² F. JOURDAIN, « Né en soixante-treize: la colonie d'Aiglemont », in: *Europe*, 54, juin 1950, pp.71-77, p. 72.

³ Ibidem, p. 73.

⁴ Ibidem, p. 76.

Les ferments de la communauté furent posés par Emile Chapelier et sa compagne Valentine David qui s'installèrent dans la maison de Stockel-Bois le 3 avril 1905¹. Emile Chapelier naquit à Bande, dans la province du Luxembourg, en 1870. Son père était un ouvrier illettré et sa mère mourut très tôt. Il passa donc son enfance avec sa tante et son grand-père et vécut pauvrement. Il n'alla que neuf mois à l'école et à l'âge de 13 ans il partit dans la province de Liège où, après avoir été aide-maçon et cordonnier, il travailla plusieurs années à la mine. Pendant cette période, il vécut avec son père alcoolique et fréquenta lui-même les estaminets jusqu'à l'âge de 20 ans. Jusqu'au jour où il rencontra un vieux mineur anarchiste qui, bien que n'ayant lui-même que peu d'éducation, éveilla en lui le goût pour l'étude et les idées anarchistes. En autodidacte, Emile Chapelier apprit alors l'orthographe, la grammaire, se familiarisa avec les sciences naturelles, la philosophie et la sociologie. Cette instruction allait bientôt lui permettre de prendre part aux discussions organisées par les mineurs. Et, vers 1890, il fit la connaissance de plusieurs anarchistes qui le firent entrer dans le mouvement. Il tint ses premiers meetings publics lors de la grève de 1893. Dès lors, il eut des ennuis avec la police et ses employeurs à cause de ses idées. Il perdit son travail et se rendit à Bruxelles. Là, en 1894, il fit de la prison pour avoir tenu un meeting antimilitariste et par la suite, il eut encore à plusieurs reprises des ennuis avec la justice pour la tenue de meetings ou pour sa participation au journal *L'Insurgé* de Georges Thonar. Il continua cependant à donner des conférences et publia en 1896 *Le Cri des Opprimés*. On tenta de l'impliquer dans un procès de faux-monnayage, mais il quitta la Belgique. Et quand il y revint, il resta déguisé afin qu'on ne le reconnaisse pas. Finalement il se livra lui-même à la justice après avoir donné diverses conférences sous le nom de Prosper Adam, à Mouscron, Tourcoing et Roubaix. Il fut condamné à 5 ans de prison. Libéré en 1900, il tint, le jour même de sa sortie, une conférence au Groupe d'Études Sociales de Bruxelles. Dès lors, il donna d'innombrables conférences et participera à divers journaux anarchistes dont: *L'émancipation* et *L'effort éclectique* (publiés par Georges Thonar), *Le Réveil des Travailleurs*, *L'émancipation* (de Lans) et plus tard à *L'Insurgé* de Liège et à *L'ouvrier des ports* de Marseille. Il fut arrêté à deux reprises, l'une en 1901 et l'autre en 1902, parce qu'on le soupçonnait de participer à un complot contre le roi Albert, mais il fut relâché. En 1904, il donna des cours et des conférences sur la langue internationale espéranto, afin de la propager².

¹ *Journal d'une colonie*, p. 6.

² *Ibidem*, pp. 1-4.

En 1905, Thonar et lui eurent l'idée de créer la colonie communiste de Stockel, de laquelle il fut le *leader*, bien que les anarchistes refusent ce titre. Nous verrons dans quelles circonstances il quitta la colonie.

Vers 1908-1909, après l'échec de la colonie, il rejoignit le P.O.B.¹ Par la suite, il participa à la fondation de *La libre pensée prolétarienne* et s'efforça encore de propager l'espéranto, notamment via le journal *Liber pensula*. Il publia encore diverses brochures sur ses sujets préférés: le néo-malthusianisme, l'anticléricalisme, la propriété,... Cependant, lors de l'arrivée de Staline au pouvoir en U.R.S.S., il adhéra au Cercle Marx-Engels, croyant en l'avenir du communisme, et ce malgré sa condamnation du totalitarisme stalinien. Il fut encore, jusque vers 1930, secrétaire générale de la section belge des Libres Penseurs Prolétariens mais ensuite, il fut beaucoup moins actif. Il écrivit épisodiquement des articles pour le périodique *Le réveil syndicaliste* et participa aux manifestations qui eurent lieu en faveur de Lazarévitch et de Victor Serge, tous deux retenus en Russie pour avoir défendu la liberté d'expression. Et puis il arrêta toute activité jusqu'à sa mort².

Vers 1902, Emile Chapelier fait la connaissance de Valentine David qui deviendra rapidement sa compagne. Née en 1873 en Flandre Orientale dans une famille catholique, elle fréquenta l'école de 4 à 12 ans, et ensuite elle entra dans un atelier de couture. Lorsqu'elle avait 14 ans, sa mère mourut et son père se remaria avec une *mégère* qu'elle ne put supporter. Elle entretint dès lors des relations agitées avec sa famille et la quitta finalement, mais, contrairement à ses trois soeurs qui étaient devenues nonnettes, elle continua à travailler. Elle pratiqua divers petits métiers (parmi lesquels celui de demoiselle de magasin chez un marchand de chaussures) et vécut très pauvrement jusqu'à l'âge de trente ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où elle rencontra Emile Chapelier et se mit en ménage avec lui. Tous deux travaillaient et arrivaient alors à gagner suffisamment d'argent pour vivre. C'est au contact de son compagnon que Valentine David fut acquise aux idées anarchistes; et elle l'assista

¹ M. STEINBERG, « A l'origine du communisme belge: l'extrême gauche révolutionnaire d'avant 1914 », op. cit., p. 15.

² J. DE MEUR, *L'anarchisme en Belgique ou la contestation permanente*, Bruxelles, 1970, pp. 57-60. Il convient également de ne pas prendre ces informations au pied de la lettre. L'ouvrage de De Meur n'est en effet pas caractérisé par une rigueur historique exemplaire et dans le chapitre qu'il consacre à Emile Chapelier, quand il parle de la colonie, il donne quantité d'informations erronées. Ainsi, Gassy Marin devient « Gasmarine », et, pour prendre l'exemple le plus truculent, il y aurait même eu « des débuts d'expériences nudistes » à la colonie (p. 55)!! Cette information est absente de toutes les sources, y compris des critiques les plus acerbes de la communauté.

dans ses activités de propagande. Sa famille était mécontente de la voir unie à un anarchiste mais elle rompit toute relation avec celle-ci¹.

Les autres membres de la communauté arriveront deux semaines plus tard dans la maison de Stockel. Deux autres personnes étaient déjà présentes lorsqu'Eugène Gaspard Marin vient les rejoindre. Il s'agit de Catherine Vanderheyden et de son compagnon Dominique Bocquet. Catherine Vanderheyden est née à Bruxelles en 1882 dans une famille ouvrière de douze enfants négligés par leurs parents qui consacraient l'essentiel de leur temps à leur travail. Vers 1890, son père partit en Amérique et sa femme l'y rejoignit quelques mois plus tard avec Catherine. Pendant trois ans, celle-ci fréquenta une école du New Jersey puis, de treize à seize ans, exerça le métier de repasseuse. Sa mère revint alors avec elle à Bruxelles mais mourut peu de temps après. Son père mourut également plus ou moins à la même époque en Amérique. Catherine est dès lors élevée par son oncle, mais celui-ci l'empêcha de voir Dominique Bocquet, un autre membre de sa famille avec qui elle s'entendait bien, à cause de ses idées subversives. A l'âge de 19 ans, elle décida donc de partir pour New York et parvint à réunir suffisamment d'argent pour y faire venir son compagnon. Celui-ci est né à Bruxelles en 1880 dans une famille ouvrière de dix enfants. Il fut élevé par ses grands-parents et fréquenta l'école jusqu'à l'âge de 13 ans. Ensuite, il apprit le métier de tailleur avec son grand-père. Pour diverses raisons (sa santé, le manque de travail) il fut obligé d'exercer divers métiers. A cette époque, il se familiarisa avec les idées socialistes: il entra dans une société de libre pensée appelée La Libre Belgique et s'inscrivit au P.O.B. qu'il quitta rapidement, préférant la révolution aux luttes parlementaires. A 20 ans, il partit rejoindre Catherine Vanderheyden en Amérique. Là, il erra de ville en ville en pratiquant les métiers les plus divers (colleur d'affiches, nettoyeur de wagons, électricien,...) et finalement revint avec sa compagne à Bruxelles, où il ouvrit avec ses frères un atelier de ferronnerie. Il voulut donner à ses ouvriers la plus grande liberté et un salaire élevé mais ses affaires périclitèrent et c'est à ce moment qu'il rejoignit, avec Catherine et sa fille, Louise, Emile Chapelier à Stockel². A la fin de l'année 1905, il retournera cependant aux Etats-Unis pour travailler, emmenant sa compagne et sa fille³.

¹ *Journal d'une colonie*, pp. 4-6.

² *Ibidem*, pp. 6-7.

³ *Ibidem*, pp. 12-13.

Le 21 septembre 1905, arrive au sein de la colonie Eugène Gaspard Marin dont nous avons déjà vu en détail les circonstances qui le firent adopter les idées anarchistes et les motifs qui le firent vouloir tenter l'expérience avec Emile Chapelier.

Le 5 janvier 1906, une autre personne se rajoute au nombre des colons. Son nom est François Paul. Il est né en 1880 dans le Brabant dans une famille de six enfants. Son père, au départ propriétaire d'une ferme, avait dilapidé son argent et était devenu cabaretier à Bruxelles. Il vécut pauvrement avec son fils et bientôt, tomba malade et mourut quand François Paul avait sept ans. Il vécut alors avec sa mère, et reçut une éducation catholique contre laquelle il se révolta. Assez rapidement il exerça la profession de cordonnier et évolua, à la même période, vers l'anarchisme. Vers l'âge de 18 ans, il fit partie de différents groupes libertaires à Bruxelles. Il va ensuite en Allemagne où il erre de ville en ville puis vécut encore trois ans en Angleterre. A son retour, il se joignit aux colons de Stockel jusqu'au mois de mars où il s'en alla vivre avec une jeune fille à Bruxelles; il entretiendra cependant encore de nombreux contacts avec les colons¹.

Le surlendemain, arrivent encore quatre autres personnes. Il s'agit de Félix Springael et de Philippine Loecx, accompagnés de leurs deux enfants, Henri et Egide². Ils viennent de Couvin, mais, François Paul est le dernier dont la vie fait l'objet d'un compte-rendu dans le journal d'Eugène Gaspard Marin. Tous quatre partiront en février 1907³.

Un mois plus tard, un peintre en bâtiment nommé Alphonse Schoutetens entre dans la colonie, tout en continuant son métier pour accroître les ressources de la communauté. D'après une allusion d'Eugène Gaspard Marin, il ne semble toutefois pas être familiarisé avec l'anarchisme: « S'il n'est pas encore très conscient, il ne nous fait pas moins part de très beaux sentiments qui l'animent »⁴. Quelques semaines après l'arrivée d'Alphonse Schoutetens, son fils, Georges, le rejoint; il a quatorze ans et vient de quitter sa famille en Flandres, où il reçut une éducation catholique et apprit le métier de tailleur¹.

Le 1er août 1906, Jeanne Martin, qui deviendra plus tard la compagne d'Eugène Gaspard Marin, entre à la colonie avec son compagnon Antoine Mathay, qui continuera à la colonie

¹ Ibidem, pp. 13-14 et 16.

² Ibidem, p. 15.

³ Ibidem, p. 49.

⁴ Ibidem, p. 17.

son métier de cordonnier. Ils sont accompagnés du fils de Jeanne Martin, Gustave². Antoine Mathay partira au mois d'août 1907, suite à des problèmes de relations avec Jeanne Martin; il ira à Paris où il comptait ouvrir un magasin de chaussures³.

Au mois de novembre 1906, Adolphe Mercier, qui fut le souffleur des colons lors de leur tournée théâtrale, s'installe à la colonie jusqu'en mars 1907, mais, même après son départ, il continuera à être le souffleur lors des représentations de *La Nouvelle Clairière*⁴.

En juillet 1907, les colons proposent à un homme nommé Georges Belot de s'installer à la colonie en attendant d'avoir trouvé une situation. Celui-ci, revenu sans ressources de Haïti, avait en effet menacé de se suicider et avait envoyé son testament philosophique à Emile Chapelier. Il s'en ira trois mois plus tard⁵.

Enfin, le dernier à devenir colon sera Marcel Byllon, un caricaturiste parisien, en décembre 1907, c'est-à-dire trois mois avant la dissolution de la colonie⁶. Il sera un des derniers à quitter la colonie.

Les colons de Stockel ne seront donc jamais très nombreux. Leur nombre se situera, dans le meilleur des cas, entre dix et quinze, et encore faut-il tenir compte, dans ce chiffre des quatre enfants. Ce chiffre concerne seulement les colons permanents. Car à ceux-ci s'ajoutent quelques personnes qui ne font qu'un passage dans la colonie et ne restent que quelques jours, pour des motifs très divers. En voici quelques exemples:

- Suite à une conférence qu'Emile Chapelier donna chez un certain docteur Lafosse à la fin du mois de septembre 1905, quatre artistes vinrent s'établir à la colonie, désireux de tenter l'expérience. L'un d'eux partit presque immédiatement et les trois autres s'en allèrent quelques jours plus tard, se déclarant « adversaires du milieu libre comme moyen de propagande et d'agitation »⁷.
- A deux reprises, les colons accueilleront des déserteurs hollandais. En juin 1906, un nommé Jef leur fut envoyé par des camarades de Wavre: il logea à la colonie

¹ Ibidem, p. 19.

² Ibidem, p. 30.

³ Ibidem, p. 56.

⁴ Pièce d'Emile Chapelier dont nous reparlerons plus loin.

⁵ *Journal d'une colonie*, p. 55 et p. 60.

⁶ Ibidem, p. 62.

⁷ Ibidem, p. 10 et p. 12.

jusqu'à ce qu'il fût enrôlé dans l'Armée du Salut, un mois plus tard. Quelques jours après l'arrivée de Jef, un autre déserteur hollandais, Hendrick, et sa compagne Henriette (tous deux anarchistes et végétariens comme les colons de Stockel) vinrent chercher refuge à la colonie¹. Ils partirent peu après Jef parce qu'ils « n'étaient plus en sûreté à la colonie à cause des nombreux mouchards qui fréquemment nous honorent de leurs visites »².

- En juillet 1907, un camarade israélite expulsé de Russie vint loger à la colonie pour apprendre la typographie et travailler pour la propagande. Il ne parlait pas le français et les contacts étaient donc limités. Cependant il resta deux mois³.
- A partir d'août 1907, Laurence Leclercq et Paschal Rousseaux, tous deux acteurs, logèrent régulièrement à la colonie pour faciliter les répétitions des pièces de théâtre⁴.

Le fait que les colons ne soient pas nombreux et qu'ils reçoivent régulièrement des visiteurs n'est pas non plus une exception. La colonie libertaire de Saint-Germain par exemple ne comprend pas plus qu'une dizaine de personnes mais reçoivent de « nombreux camarades passagers »⁵. La colonie d'Aiglemont ne comprenait pas plus de personnes. Néanmoins, le fait que l'expérience du communisme ne portât que sur une petite poignée de gens suscita des critiques. Un article publié dans la *Chronique*⁶ insiste sur le fait que la communauté ne comprend que quatre hommes, deux femmes et trois enfants et que « ce n'est pas, on en conviendra bien terrible », d'autant plus que les expériences de communisme sont courantes. Et l'article cite les paroles prononcées par Emile Vandervelde à ce sujet: « Dans ces conditions, il me paraît tant soit peu excessif de parler d'expérience 'peut-être décisive'. Deux femmes d'âge différent, quatre hommes unis par des liens d'amitié, peuvent aisément vivre ensemble. [...] C'est, en somme, la famille élargie, avec cette différence que l'on choisit ses compagnons et que l'on ne choisit pas ses consanguins ». Des personnes s'interrogent donc sur la capacité d'un échantillon aussi petit à prouver que l'expérience est réussie et qu'elle peut être appliquée à une grande échelle.

¹ Ibidem, p. 21.

² Ibidem, p. 30.

³ Ibidem, p. 55 et p. 57.

⁴ Ibidem, p. 56.

⁵ A. LORULOT, op. cit., p. 6.

⁶ Numéro du vendredi 20 juillet 1906, p. 1, suite à la visite d'Emile Vandervelde à la colonie.

Et il est vrai que l'échantillon est petit et très petit même. Car, à part les hommes qui sont véritablement anarchistes et qui savent vers quoi ils se dirigent, il y a des enfants qui ne peuvent encore être très empreints d'un sentiment communiste et des femmes dont on peut contester la « conscience » communiste. Leur *background* n'indique pas, en effet, qu'elles étaient très actives. Elles furent généralement acquises aux idées anarchistes par leurs maris. Et de même Valentine David ne fit qu'apporter une aide pratique à son compagnon, Emile Chapelier: « C'est elle qui spontanément mettait de l'ordre dans ses livres et ses paperasses, classait ses documents et au besoin les cherchait et qui faisait en un mot toute cette besogne aussi ingrate qu'obscur qui absorbe une si grande part des loisirs d'un militant »¹. Et ces femmes ne faisaient en réalité que suivre leur mari quand celui-ci décidait d'aller vivre en communauté, comme c'est le cas par ailleurs de la majorité des femmes des communautés utopistes².

D'autre part, la grande majorité des membres, permanents ou provisoires, de la colonie sont issus du prolétariat et d'un milieu très pauvre et peu éduqué. C'est une situation très répandue d'ailleurs dans l'ensemble des communautés utopistes où, à côté de la masse des ouvriers, paysans et artisans, il n'y a que peu d'intellectuels et de professions libérales³. Et pour certains d'entre eux, s'installer à la colonie est simplement un moyen de survivre. Beaucoup n'ont d'ailleurs pas de travail. D'autres, de passage, logent à la colonie en attendant de trouver du travail. On serait donc en droit de se demander jusqu'à quel point leur conscience communautaire était poussée et probablement les relations parfois conflictuelles entre les colons sont dues en partie à cette situation.

A cet égard, Eugène Gaspard Marin semble faire figure d'exception. Nous avons vu qu'il était issu d'une famille aisée et qu'il avait fait ses humanités. Son instruction était par conséquent supérieure à celle des autres membres de la communauté. Sur une carte postale, nous le voyons d'ailleurs donner des cours aux autres⁴. Et ceci explique sans doute le fait qu'il fut en quelque sorte le bras droit d'Emile Chapelier dans la gestion de la colonie, en dehors de l'amitié qui les liait. Il rédigea avec ce dernier les statuts de la colonie, participa avec lui au Congrès anarchiste d'Amsterdam de 1907, pour lequel ils avaient rédigé

¹ *Journal d'une colonie*, p. 5.

² J. C. PETITFILS, op. cit., p. 196.

³ *Ibidem*, p. 64.

⁴ Carte A 43/64.

ensemble une brochure sur l'espéranto¹. C'est avec lui que fut signé le contrat de bail pour la location de la maison de la rue Verte; c'est encore avec lui que fut conclu le contrat d'achat du matériel d'imprimerie que la colonie acquit en avril 1907². Il avait donc certaines responsabilités qu'il était peut-être le mieux à même d'assumer étant donné son statut social plus élevé que celui de ses compagnons. D'autre part, c'était peut-être lui qui, avec Emile Chapelier bien sûr, était animé de la plus grande conscience communautaire. Il sera le dernier, par exemple, à quitter la colonie.

La colonie se composait donc essentiellement de personnes pauvres, sans grande instruction, et cet état de fait est peut-être la cause de certains conflits qui surgirent, et notamment au moment où la colonie rencontra de grandes difficultés financières.

b. Les problèmes d'entente.

Déjà moins d'un an après la création de la colonie, Eugène Gaspard Marin fait état, dans son journal, des difficultés qu'ont les membres de la communauté à s'entendre. Le 17 janvier, 1906, il écrit: « En arrivant ici, chacun de nous a conservé des tares résultant de notre hérédité et des influences du milieu malsain où nous avons grandi:

1. Le régime coercitif et propriétaire nous a fait adopter certaines expressions et attitudes autoritaires et individualistes qui, dans ce milieu plus libre et plus fraternel, s'accusent avec brutalité: elles froissent et énervent.
2. Au lieu de faire part de ses griefs à la personne intéressée, on préfère généralement les dire à des gens qui ont les mêmes raisons de se plaindre que soi ; et, petit à petit, sans le savoir, il se fait de part et d'autre tout un bilan de griefs ; les choses s'enveniment, et la discorde éclate.
3. La conséquence du 2°, c'est qu'au lieu d'apprendre à connaître soi-même et les autres, et partant, de s'aimer, on s'illusionne et on devient impropre à s'entendre dire ses défauts : on songe à riposter bien plus qu'à se perfectionner »³.

Il souligne ensuite le fait que des disputes étaient inévitables, car personne ne sait changer sa mentalité « du jour au lendemain ». Une grave dispute avait en effet éclaté entre les

¹ G. MARIN et E. CHAPELIER, *Les anarchistes et la langue internationale espéranto*, Paris, 1907 (brochure dont nous reparlerons plus tard).

² Voir annexe n°2: contrat relatif à la vente de matériel d'imprimerie, conclu entre E. G. Marin d'une part et J. T. Mosda et T. Crèvecoeur d'autre part, le 21 avril 1907 à Bruxelles.

³ *Journal d'une colonie*, p. 15.

membres de la communauté qui résolurent ensuite d'user toujours de « cette franchise fraternelle qui tient de l'amour et dont aucun être conscient ne peut être froissé »¹.

Tous les colons ne font pas toujours preuve d'un esprit communautaire exemplaire. Par exemple, au mois d'août 1906, Alphonse Schoutetens disparut avec une somme d'environ 200 francs appartenant à la colonie². Celui-ci reprochera par la suite à Emile Chapelier d'être trop autoritaire et dira avoir agi en tant qu'anarchiste et avoir simplement disposé de sa liberté. Cet incident, pour le moins anodin, suscitera un important débat et de nombreuses critiques de la part de la presse, et en particulier de la presse catholique³. Il est révélateur, en tout cas, du fait que l'unanimité ne régnait pas parmi les colons en ce qui concernait les idées à adopter.

De plus la promiscuité, due à l'exiguïté du logement⁴, provoque également des tensions; en janvier 1907 par exemple, alors que la colonie traverse une période de grandes difficultés financières: « Plusieurs d'entre nous supportent mal le coude à coude forcé et constant de tous les autres et les difficultés matérielles qui nous ont poursuivi au cours de tout l'hiver, ont aigri certains caractères »⁵. Et à nouveau cette remarque, un an plus tard: « Pour la seconde fois, nous avons pu constater que le coude à coude perpétuel et forcé était très défectueux en ce sens que les travers de chacun (désordre, malpropreté, etc.) s'y trouvaient multipliés par les défauts de tous, et ne tardaient pas à rendre la vie très peu agréable et émoussaient les initiatives individuelles »⁶.

La promiscuité, la difficulté qu'il y a à s'adapter à la vie en communauté créent donc des problèmes qui peuvent parfois aboutir à des disputes importantes. Dans la première mention que fait Eugène Gaspard Marin de ces conflits relationnels dans son journal, il note en effet: « La colonie vient d'être à deux doigts de sa perte »⁷. Et de fait, ces problèmes d'entente seront une cause non négligeable de l'échec de la colonie et de sa dissolution. Et là encore, la colonie de Stockel n'innove pas. Dans beaucoup de communautés de ce type, les gens éprouvent des difficultés à soumettre perpétuellement leurs intérêts à ceux de la

¹ Ibidem, p. 16.

² Ibidem, p. 27.

³ Cf. infra.

⁴ Cf. supra.

⁵ *Journal de la colonie*, p. 48.

⁶ Ibidem, p. 67.

⁷ Ibidem, p. 15.

communauté. A cela s'ajoute le découragement dû aux difficultés matérielles, la misère quotidienne persistante et l'absence de perspectives d'avenir encourageantes¹.

Tous ces points sensibles transparaissent très bien dans les remarques faites dans le journal d'Eugène Gaspard Marin lorsque quelqu'un quitte la communauté. Par exemple lorsque Félix Springael s'en va avec sa famille, le 11 février 1907, Eugène Gaspard Marin les qualifie de révoltés « dont toute la révolte procède des idées de haine et de vengeance » et les considère comme dangereux parce que ces sentiments se manifestent à tous propos envers n'importe qui. Selon lui, Félix Springael et les siens ne supportaient pas les gens qui étaient plus actifs qu'eux ou qui ne partageaient pas leurs idées. Et il se demande: « Quelle part leurs principes et nos difficultés matérielles ont-elles eu dans l'aigrissement de leur caractère et leur manque de bonne volonté et de bonne camaraderie envers les autres colons, c'est pour nous une bien grave énigme »². Ailleurs, il souligne encore le danger « que constituait la présence d'un tel homme parmi nous, d'un germe aussi morbide dans un embryon encore aussi jeune et aussi frêle que le nôtre »³.

A ces problèmes spécifiques à la vie communautaire, s'ajoutent des problèmes très communs: il s'agit des problèmes relatifs aux couples. Ceux-ci ne concernent à priori pas les membres de la communauté, mais, de par la promiscuité, ils affecteront l'ensemble de la colonie. Au mois de juillet 1907 par exemple, Antoine Mathay et Jeanne Martin se disputent régulièrement parce que lui veut un autre enfant et elle non. Après un mois de discussions incessantes, ils se séparent et Antoine Mathay part à Paris dans le but d'ouvrir un magasin de chaussures. Plus tard, il réclamera son fils Gustave qui partira également à Paris⁴. L'humeur des colons sera encore plus atteinte par le couple Emile Chapelier - Valentine David. Emile Chapelier avait introduit Laurence Leclercq (actrice) à la colonie parce qu'il avait une liaison avec elle. Valentine David s'en doutait et manifestait sa jalousie et Emile Chapelier lui reprochait de le jeter dans les bras d'une autre. Il mettra ses désirs en scène dans une pièce de théâtre intitulée *L'Amour en Liberté*. Les acteurs y jouent leurs propres rôles et à la fin de l'histoire, Valentine unit elle-même les deux autres parce qu'elle comprend que l'amour libre est ce qu'il y a de mieux. C'était un moyen, pour Emile Chapelier de justifier à l'avance sa liaison avec Laurence. Cependant, jouer cette pièce est

¹ J. C. PETITFILS, op. cit., pp. 259-260.

² *Journal d'une colonie*, p. 49.

³ *Ibidem*, p. 54.

⁴ *Ibidem*, p. 55 et p. 57.

une situation pour le moins difficile pour Valentine et embarrassante pour Laurence, si bien qu'au mois de décembre, Valentine voudra partir. « La situation est intenable » écrit alors Eugène Gaspard Marin dans son journal. Chapelier oblige Valentine à rester et à dormir avec lui et Laurence¹. Peu important les péripéties suivantes². Eugène Gaspard Marin interviendra auprès des protagonistes pour tenter de trouver une solution mais il s'en repentira: « Tout ceci commence singulièrement à m'écoeurer et je regrette fort de m'en être occupé jusqu'ici »³. La situation persiste jusqu'au mois de février 1908⁴ et, après de multiples épisodes finit par éclater; le 12, Eugène Gaspard Marin a une discussion avec Emile Chapelier: « Indigné de voir jusqu'où ce mâle a pu aller pour conserver auprès de lui contre son gré une femme dont il se sait à présent haï, je lui signifie ma résolution de quitter la colonie car je ne vois plus en lui qu'un intrigant cabotin sans dignité ni conscience anarchiste, et je ne puis sanctionner plus longtemps sa conduite par ma présence auprès de lui. Il me répond par sa propre démission et me certifie que ni lui ni 'sa' femme [Valentine] ne remettraient plus les pieds à la maison commune »⁵. Le jour suivant, Emile Chapelier change d'avis et veut rester mais tous les colons lui signifient leur décision de démissionner. Il décide alors de quitter la colonie et Valentine fait de même (et rejoint Antoine Mathay à Paris)⁶. Peu après, Marcel Byllon « est averti qu'il est traqué comme étranger et qu'il n'a que le temps de partir s'il ne veut être expulsé »⁷. Eugène Gaspard Marin et Jeanne Martin sont dès lors les seuls à rester encore à la colonie.

B.4. Les réactions extérieures.

a. Relations avec le voisinage.

A Stockel, les colons semblent avoir entretenu de bonnes relations avec leurs voisins et beaucoup des visiteurs qui venaient les voir le dimanche habitaient dans les alentours. Et cette sympathie paraissait très poussée car même quand la colonie eut des ennuis avec les autorités, les voisins continuaient à leur rendre visite: « Quand la police secrète et la

¹ Ibidem, pp. 61-62.

² Racontées en détail dans la dernière partie du journal de la colonie.

³ *Journal d'une colonie*, p. 66.

⁴ A la date du 10 février, Eugène Gaspard Marin fait part, dans le journal, de toute son exaspération; p. 68.

⁵ *Journal d'une colonie*, p. 74.

⁶ Ibidem, p. 74.

⁷ Ibidem, p. 77.

prêtraille ont commencé contre nous leur campagne de basse diffamation, voisins et fournisseurs se bornèrent à sourire; seules quelques vieilles ne passaient plus la maison maudite sans faire un signe de croix. Et depuis quelques jours nous recevons tous les jours de nombreux visiteurs »¹. Le même jour, alors qu'Emile Chapelier faisait une conférence, la femme du propriétaire de la maison dans laquelle les colons habitaient, fit des commentaires désobligeants devant les habitants de Stockel venus assister à la réunion: « Elle leur expliqua que cet homme aux longs cheveux noirs semait une mauvaise graine, qu'il récolterait plus tard dans les flammes de l'Enfer; elle leur disait en gesticulant de rage que ces 'gens-là' étaient des monstres d'autant plus dangereux qu'ils se présentaient sous des apparences paisibles [...] enfin que ces sales anarchistes étaient des fainéants, et qu'ils ne rêvaient que de massacrer les riches, ceux qui avaient eu le courage de gagner de l'argent »². Et, malgré ces propos pour le moins insultants, les auditeurs restèrent sceptiques et finalement pénétrèrent dans « l'enceinte infernale ». Après avoir vu la manière dont les colons vivaient, ils leur manifestèrent leur sympathie, ce qui semble prouver que malgré les opinions négatives que certains émettaient à propos de la colonie, les voisins lui témoignèrent toujours de la bienveillance. Les seuls à faire exception à cette bonne entente furent les « petits vicaires des campagnes environnantes » qui envoyaient « chaque dimanche des espions chargés de relever les noms de ceux de leurs co-paroissiens qui assistent à nos meetings »³.

Il semble que la situation fût un peu différente à Boitsfort: quand ils arrivent, « la population semble inquiète de savoir si nous sommes russes, chinois ou congolais et ce que nous sommes venus faire ici; les bruits les plus fantastiques et les plus effrayants circulent, d'autre part, sur notre compte »⁴. Emile Chapelier organisa alors une conférence qui réunit beaucoup de monde et qui eut pour résultat que les auditeurs, d'abord sceptiques, se montrèrent finalement sympathiques et enthousiastes. Mais un peu plus tard, un jeune Boitsfortois de 18 ans fut sévèrement puni par ses parents parce que ceux-ci l'avaient vu parler avec les colons. Il se rendit dès lors auprès des colons qui lui offrirent l'hospitalité, et ce après l'intervention du curé du village, qui fit un sermon sévère aux paroissiens: « Un diable noir (Chapelier) est venu s'établir dans notre paroisse et commence déjà à causer ses ravages. Une brebis a déjà déserté le troupeau du Seigneur et pour celle-là, il est trop tard, il

¹ *Journal d'une colonie*, p. 21, note datée du 10 juin 1906.

² *Ibidem.*, p. 21.

³ *Ibidem.*, p. 33.

⁴ *Ibidem.*, p. 41.

n'y a déjà plus rien à faire [...] l'autre (le jeune homme en question est sur le bord de l'abîme: il est encore temps de le retenir, aussi faut-il que ses parents le tiennent à la maison pendant ses heures de loisir et qu'il brûle tous ses mauvais livres »². Toute la famille du jeune homme se rendit ensuite à la colonie pour manifester son mécontentement. Peut-être cette réaction excessive est-elle le résultat des articles peu tendres que la presse, notamment catholique, avait publiés en septembre suite à l'incident Schoutetens³. Car la presse joue un rôle important dans la réputation d'une expérience de ce genre⁴.

Dans l'ensemble, les voisins de la colonie semblent donc avoir bien accepté le fait que des anarchistes communistes vivent près de chez eux, et même y avoir été sympathiques, sauf rares exceptions. Et cette sympathie est sans aucun doute liée au fait que les colons sont des anarchistes non-violents et qu'ils s'efforcent d'afficher ce pacifisme pour se différencier nettement des partisans de la propagande par le fait. De plus, ils s'efforçaient d'améliorer leur image en organisant des visites le dimanche, ce qui est une pratique courante dans ce type de communautés⁵. Les voisins finissaient donc par s'accommoder de cette présence intrusive et leur sympathie pouvait parfois aller loin: ainsi ce boulanger qui fit à la colonie un crédit illimité pour l'achat de pain et qui leur prêta la somme nécessaire à l'acquisition de matériel d'imprimerie⁶.

b. Relations avec les propriétaires.

Le 11 mai 1906, les colons, qui habitent toujours à Stockel, reçoivent une lettre recommandée, adressé à Eugène Gaspard Marin⁷, émanant du propriétaire, Louis Seghers. Celui-ci leur dit qu'il ne peut continuer à leur louer la maison qu'ils occupent et qu'ils doivent la quitter à la fin du trimestre qu'ils ont payé. « Je vous ai loué la maison pour y faire l'élevage des poules

¹ Eugène Gaspard Marin dit qu'il est la brebis égarée en question et qu'il est un des paroissiens; c'est étonnant parce qu'il dit ailleurs avoir été « de bonne heure écoeuré par les sophismes de l'apologétique romaine et par les procédés éhontés que les prêtres emploient pour exploiter tous les sentiments humains » (*Journal d'une colonie*, p. 8). Probablement n'assistait-il aux messes que dans un souci d'information; le prêtre aurait alors peut-être fait allusion à son passé catholique. En outre, il serait pour le moins surprenant qu'un anarchiste, par définition anticlérical, assistât à la messe par conviction religieuse. D'autant plus qu'il n'hésite pas à qualifier les prêtres de « prêtreille » ou de « rats d'église ».

² Ibidem., p. 46.

³ Voir ci-dessous.

⁴ J. C. PETITFILS, op. cit., p. 222.

⁵ Ibidem, p. 224.

⁶ Voir supra.

⁷ Voir annexe n°2.

[...] mais je viens de savoir que maintenant il y a autre chose qui se fasse chez vous [...] Quant à moi, vous me mettez bien dans l'embarras et nous voulons rester toujours en bon accord avec les lois et le règlement ici en vigueur ». Lorsque les colons lui demandent des explications, il leur dit que la police secrète lui rend des visites quotidiennes, qu'il est terrorisé et que, pour conserver sa place (de garde-chasse), il est obligé de les expulser, bien qu'il les considère comme de bons locataires¹. Au mois de juillet il se ravise et accepte que les colons continuent à occuper la maison jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé une autre². Il s'avère en fait que Louis Seghers travaille pour le compte d'un certain Monsieur Wauters-Dustin, entrepreneur du roi, et que c'est ce dernier qui a ordonné l'expulsion des colons: « La vérité, c'est que nous sommes une entrave assez sérieuse au bonheur de ce malheureux; il paraît en effet que depuis quelque temps déjà il s'abstient de venir massacrer le gibier dans nos parages pour ne pas avoir à rougir devant ses amis, du fait d'héberger d'honnêtes gens sur 'son territoire' »³. Le garde-chasse s'adressa donc à la justice pour ne pas être expulsé à son tour. Les colons décident alors de déménager au plus vite, afin d'éviter « tout démêlé inutile avec les autorités ».

Nous avons vu quelles difficultés ils eurent à trouver un nouveau logement. Ils ne louèrent en effet la maison de Boitsfort que grâce à la sympathie du propriétaire pour leur idées. Le contrat de location autorisait même les colons à installer un théâtre démontable dans le terrain qui entourait la maison⁴.

Quant au nouveau locataire de la maison de Stockel-Bois, il ne put louer celle-ci qu'après avoir signé un contrat l'engageant à ne loger personne sans y être autorisé et à ne pas faire de propagande anarchiste⁵.

Les ennuis que rencontrèrent les colons avec le propriétaire de la maison qu'ils louaient à Stockel sont monnaie courante pour les anarchistes, qu'ils louent des locaux pour y fonder des colonies ou simplement pour y placer une imprimerie. Les anarchistes qui ont essayé de monter leur propre imprimerie se sont souvent heurtés à l'hostilité des propriétaires, comme c'est le cas ici. Ceux-ci craignent qu'on les soupçonne d'être complices des activités qui se

¹ *Journal d'une colonie*, p. 18.

² *Ibidem*, p. 23.

³ *Ibidem*, p. 39.

⁴ Voir annexe n°2: contrat de location de la maison située 57 rue Verte.

⁵ *Journal d'une colonie*, p. 40.

déroulent dans les habitations qu'ils louent et, par peur de la répression, préfèrent donc éviter que des anarchistes y séjournent¹.

c. Relations avec les autorités.

Le 10 juin 1906, Eugène Gaspard Marin note dans le journal de la colonie que « la police secrète et la prêtraille ont commencé contre nous leur campagne de basse diffamation »² sans donner plus de précisions. Il est vrai que les anarchistes sont constamment surveillés par la police et que des agents rôdent souvent autour d'eux, mais, comme le précise René Bianco, leur rôle est souvent exagéré: la police préfère souvent agir concrètement, par exemple en mettant à sac des imprimeries ou en arrêtant les responsables, ou encore en exerçant des pressions sur un imprimeur³.

Cependant, les colons se méfiaient en permanence de la police. Par exemple, ils conseillèrent aux déserteurs hollandais qu'ils avaient accueillis au mois de juillet 1906 de partir assez rapidement parce qu'ils « n'étaient plus en sûreté à la colonie à cause des nombreux mouchards qui fréquemment nous honorent de leur visites »⁴. Il en va de même au mois de septembre 1906, lorsque plusieurs articles calomnieux (ou jugés par eux comme tels selon le point de vue duquel on se place) sont publiés sur la colonie: « Comme il s'agit évidemment d'une manoeuvre policière, il faudra se montrer adroit. En effet, aussi longtemps que l'opinion publique est avec nous, la police n'ose rien faire »⁵.

Pourtant la police ne leur posa directement des problèmes que lorsqu'ils emménagèrent à Boitsfort. Leur nouveau propriétaire fut convoqué au commissariat de police: on le renseigna sur les activités de ses nouveaux locataires et sur la part de responsabilité qui pouvait lui incomber dans certains cas. Mais le propriétaire, ayant lui-même un penchant pour l'anarchisme, ne se laissa pas impressionner et se contenta de répondre que les colons avaient un bail réglementaire⁶. Emile Chapelier loua alors une salle afin d'y faire une conférence, non seulement pour contrer les rumeurs qui couraient dans le voisinage à

¹ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 300.

² *Journal d'une colonie*, p. 21.

³ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, pp.284-286.

⁴ *Journal d'une colonie*, p. 40.

⁵ *Ibidem*, p. 32.

⁶ *Ibidem*, p. 41.

propos des colons, mais aussi pour protester publiquement contre ces agissements de la police. Le commissaire voulait qu'il demande l'autorisation de parler en public aux autorités locales mais Emile Chapelier outrepassa « cet ordre arbitraire » et la conférence eut lieu, en présence du commissaire et de quelques-uns de ses agents: « C'est contre lui qu'en terminant, Chapelier exerce toute sa verve. Chaque accusation et chaque sarcasme contre cet homme que bien peu osaient regarder en face, étaient soulignés par les applaudissements et l'hilarité générale, dans lesquels on sentait la revanche du faible, de celui qui a toujours dû courber la tête ». Le commissaire refusa finalement de venir à la tribune pour se justifier¹.

D'autre part, ils eurent à deux reprises des ennuis avec la police dans le cadre des représentations théâtrales qu'ils donnaient à divers endroits du pays, mais qui n'eurent aucune conséquence grave. Au mois de décembre 1906, ils annulèrent une représentation de *La nouvelle clairière* qu'ils devaient donner à Revin pour éviter des bagarres entre la gendarmerie qui les attendait à la gare et les révolutionnaires². Et un an plus tard, à Dolhain: les colons y avaient donné plusieurs représentations et comptaient revenir; le curé s'adressa au procureur du roi pour que les deux pièces qui devaient être données, *L'amour en Liberté* et de *La Sacrifiée*, soient censurées. Quand les colons reçurent d'un policier le télégramme du procureur leur demandant de lui envoyer les deux pièces afin qu'elles « puissent être appréciées du point de vue légal »³, ils répondirent par lettre qu'ils ne respecteraient aucune interdiction parce que la Constitution ne permet pas la censure⁴. Dans la matinée du jour où le spectacle devait avoir lieu, Eugène Gaspard Marin et Marcel Byllon vendirent un texte dans lequel Emile Chapelier s'opposait au curé de Dolhain. Celui-ci remarqua leur présence et alerta les autorités locales. Le commissaire les arrêta pour les relâcher aussitôt: « Ce fonctionnaire n'avait pas le Bon Dieu en odeur de sainteté et la lecture du pamphlet le fit tant rire qu'il nous avoua malicieusement que nous avons tout autant le droit que les ratichons de faire des sermons et de la propagande »¹.

Les rares accrochages que les colons eurent avec la police ne permettent donc pas de dire qu'ils étaient particulièrement malmenés par les autorités. Cependant, il est certain que la police fit des recherches à leur sujet à plusieurs reprises. Plusieurs d'entre eux ont en effet un dossier au Bureau des Etrangers de la police, qui contient leur signalement et différents

¹ Ibidem, p. 42.

² Ibidem, p. 45.

³ Voir annexe n°2.

⁴ *Journal d'une colonie*, p. 63.

renseignements les concernant. Mais ces éléments ne semblent avoir été réunis que dans un but d'information de la part de la police. Par exemple, le dossier d'Eugène Gaspard Marin, pour cette période, ne mentionne que son nom, son adresse, les coordonnées de ses parents, son signalement, le nom d'autres membres de la colonie et le fait qu'il habite avec Emile Chapelier dans la colonie libertaire de Stockel², c'est-à-dire des renseignements sans grande importance. Ces colons furent convoqués: leur signature se trouve en effet au bas des documents mais le fait qu'Eugène Gaspard Marin n'en parle pas dans le journal de la colonie est révélateur de leur insignifiance.

d. La colonie vue à travers la presse.

Dans un premier temps, les articles publiés dans la presse, principalement socialiste et libérale, sont assez favorables à la colonie, bien qu'ils émettent à peu près tous des réserves. Comme le dit Eugène Gaspard Marin lui-même: « En ces derniers temps la presse a beaucoup parlé de la colonie libertaire de Stockel-Bois. A peu près tous les journaux socialistes et libéraux ont publié des articles intéressants et sympathiques »³. Cette remarque date du mois d'août 1906, après que plusieurs journaux avaient consacré un article à la colonie, suite à la visite que lui rendit Emile Vandervelde au mois de juillet. Dans un article du *Peuple* qu'il consacre à la communauté⁴, ce dernier se déclare en effet assez favorable à l'expérience communiste tentée à Stockel: « Si je n'aime guère la besogne que font les anarchistes dans les syndicats, je suis de tout coeur avec eux lorsqu'ils font des expériences communistes ». Cependant, il juge que l'expérience ne peut être concluante du fait du petit nombre de personnes qui y sont impliquées: « En tant qu'expérience sociale, la colonie de Stockel n'a donc, et ne peut avoir qu'une portée restreinte. C'est moins important qu'un couvent, moins nombreux que beaucoup de fermes [...] ». Mais il dit néanmoins avoir été sympathique au projet: « C'est un spectacle réconfortant, au point de vue moral, que cette réunion - si petite soit-elle - d'hommes et de femmes qui veulent vivre leurs idées, expérimenter leurs théories, faire effort pour réaliser une parcelle de leur rêve ». Plus loin il parle des ennuis que les colons ont avec leur propriétaire et espère que quelqu'un voudra bien leur céder un emplacement: « Il serait profondément regrettable qu'une expérience

¹ Ibidem., p. 64.

² Dossier n°16898 du Bureau des Etrangers de la police. Les papiers mentionnés ici datent de janvier 1906.

³ G. MARIN, « A propos de la colonie », in: *L'Emancipateur*, n°2, 18 août 1906, p. 3.

⁴ E. VANDERVELDE, « Un repaire d'anarchistes. Stockel-Bois », in: *Le Peuple*, 22e année, n°199, 18 juillet 1906, p. 1.

intéressante soit condamnée à un échec, non pour des causes intrinsèques, mais parce que l'on refuserait à des anarchistes la terre et l'eau, même en payant! ».

Tous les articles publiés à ce moment font implicitement référence à celui d'Emile Vandervelde et tous tirent plus ou moins les mêmes conclusions. Un article de *La Chronique*, journal libéral, insiste particulièrement sur le pacifisme des colons de Stockel¹: « On ne fabrique point de bombes ni d'explosifs à Stockel », « Comment! Voici des hommes n'admettant ni Dieu ni maître et qui, pourtant, paient leur loyer comme tout le monde et se défendent de toute idée meurtrière à l'adresse des bourgeois! ». Plus loin l'auteur parle encore des « honnêtes anarchistes de Stockel » et regrette qu'ils aient été chassés de leur maison par le propriétaire. Et il termine en souhaitant « bonne chance aux paisibles anarchistes de Stockel! ».

Un article du *Matin d'Anvers*, libéral lui aussi, va dans le même sens²: il différencie les anarchistes de Stockel des « lanceurs de bombes » et va même jusqu'à dire, après avoir exposé les principales idées anarchistes, que ce mouvement, quand il est pacifiste, est préférable au socialisme qui, lui, est basé sur l'autoritarisme. Cependant, cet article déplore aussi que l'expérience « ne porte pas sur un plus grand nombre de personnes, car cela seul pourrait être concluant » et tire cette conclusion: « Il n'y a malheureusement [...] aucune indication sociale à tirer de ce phalanstère rural. Si peu d'harmonie qu'il y ait dans notre société, il y a toujours moyen de trouver une demi-douzaine d'individus qui sympathisent et à qui l'idée de vivre en commun puisse sourire! ». D'autant plus que « tout le monde convient que la généralisation du système n'est pas possible ».

Les mêmes éléments se retrouvent encore dans un article du *Petit Bleu*¹, libéral encore, qui déplore le fait que les colons doivent déménager alors qu'ils paient « rubis sur l'ongle » et qu'ils sont paisibles: « Comment! nous avons la bonne fortune d'avoir à nos portes des anarchistes qui, au lieu de s'aigrir, dans la solitude, contre la société, et de faire des études comparées sur la force d'expansion des explosifs et la résistance des bombes, préfèrent cultiver la terre en commun et vivre de leur travail en payant bourgeoisement leur loyer. Et voilà qu'on contrecarre leur projet, qu'on paralyse leurs efforts, qu'on empêche leurs expériences! En quoi cela peut-il troubler l'ordre social ? ».

¹ T. N., « Les anarchistes de Stockel », in: *La Chronique*, 33e année, n° 194, 20 juillet 1906, p. 1.

² Sancho, « Les colons de Stockel », in: *Le Matin*, Anvers, 21 juillet 1906, p. 1.

Enfin *Le Soir* consacra également un article à la colonie² et approfondit un peu son approche. Après avoir exposé en bref les idées sur lesquelles se basent les colons pour fonder une communauté communiste et avoir insisté sur fait qu'ils sont pacifistes (« De près, ces 'farouches libertaires' ont l'air de jouer une pastorale »), l'auteur de l'article parle de la pauvreté dans laquelle ils vivent. Il remarque que la maison est « de grandeur moyenne, très pauvre et très délabrée » et que « le potager de nos colons leur vient en aide pour le moment, mais la terre est mauvaise, trop sèche, sur le plateau trop incliné: c'est de la terre argileuse de brousse », et plus loin, « les jeunes gens aux grands espoirs n'ont rien à faucher, n'auront rien engrangé pour l'hiver; et le même linceul neigeux tombera [...] sur le paysan enrichi par l'été, et sur la petite colonie qui [...] n'aura pour se reconforter que sa foi en l'avènement d'une société future où les rouages pourraient tourner sans plus écraser la moitié de l'humanité! ». Mais il se demande si la bonne entente qui règne entre les colons persistera.

Tous ces articles insistent énormément sur le caractère paisible des anarchistes de Stockel et c'est compréhensible: à cette époque, les esprits sont encore marqués par les attentats à la bombe qui ont secoué toute l'Europe dans les années 1890. Toutefois, s'ils applaudissent ce pacifisme, ils ne croient pas tellement en la réussite de l'expérience, ni même, si elle devait réussir, en sa valeur: selon eux, le nombre de personnes n'est pas suffisamment élevé pour que l'expérience fournisse une preuve tangible de ce que le communisme est réalisable. Et cette objection se retrouve même chez certains anarchistes; *L'Affranchi* par exemple, journal anarchiste, avait raconté sa visite à la colonie dans un article³ et, dans un premier temps, s'était déclaré ravi: « Leur grande confiance dans l'avenir, et le spectacle de cette sublime fraternité nous avaient à tel point touché, que c'était presque à regret que nous reprenions le chemin de la ville ». Mais plus tard, dans un note⁴ qu'il consacre à la publication de la brochure d'Emile Chapelier sur la colonie¹, le journal précise son point de vue: « Sans envisager l'importance démonstrative que peut avoir la réussite d'une colonie libertaire dans la société actuelle, l'essai des colons de Stockel-Bois n'en est pas moins intéressant »; remarque qui laisse présager du scepticisme qui règne au sein même du mouvement anarchiste quant à la réussite de l'expérience et à la valeur de cette réussite. Et même

¹ Michel GUDULE, « Propos d'un Bruxellois », in: *Le Petit Bleu*, 22 juillet 1906, p. 2.

² R. N., « Les communistes libertaires de Stockel », in: *Le Soir*, 22 juillet, 1906, p. 2.

³ R. F., « A Stockel-Bois », in: *L'Affranchi*, n°4, 15 mai 1906, pp. 1-2.

⁴ R. F., « Une colonie communiste », in: *L'Affranchi*, n°7, 1er juillet 1906, p. 4.

L'Insurgé, qui est pourtant le journal de Georges Thonar, un des instigateurs de la colonie, reste prudent: « Quant à la réalisation pratique, force nous est de réserver notre opinion jusqu'à ce que *l'Expérience* ait été menée plus loin »².

A ce moment, les journaux catholiques gardent le silence, sauf le *Journal de Bruxelles* qui, dans un article qu'il consacre à la communauté³, compare les colons à des moines. La seule différence qu'il trouve entre eux est le fait que les moines croient au Ciel et passent donc sur les inconvénients de la vie terrestre, au contraire des anarchistes qui cherchent à atteindre leur idéal sur terre parce qu'ils ne croient pas au Ciel. « C'est ce qui les rend inférieurs aux moines [...] Ils n'ont pas pour les soutenir le spectacle de la Béatitude entrevue ». Et c'est pourquoi, continue l'auteur de l'article, les difficultés qu'ils rencontrent prennent une importance énorme. Le journal fait allusion aux ennuis qu'ils ont avec le propriétaire: « La difficulté rencontrée en leur couvent laïc va droit à l'encontre du seul but qu'ils recherchent. Il s'ensuit que les anarchistes les plus fervents se dégoûtent bien vite et que leurs communautés ne vivent généralement que quelques années, tandis qu'après des siècles, les institutions religieuses sont encore en pleine jeunesse, en pleine prospérité ».

Cette comparaison avec les moines fit dire à Eugène Gaspard Marin: « La semaine dernière, le *Journal de Bruxelles* publiait un article qui mérite de passer à la postérité. Ne riez pas! nos arrières neveux auront besoin de lire des oeuvres de ce genre pour se rendre compte de la singulière compréhension que les plus brillants publicistes catholiques avaient de nos idées et de nos oeuvres »⁴.

Or ce rapprochement avec les moines avait déjà été fait auparavant, dans un article publié dans le *Matin d'Anvers*, et avait suscité la colère d'Emile Chapelier, à tel point que ce journal s'excusa quelques jours plus tard. L'ensemble de l'article⁵ n'est d'ailleurs pas très élogieux. Il commence par traiter les colons de « toqués » et de « mabouls », avant de faire le lien entre leur communauté et les couvents: « Qu'est-ce que ces bonshommes veulent démontrer ? Que l'on peut vivre en commun, à quelques-uns, sans biens, sans propriété individuelle ? Ça n'est pas précisément nouveau. Il y a longtemps que ce genre de communauté est pratiqué...

¹ *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons ?*, Bruxelles, 1906.

² « Un phalanstère aux portes de Bruxelles. Le communisme en pratique », in: *L'Insurgé*, 4e année, n°22-23, 9 juin, 1906, pp. 2-3.

³ X., « Communistes », in: *Journal de Bruxelles*, 80e année, n°220, 8 août 1906, p. 1.

⁴ G. MARIN, « A propos de la colonie », in: *L'Emancipateur*, op. cit.

⁵ Jean MATHIEU, « Les ermites de Stockel », in: *Le Matin*, Anvers, 19 janvier 1906, p. 1.

dans les couvents ». La seule différence qu'il relève entre les moines et les colons est le fait que ceux-ci ne sont pas soumis à des règles strictes, et que, par exemple, « les statuts de leur association prévoient - hem! - l'amour libre ». Ensuite, il s'oppose à la clause de leurs statuts prévoyant le bannissement en cas de désaccord entre des colons: « Pourquoi, diable, je vous le demande, puisque vous êtes libertaires, n'aurait-on pas la liberté de se disputer ? Est-ce que vous avez la prétention d'être éternellement d'accord non seulement sur l'organisation sociale, mais sur les questions artistiques, littéraires et toutes les autres en général ? » Emile Chapelier leur envoya une lettre dans laquelle il s'oppose aux affirmations qui avaient été faites. Le journal publia cette lettre quelques jours plus tard en précisant que son collaborateur, Jean Mathieu, avait parlé avec un peu trop de verve¹. Emile Chapelier précise d'abord que les colons n'ont rien à voir avec les moines et en explique les principales raisons:

- les moines fabriquent de l'alcool et s'enrichissent aux dépens de la santé publique alors que les anarchistes combattent l'alcoolisme;
- ils sont mystiques alors que les anarchistes sont positivistes;
- ils croient en un paradis illusoire; les anarchistes « veulent jouir rationnellement de tout ce que la nature et la vie vraiment sociale offrent de beau et de grand à ceux qui savent la comprendre »;
- ils doivent souscrire à une réglementation de fer alors que le but des anarchistes est le développement intégral de l'individu.

Emile Chapelier rajoute ensuite que, malgré le fait qu'ils sont favorables à l'amour libre, ils sont monogames et très moraux; et que d'autre part l'ostracisme ne frappe que les individus qui menaceraient de faire s'effondrer la communauté et non ceux qui se disputeraient pour des questions d'art ou de littérature. Le journal termine en souhaitant « à la colonie libertaire de Stockel d'avoir la vie un peu plus longue que les communautés analogues qui l'ont précédée. Nous en reparlerons dans un an »; paroles qui sont révélatrices du scepticisme du *Matin*.

Cette période idyllique, pendant laquelle les journaux libéraux et socialistes écriront des articles enthousiastes tandis que les journaux catholiques garderont le silence, ne durera pourtant pas longtemps. Et les journaux catholiques en particulier se déchaîneront à l'occasion de l'incident Schoutetens. Ils s'agit d'un incident tout à fait banal mais qui suscita de nombreuses réactions dans la presse.

¹ « Les ermites de Stockel », in: *Le Matin*, Anvers, 25 janvier 1906, p. 2.

L'incident éclate à la fin du mois de juillet 1906 lorsqu'Alphonse Schoutetens, membre de la colonie depuis le mois de février, part avec une somme de 75 francs qui lui avait été confiée pour payer l'imprimeur¹. Quelques jours plus tard, il reparaît à la colonie et explique à Eugène Gaspard Marin qu'il avait dépensé l'argent qui lui avait été confié dans le but d'éprouver les colons: « Comme je lui reprochais sa folie et son acte de lèse-camaraderie, écrit ce dernier, il ne fut pas long à conclure que nous n'étions plus une colonie libertaire et que, dès lors, il ne voulait plus revenir parmi nous »². Alphonse Schoutetens quitta donc la colonie avec son fils Georges. Le 11 août 1906, les colons publièrent dans le premier numéro de *L'Emancipateur* un avis destiné à prévenir les lecteurs de l'abus de confiance dont a été coupable Alphonse Schoutetens: « Nous considérons comme un devoir impérieux de mettre le public en garde contre le nommé Alphonse Schoutetens. Nous avons eu le tort d'admettre parmi nous un inconscient dont nous avons eu pitié. Cela ne nous arrivera plus [...] »³. L'après-midi du même jour, Alphonse Schoutetens s'installe près de la colonie avec l'annonce de *L'Emancipateur* et un certificat de bonne conduite émanant de la police de Schaerbeek. Il raconte aux gens qu'il rencontre qu'il vient d'être chassé de la colonie par Emile Chapelier et qu'il veut créer une nouvelle colonie, vraiment libertaire⁴. Le feu est mis aux poudres: plusieurs personnes viennent voir les colons et ensuite, des articles opposés à la colonie paraissent, principalement dans la presse cléricale.

Cette série commence avec un article publié dans *L'Affranchi*¹ qui raconte qu'Alphonse Schoutetens est entré à la colonie avec une somme de 20 francs et qu'après quatre mois de labeur, il repart avec 70 francs pris dans la caisse commune, somme qu'il estime être en droit de prendre après le travail qu'il a effectué dans la colonie. « Devant cet acte de communisme pur, le grand chef de la colonie s'insurgea, et le digne Chapelier, si connu pour son honnêteté, s'écria à l'estampage, de sa pleine autorité, sans demander l'avis des autres colons, il chassait Schoutetens, allant même le menacer d'un revolver s'il osait remettre les pieds dans la colonie ». L'auteur de l'article se dit prêt à défendre Schoutetens: « Depuis quand ceux qui se réclament du principe de la communauté de biens se récrient, lorsque l'un d'entre eux s'avise de prendre une somme infime dans la caisse commune, somme qui est loin d'être l'équivalent du travail qu'il a produit ? »

¹ *Journal d'une colonie*, p. 27.

² *Ibidem*, p. 30.

³ *L'Emancipateur*, n°1, 11 août 1906, p. 1.

⁴ *Journal d'une colonie*, p. 31.

Ensuite, un article virulent est publié dans *Le XXe siècle*², journal catholique, qui, après avoir fait allusion à l'article élogieux qu'Emile Vandervelde avait écrit au sujet de la colonie dans *Le Peuple*, commence de la façon suivante: « Il s'en passe de belles au phalanstère de Stockel. Un journal anarchiste, *L'Affranchi*, nous en apprend de jolies sur les joies paradisiaques de cette communauté ». Le journal poursuit en racontant l'incident tel que *L'Affranchi* l'a décrit³. Ensuite, il dit que l'on ne peut condamner Alphonse Schoutetens car: « Est-ce la peine de se faire anarchiste et de pratiquer le communisme si l'on est tenu, comme de simples bourgeois, de respecter une propriété quelconque, fût-ce celle de la communauté ? »; ni Emile Chapelier, le « directeur » de la colonie, car: « Imaginez, d'autre part, que tous les colons de Stockel-au-Bois s'autorisent de l'exemple de Schoutetens pour distraire de la caisse communautaire, chaque fois qu'ils en ont envie, deux ou trois pièces de cent sous. La communauté serait bientôt réduite à la misère ». Et l'auteur de l'article conclut: « La pratique de la religion anarchiste n'est pas si facile qu'on le croit communément ».

Dès lors, plusieurs journaux catholiques publient d'autres articles qui ne sont guère plus tendres que celui du *XXe siècle*. *Le Patriote* remarque, après avoir fait lui aussi allusion à l'article d'Emile Vandervelde, que « d'après un journal libertaire, il y a du tirage, il y a du grabuge à Stockel-Bois: la machine à expulsion y fonctionne comme dans un simple 'Vooruit' »; avant de raconter l'histoire racontée par *L'Affranchi*⁴. Il en va de même dans le *Fondsblad*⁵, traduction quasi littérale en flamand de l'article du *Patriote*. De nombreux journaux catholiques publient des articles semblables plus ou moins au même moment: *La Presse*, *Le National*, *Le Binchois*, *Le Bien Public*, *L'Ami de l'Ordre*, *Le Lorrain* et d'autres encore⁶.

Le soir du 4 septembre, une réunion a lieu à « La Patte de Dindon », cabaret bruxellois, où sont présents: Alphonse Schoutetens, Maurice Marchal, Louvigny et Fraigneux (ces deux derniers sont les responsables de *L'Affranchi*) ainsi que Georges Thonar et tous les colons (sauf Eugène Gaspard Marin retenu à la colonie par une maladie). Schoutetens y déclare que, comme communiste, il a eu tort, mais que comme anarchiste il avait raison, puisque

¹ Maurice MARCHAL, « Gare aux estampeurs », in: *L'Affranchi*, n°11, 1er septembre 1906, pp. 3-4.

² « Un paradis perdu », in: *Le XXe siècle*, 12e année, n°241, 29 août 1906, p. 1.

³ L'article de *L'Affranchi* date du 1er septembre 1906 mais il semble que le *XXe siècle* ait pu le consulter avant qu'il soit publié.

⁴ *Le Patriote*, 23e année, n°241, 29 août 1906, p. 1.

⁵ « Mislukt communism », in: *Fondsblad*, 31 août 1906, p. 2.

⁶ *Journal d'une colonie*, p. 32. Malheureusement, ces articles se sont avérés introuvables, tantôt parce que le journal n'est plus conservé nulle part, tantôt parce que les collections sont incomplètes.

l'anarchie a pour principe de ne reconnaître aucune autorité. Et il explique que, pour cette raison, l'anarchisme et le communisme sont incompatibles. Finalement, l'assistance conclut qu'Alphonse Schoutetens est inconscient¹.

Le lendemain, *Le XXe siècle* publie un autre article² tout aussi virulent que le premier, dans lequel il parle de la « dictature » d'Emile Chapelier et retranscrit une lettre d'Alphonse Schoutetens dans laquelle celui-ci dit qu'il a été accusé par le directeur de la colonie de façon arbitraire et qu'une campagne de diffamation a été entamée contre lui dans *L'Emancipateur*, journal de la colonie. Plus loin l'auteur de l'article explique que même au sein de l'anarchie, « les principes bourgeois conservent un empire déplorable » et que, pour justifier ses comptes, Alphonse Schoutetens a utilisé des termes « terriblement bourgeois ». Enfin, ce dernier a avoué préférer « la tyrannie patronale au paradis anarchiste ». Le journal raconte d'autre part la réunion qui s'est déroulée à « La Patte de Dindon » en insistant sur le fait que le camarade Schoutetens a été expulsé de la salle pour que les autres puissent continuer à délibérer de son cas hors de sa présence.

Devant l'ampleur que prennent les attaques, les colons décident d'organiser un meeting afin de protester contre les calomnies de la presse catholique. Ce meeting a lieu dans la soirée du 10 septembre 1906, à la Cour de Bruxelles et il réunit plus ou moins 500 personnes. « Toutefois, raconte le *XXe siècle*, que nos lecteurs se rassurent, tous les assistants n'étaient pas anarchistes, loin de là: la grande majorité de l'auditoire était composée de gens paisibles, attirés par la curiosité »³. Les orateurs sont Emile Chapelier, Jean Robijn, Paul Sosset et Eugène Gaspard Marin. Ils prononcent un long acte d'accusation contre le détracteur de la colonie, Alphonse Schoutetens. Emile Chapelier se défend des affirmations selon lesquelles il serait le « grand chef » de la colonie⁴ et attaque *L'Affranchi*. Enfin, après avoir remercié la presse libérale et socialiste, il s'attaque à la presse catholique et en particulier au *XXe siècle*. A la fin de la réunion, tous les orateurs furent applaudis⁵. Plusieurs journaux relatèrent cet événement⁶: *Le XXe siècle*, mais aussi *La Réforme*, *La Chronique* et *L'Etoile Belge*. Ce dernier,

¹ Ibidem, p. 33.

² « Un paradis. L'anarchie à Stockel-au-Bois », in: *Le XXe siècle*, 12e année, n°248, 5 septembre 1906, p. 1.

³ « Un meeting anarchiste à Bruxelles », in: *Le XXe siècle*, 12e année, n°255, 12 septembre 1906, p. 1.

⁴ Il l'avait déjà fait dans *L'Emancipateur*, n°4, 1er septembre 1906, pp. 2-3: le fait qu'il ait été pris pour le chef de la colonie est probablement dû à sa célébrité mais il précise que la colonie n'est pas son oeuvre, mais celle de tous les membres de la communauté.

⁵ « Un meeting anarchiste », in: *La Réforme*, 12 septembre 1906, p. 2; voir aussi « La colonie et ses détracteurs », in: *L'Emancipateur*, n°6, 15 septembre 1906, p. 1.

⁶ *Journal d'une colonie*, p. 37. Certains de ces articles sont introuvables.

après avoir insisté longuement sur le pacifisme des colons de Stockel, parle de l'incident Schoutetens, du meeting et remarque que les colons de Stockel étaient satisfaits « de ce verdict de la justice... bourgeoise »¹. *L'Affranchi*, quant à lui, s'excusa d'avoir inséré dans son journal l'article de Maurice Marchal qui attaquait la colonie².

Les discussions prirent fin lorsque le Groupement Communiste Libertaire demanda que *L'Emancipateur*, journal de la colonie, « évite de s'occuper de personnalité et notamment toute insertion nouvelle concernant l'incident Schoutetens »³.

Les libéraux et les socialistes semblent donc relativement favorables à la colonie de Stockel dans la mesure où ses membres sont pacifistes et font une expérience qu'ils jugent généralement intéressante. Cependant, ils contestent sa capacité à réussir ou, même si elle réussit, sa capacité à pouvoir prouver que le communisme est réalisable. Au contraire, les catholiques s'abstiennent de tout commentaire jusqu'à ce qu'un incident leur permette de vilipender un projet auxquels ils sont totalement opposés. Toutefois, même si les libéraux et les socialistes semblent adhérer à l'expérience, ils ne sont pas moins en désaccord complet avec l'idéologie qui la sous-tend. Et un exemple nous en est fourni par un article que publia la *Chronique* et dans lequel ce journal s'oppose aux conceptions féministes libertaires: celles-ci disent que la jeune femme bourgeoise est éduquée de façon à être dépendante de son mari et suivant des principes qui empêchent son développement individuel; le journal conteste cette affirmation et s'oppose à la conception anarchiste selon laquelle la famille doit disparaître⁴. Peu important les arguments employés par l'un et par l'autre: ils sont simplement révélateurs des divergences de vue qui existent entre les deux parties.

e. Relations avec les autres anarchistes.

La polémique autour de l'incident Schoutetens mit en lumière les doutes qu'émettaient certains anarchistes quant à réussite de la colonie et sa capacité à prouver quoi que ce soit. Dans un article publié dans *L'Emancipateur*, Henri Fuss-Amoré⁵ émet les mêmes doutes: il déclare en effet rester « très froid devant les résultats acquis jusqu'à présent et très sceptique

¹ « Un meeting anarchiste », in: *L'Etoile Belge*, 12 septembre 1906, pp. 2-3.

² « Autour d'une polémique », in: *L'Affranchi*, n°12, 15 septembre 1906, pp. 2-3.

³ « Bulletin du G.C.L. Communiqués », in: *L'Emancipateur*, n°6, 15 septembre 1906, p. 4.

⁴ T. N., « Les extrêmes », in: *La Chronique*, 39^e année, n°237, 2 septembre 1906, p. 1.

⁵ Responsable de la section liégeoise du G.C.L.

quant à ceux de l'avenir »¹. D'autre part, il pose plusieurs questions sur l'économie de la communauté et précise que si les colons travaillent à l'extérieur, ils ne font en fait qu'une expérience « de vie sous le même toit », ce qui est fait tous les jours par toutes les familles. Il ajoute enfin qu'il ne se permettrait pas de poser de telles questions si la colonie « ne se donnait pas comme un grand ménage ». Les colons ne répondront jamais à cette demande, jugeant qu'Henri Fuss-Amoré colporte contre eux « les commérages les plus idiots et les plus infâmes »².

Dans un article publié dans *L'Emancipateur* avec la réponse que lui a faite Emile Chapelier³, un autre anarchiste, Max Borgueil, adresse lui aussi des reproches à la colonie: il dit avoir été séduit par l'énergie des colons mais il est déçu par le manque de méthode de l'expérience: selon lui, la colonie vit au jour le jour et, plutôt que de s'occuper de son projet, s'occupe intensivement de propagande. C'est la raison pour laquelle il déclare: « Pour ma part, si l'on m'objecte un jour l'échec de Stockel, je répondrai que ce n'était point là, malgré l'étiquette, une oeuvre communiste à prendre pour modèle, mais un essai de quelques-uns, à prendre pour un effort méritoire de propagande par le fait ». Il fait allusion aux activités théâtrales et journalistiques des colons mais Emile Chapelier lui répond que ce sont des circonstances indépendantes de leur volonté (c'est-à-dire le déménagement forcé) qui les ont obligés à abandonner l'agriculture et l'aviculture pour le théâtre.

Dans le journal de la colonie, Eugène Gaspard Marin fait également allusion à des reproches que des camarades ont adressés aux colons, et il y répond⁴:

- Ils les accusent d'attacher trop d'importance à la colonie et d'attirer trop souvent les regards. Eugène Gaspard Marin leur répond qu'ils n'ont rien fait pour susciter la curiosité et qu'ils ne sont pas responsables du fait que certains ont exagéré leur importance.
- Ils les accusent de s'éloigner de leur but de propagande en favorisant la diffusion du végétarisme, de l'espéranto et du néo-malthusianisme. Eugène Gaspard Marin estime que les idées d'émancipation ne doivent pas être limitées mais au contraire répandues le plus possible car « la révolution sociale ne dépend pas uniquement

¹ Henri FUSS-AMORE, « Aux colons de Stockel », in: *L'Emancipateur*, n°7-8, 22 septembre 1906, p. 4.

² « Les colons au camarade Fuss », in: *L'Emancipateur*, n°13-14, 3 novembre 1906, p. 6.

³ M. BORGUEIL, « A propos de la colonie », in: *L'Emancipateur*, n° 15-16, 17 novembre 1906, pp. 3.

⁴ *Journal d'une colonie*, pp. 37-38.

de l'évolution de l'humanité dans l'un ou l'autre domaine, mais de son évolution dans toutes les branches de son activité ».

- Ils les accusent enfin de vivre de la charité des bourgeois mais Eugène Gaspard Marin précise que la caisse dans laquelle les visiteurs déposent ce qu'ils veulent n'a jamais rapporté le moindre bénéfice et il ajoute qu'ils supprimeront cette caisse puisqu'elle suscite ce genre de critiques.

Ces discussions sont la preuve de ce que l'unanimité ne règne pas au sein du mouvement anarchiste. Si tous semblent être d'accord à l'époque pour développer la propagande et pour donner un exemple de communisme, ils contestent cependant la validité d'une expérience communiste comme celle de Stockel qui, selon eux, est trop restreinte pour être significative et qui n'est pas menée de façon scientifique, les colons exerçant des activités qui sortent du domaine de l'expérience.

B.5. La dissolution de la communauté.

Le 28 février 1908, il ne reste plus d'autre colons qu'Eugène Gaspard Marin et Jeanne Martin. C'est la fin de la colonie. « Que reste-t-il à présent, écrit Eugène Gaspard Marin, de tout ce tumulte de microbes. Sans doute bien peu de choses. Les milliers de badauds qui sont venus nous voir nous ont jugés bien à la légère, d'aucuns en bien, d'autres en mal suivant leur tempérament propre. Cet échec après tant d'autres sera pour beaucoup une preuve suffisante de l'impossibilité du communisme; pour nous il n'est qu'une charge de plus contre le milieu ambiant et ses institutions »¹.

Dans un article paru dans le *Communiste*, Eugène Gaspard Marin cite les deux causes principales qui ont provoqué la fin de la colonie²:

- Premièrement, le « coude à coude perpétuel et forcé résultant de l'étroitesse des locaux ».
- Deuxièmement, le fait que des personnes s'étaient adjointes à la colonie non par idéal communiste, mais parce que cette dernière attirait toutes les victimes de la société et constituait pour eux un refuge.

¹ Ibidem, p. 77.

² G. MARIN, « Aux camarades », in: *Le Communiste*, n°10, 21 mars 1908, p. 4.

D'autre part, dans le journal de la colonie, il ajoute que les personnes qui entrent dans des colonies communistes sont irrémédiablement influencées par leur éducation bourgeoise qui porte atteinte à l'esprit de communauté¹.

Cependant, cet échec n'a pas ébranlé la foi d'Eugène Gaspard Marin en l'idéal anarchiste: « Maintenant que nous avons vécu cette expérience de la colonie communiste en société capitaliste et que nous avons échoué, nous aspirons plus ardemment encore à cette révolution sociale consciente qui doit nous déblayer la route du progrès »². Et il ajoute plus loin que la seule chose qui lui reste à faire est d'accorder ses actes avec ses convictions et de protester « par une attitude de révolte, de dignité, de bonté et d'amour contre tous les préjugés, les dogmes et les iniquités qui nous entourent »³, et ce afin de fournir un exemple et de contribuer autant que possible à l'oeuvre sociale.

Deux mois après la dissolution de la colonie, un article du *Communiste* exprime les impressions que retirent les anarchistes de l'échec de la colonie⁴. « Des gens ont souri, ironisant: l'expérience est terminée, concluante » et l'auteur avoue que certains d'entre eux ont été découragé par cet échec. Mais, il trouve que c'est une tentative téméraire et folle que de vouloir créer un milieu communiste dans la société capitaliste et d'espérer trouver des personnes dépourvues de préjugés bourgeois. La colonie, se trouvant dans une société dont les principes étaient contraires aux siens, et étant dénuée de ressources, ne pouvait pas survivre. Cependant, les colonies sont utiles pour plusieurs raisons:

- Elles ont le mérite de montrer les anarchistes sous des apparences pacifistes.
- Elles sont un exemple de propagande par le fait et les actes.
- Elles constituent des centres d'action propices à la propagande.

Et il termine en ajoutant que les colonies communistes doivent se multiplier « parce qu'elles montrent à tous, naissante et déjà volontaire, l'Humanité affranchie ».

La colonie fut donc un échec flagrant, non seulement du point de vue de l'entente entre les membres de la communauté mais aussi, nous l'avons vu, sur le plan économique. Et il est certain que ce second facteur a fortement influencé le premier, et que les deux, étant interactifs, ont provoqué ensemble la chute de l'expérience. Par ailleurs ce type de

¹ *Journal de la colonie*, p. 77.

² *Ibidem*, p. 78.

³ *Ibidem*, p. 78.

⁴ Le Rétif, « L'expérience communiste », in: *Le Communiste*, n°11, 18 avril 1908, pp. 3-4.

problèmes, qui, nous l'avons vu, est répandu dans les communautés utopistes, avait été prévu dès la création de la colonie. Dans ses statuts, celle-ci envisage en effet la possibilité que quiconque entre à la colonie puisse apporter « à son insu [...] des préjugés et mêmes des vices qui sont dus aux phénomènes héréditaires, que nous avons subis à la première éducation que nous avons reçue, aux habitudes que la société capitaliste nous a imposées »¹. Et un an plus tard, quand Emile Chapelier rédige une brochure sur la colonie, il dit encore qu'il ne faut pas oublier que « chacun de nous, en entrant dans la colonie, doit changer complètement de vie du jour au lendemain; et cette révolution, se faisant sans la moindre transition pratique, est forcément incomplète »²; et il souligne le fait que les colons doivent surtout surveiller leur manière de parler.

3. Les activités journalistiques et autres oeuvres de propagande.³

Lorsqu'il fit partie de la colonie communiste libertaire de Stockel, Eugène Gaspard Marin s'occupa de divers journaux anarchistes, soit en tant que gestionnaire, soit en tant qu'imprimeur, soit encore en tant que collaborateur. Et, après la dissolution de la colonie, il fut encore gérant ou imprimeur de journaux, jusqu'en 1909. Cependant, lorsque son nom se trouve au bas d'un article, il s'agit toujours de textes ayant pour objet la colonie. Aucun véritable article de fond n'est signé Gassy Marin. Cela signifie-t-il qu'il n'en a jamais écrit ? Peut-être, mais dans la presse anarchiste, il est courant de garder l'anonymat ou d'utiliser un pseudonyme. Les raisons en sont évidentes: cacher son véritable nom permet d'avoir une liberté de parole sans limite et de se préserver de la répression. C'est aussi une question de principe car c'est un moyen d'éviter l'émergence de leaders et l'on sait combien les anarchistes craignent l'autoritarisme¹. L'anonymat protège donc le militant et il est fort probable qu'Eugène Gaspard Marin rédigea des articles plus substantiels sans mentionner son nom, d'autant plus qu'il donna des conférences à la colonie et qu'il était gérant de certains journaux. Il semble donc relativement peu probable que, d'une part, un homme qui soit le gérant de journaux n'y rédige aucun article de fond, et que, d'autre part, alors que la

¹ E. CHAPELIER et G. MARIN, « Une colonie libertaire... », in: *L'Insurgé*, 3e année, n°40-41, 14 octobre 1905, p. 3.

² E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Bruxelles, 1906, p. 15.

³ Nous aurions pu consulter l'ouvrage de M. MOENS DE HASE intitulé *La presse anarchiste belge: essai bibliographique*, Mémoire, Institut Supérieur d'Etudes Sociales de l'Etat à Bruxelles, Bruxelles, 1980 mais il ne se trouve dans aucune des bibliothèques universitaires de Belgique, ni à la Bibliothèque Royale Albert Ier.

colonie existait exclusivement dans un but de propagande, Emile Chapelier fût le seul au sein de celle-ci à être vraiment actif dans la presse. De plus d'autres colons furent collaborateurs de journaux². Par ailleurs, nous avons vu qu'Eugène Gaspard Marin s'était occupé de l'imprimerie de la colonie; il poursuivra ses activités d'imprimeur encore un an après la dissolution de cette dernière.

Dans le courant de l'année 1906, il collabore à *L'Insurgé*, journal du Groupement Communiste Libertaire, dirigé par Georges Thonar. Lors de la troisième assemblée générale du G.C.L., qui se tient à la colonie de Stockel le 22 juillet 1906, *L'Insurgé* est rebaptisé *L'Emancipateur*. Tout ce qui a trait à la rédaction est confié à la colonie tandis que l'administration, toujours aux mains de Georges Thonar, déménage à Charleroi. Emile Chapelier sera le secrétaire de la rédaction et sera assisté un peu plus tard par Eugène Gaspard Marin. Le journal, de par le rôle d'éducation qu'il doit jouer, doit s'adresser à un public large et crée donc des rubriques susceptibles d'attirer un grand nombre de personnes: actualité, revue de presse, bulletin politique, le mouvement ouvrier, le mouvement international,...³ Mais le G.C.L. n'arrive pas à soulager les difficultés financières de la presse anarchiste et *L'Emancipateur* se trouve rapidement en proie à de graves problèmes. En outre, suite à l'incident Schoutetens, qui occupa les colonnes du journal, certaines sections reprochèrent à *L'Emancipateur* d'être plus l'organe de la colonie de Stockel que celui du G.C.L. et d'abandonner la propagande. Georges Thonar décida donc de reprendre la fonction d'imprimeur du journal en remplaçant l'adresse de la colonie par le sous-titre suivant: *Organe du Groupement Communiste Libertaire*. Dès lors, Chapelier démissionne et Eugène Gaspard Marin aussi, celui-ci ne se disant pas prêt à affronter les difficultés rencontrées par Emile Chapelier. Georges Thonar devient le chef de la rédaction mais le journal disparaît peu de temps après⁴.

Après la dissolution du G.C.L. en août 1907, le groupe qui gravitait autour de la colonie de Stockel, nous l'avons vu, donne naissance au Groupe Révolutionnaire de Bruxelles, avec l'apparition d'une nouvelle génération d'anarchistes¹. Cette nouvelle fédération, qui existe conjointement au G.C.L. que Georges Thonar tente de réanimer, refuse, à la différence de ce dernier, les statuts et les règlements. Mais elle veut bien collaborer avec Thonar en ce qui

¹ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, pp. 257-258.

² Par exemple, Félix Springael dans *L'Insurgé* et dans *L'émancipateur*.

³ J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique*, op. cit., pp. 227-228.

⁴ Ibidem, pp. 233-234.

concerne la propagande, le désaccord portant uniquement sur l'organisation². Le journal de la colonie de Stockel, *Le Communiste* (qui paraît depuis juin 1907 et dont Eugène Gaspard Marin est le gérant et l'imprimeur), servira d'organe au Groupe révolutionnaire de Bruxelles. Bientôt, celui-ci crée une Fédération anarchiste de Belgique: elle se constitue par la libre adhésion des groupes, n'a ni statuts ni règlements, ni comité et son objectif est d'appliquer le principe de la solidarité à la propagande. Cette fédération, qui revient en fait à l'orthodoxie anarchiste en matière d'organisation, surpassera rapidement le G.C.L. en nombre³.

En août 1908, *Le Communiste* est rebaptisé *Le Révolté*, probablement à l'initiative d'Eugène Gaspard Marin qui s'était en quelque sorte approprié *Le Communiste* en le faisant paraître grâce à son argent personnel⁴. Le journal, qui ne se dit plus explicitement communiste, évolue dès lors vers un individualisme plus poussé et prône non seulement la révolte collective, mais aussi la révolte personnelle; en outre il s'oppose au rapprochement avec les socialistes effectué par Thonar. A partir de mars 1909, *Le Révolté* éprouve des difficultés financières et le Groupe Révolutionnaire de Bruxelles se disloque petit à petit. Et en juin, Eugène Gaspard Marin qui avait été responsable de la rédaction du journal s'en va⁵.

Au total, Eugène Gaspard Marin participa donc, de quelque manière que ce soit, à six des 22 journaux anarchistes francophones publiés en Belgique entre 1905 et 1910⁶, ce qui n'est pas négligeable surtout si l'on tient compte du fait qu'entre 1880 et 1914, la Belgique occupe la deuxième place derrière la France pour ce qui est du nombre de journaux anarchistes francophones publiés dans le monde⁷. Ses activités journalistiques étaient par conséquent relativement importantes.

¹ Parmi lesquels notamment Victor Serge, qui signera du nom de Le Rétif des articles dans *Le Communiste*.

² Thonar se défend en disant que les conditions strictes d'admission ne sont destinées qu'à écarter les intrus et à former ainsi un groupe purement anarchiste; d'autre part, il insiste sur le fait que le G.C.L. n'a rien d'anti anarchiste, en ce qu'il repose sur l'adhésion volontaire et rejette la contrainte, et qu'une fédération nécessite un minimum d'organisation et de structures.

³ J. MOULAERT, op. cit., pp. 237-238.

⁴ M. STEINBERG, « A l'origine du communisme belge: l'extrême gauche révolutionnaire d'avant 1914 », op. cit., p. 13.

⁵ J. MOULAERT, op. cit., pp. 299-302.

⁶ R. BIANCO, op. cit., *Listes géographiques et listes chronologiques*, pp. 59-63.

⁷ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 20. La presse anarchiste belge représente en effet à cette époque 10 % de la presse anarchiste francophone mondiale, la France constituant à elle seule 80 % de celle-ci

Tableau des journaux auxquels participa Eugène Gaspard Marin¹.

¹ D'après R. BIANCO, op. cit., *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française*, vol. 1, p. 589, vol. 2, p. 507, 1113, 1195, 1867.

Cependant, la presse n'est pas le seul outil de propagande dans lequel il s'est investi. Si elle est importante pour les anarchistes, ils attachent néanmoins beaucoup, sinon plus, de valeur à la propagande orale, c'est-à-dire notamment aux conférences, aux chansons et aux pièces de théâtre, ces moyens d'expression offrant l'avantage de faire appel aux sentiments des auditeurs¹. Et Eugène Gaspard Marin ne fait pas exception à la règle: il donna des conférences à la colonie de Stockel et fut acteur, comme d'ailleurs tous les colons, dans les pièces qu'Emile Chapelier principalement écrivait et qui étaient représentées à différents endroits du pays².

Très souvent en effet des conférences se donnaient à la colonie, essentiellement le dimanche, lorsque les visiteurs affluaient. Elles étaient annoncées dans les journaux de la colonie ou avec lesquels celle-ci avait des contacts et semblent avoir rencontré un grand succès: « Les conférences se poursuivent régulièrement chaque dimanche devant des publics de plusieurs centaines de personnes »³, écrit Eugène Gaspard Marin. Leur but en était de répandre les idées anarchistes ou d'attirer de nouveaux colons; parmi les sujets présentés, citons par exemple: les buts de la colonie⁴ *L'organisation du travail dans la société actuelle, Les développements futurs de la colonie (les groupes libres dans la colonie et les individus libres dans les groupes - le théâtre et l'école de la colonie)*⁵, *L'antimilitarisme et la poursuite contre l'Action Directe*⁶, *Ce qu'on pense de la colonie et ce qu'on devrait en penser, Le travail dans les couvents*⁷. Quelquefois, les conférenciers se déplaçaient: par exemple Emile Chapelier fit un exposé sur la colonie naissante au mois de septembre 1905, chez un certain docteur Lafosse⁸; ou encore le 28 octobre 1906, Emile Chapelier et Eugène Gaspard Marin donnèrent une conférence à Boitsfort⁹ sur la colonie et les théories anarchistes¹. Toutefois, s'il est certain qu'Eugène

¹ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 2.

² Voir annexe n°2: tableau des représentations théâtrales de la colonie.

³ *Journal d'une colonie*, p. 30.

⁴ *Journal d'une colonie*, p. 20: « causerie » du 3 juin 1906.

⁵ La conférence sur l'organisation du travail fut donnée le dimanche 19 août 1906 par Paul Sosset et celle sur les développements de la colonie le dimanche 26 août 1906 par Emile Chapelier (le même sujet fut traité en flamand par Jean Hardy, alias Jean Robijn; les deux furent annoncées dans *L'Emancipateur*, n°2, 18 août 1906, p. 4.

⁶ Conférence donnée en français par Paul Sosset et Emile Chapelier et en flamand par Jean Hardy le dimanche 2 septembre, et annoncée dans *L'Emancipateur*, n°4, 1er septembre 1906, p. 4.

⁷ Ces deux dernières conférences sont données le dimanche 23 septembre 1906, la première par Emile Chapelier (et le sujet est de circonstance puisque la colonie vient de subir de nombreuses attaques dans la presse suite à l'incident Schoutetens) et la deuxième par Jean Robijn; elles furent annoncées dans *L'Emancipateur*, n°7-8, 22 septembre 1906, p. 4.

⁸ *Journal d'une colonie*, p. 10.

⁹ Godseistraat, 23.

Gaspard Marin fut lui-même conférencier à plusieurs reprises, par exemple le dimanche 4 novembre 1906² et le dimanche 2 décembre 1906³, les sujets dont il parla ne sont pas précisés dans les annonces sauf pour la conférence donnée à l'extérieur de la colonie à Boitsfort le 28 octobre 1906.

A partir du mois d'août 1906 et jusqu'à la fin de l'année 1907, la colonie consacra une grande partie de son temps au théâtre. Eugène Gaspard Marin et tous les autres colons se transformèrent alors en acteurs pour les pièces représentées. La première d'entre elles est *La Nouvelle Clairière*, écrite par Emile Chapelier en 1906. Il s'agit d'une pièce en 5 actes racontant les débuts de la colonie de Stockel et exposant, via des épisodes de vie quotidienne, des éléments des théories anarchistes:

- Premier acte: *Le début de la colonie.*
- Deuxième acte: *Dans le grand monde.*
- Troisième acte: *Les manoeuvres d'un prêtre.*
- Quatrième acte: *L'attaque de la Colonie; la Révolution.*
- Cinquième acte: *Epilogue: La Nouvelle Humanité.*

Les colons jouèrent pratiquement leur propre rôle. Ainsi, Eugène Gaspard Marin y joua le rôle de Maurice, le fils du vicomte et de la vicomtesse de la Croix de Robermont, qui entre en opposition avec ses parents quand il leur fait part de son projet de s'installer à la colonie. La pièce fut jouée à 22 reprises à différents endroits de novembre 1906 à avril 1907 et malgré des échecs flagrants⁴, rencontra quelquefois un très grand succès. Elle fut représentée devant des mineurs, des ouvriers, mais aussi à l'occasion devant un public bourgeois. Comme nous l'avons déjà mentionné, les représentations n'étaient pas toujours bien accueillies par les autorités de l'endroit.

En juillet 1907, les colons entamèrent les répétitions pour la pièce de Jean Robijn intitulée *Les Parias* et pour le vaudeville d'Emile Chapelier: *Au Confessionnal*⁵. Les deux pièces furent représentées ensemble à trois reprises en octobre et en novembre 1907. Les deux dernières

¹ *Journal d'une colonie*, p. 42: ce même exposé fut fait en flamand par Jean Robijn et les deux attirèrent un public très nombreux: « Jamais, de mémoire de Boitsfortois, on ne vit pareille foule à un meeting quelconque organisé dans la commune ». Voir aussi en annexe n°2 l'affiche annonçant la conférence (conservée parmi les papiers de la communauté de Whiteway).

² *L'Emancipateur*, n°13-14, 3 novembre 1906, p. 4.

³ *L'Emancipateur*, n)15-16, 1er décembre 1906, p. 4.

⁴ Ceux-ci étaient dus au retard des affiches et circulaires annonçant le spectacle, à l'opposition des autorités ou à celle des socialistes.

⁵ *Journal d'une colonie*, p. 55.

pièces jouées par les colons de Stockel furent *L'amour en liberté* d'Emile Chapelier, qui avait pour thème l'amour libre, et *La Sacrifiée* d'Edith Stevens. Elles furent représentées simultanément à trois reprises au mois de décembre 1907. C'est, comme nous l'avons vu, une période où des tensions importantes régnaient au sein de la colonie qui allait se dissoudre au mois de février suivant.

La propagande orale occupa donc une place importante dans la participation d'Eugène Gaspard Marin au mouvement anarchiste. Et, nous l'avons vu, il s'agit en effet d'un moyen de propagande très apprécié des anarchistes, parce qu'il permet l'appel aux sentiments du public et le contact direct avec les gens.

Toutefois, la presse occupait une part tout aussi grande des activités d'Eugène Gaspard Marin. Et nous allons nous étendre plus longuement sur l'étude de ses activités journalistiques. La raison en est double. D'une part, la presse est une source beaucoup plus abordable¹ de par le fait qu'il s'agit d'un support écrit. Elle permet donc une étude approfondie des thèmes qui y sont abordés et des idées qui y sont véhiculées, ce qui est impossible pour les conférences, dont, par définition, il ne reste plus aucune trace; ainsi que pour le théâtre, ensemble d'histoires certes truffées d'idées anarchistes, mais qui sont simplifiées et schématisées, dans un souci de s'adresser à un large public.

D'autre part, les journaux constituent un instrument de propagande très employé par le mouvement anarchiste. Ils jouent tout d'abord un rôle d'éducation: les anarchistes sont convaincus que la révolution ne pourra s'accomplir que si elle est préparée dans l'esprit des hommes². Cette caractéristique n'est d'ailleurs pas propre à l'anarchisme: par exemple, Jules Destrée et Emile Vandervelde insistent sur l'importance de la presse socialiste: « Avant de se réaliser en fait, toute réforme doit d'abord s'être décidée dans un cerveau. La plus puissante influence sur les intelligences contemporaines s'exerce par la presse. Celle-ci était donc l'instrument indispensable de toute action politique ou économique que le parti socialiste, dès ses débuts, fut obligé de s'assurer de ce mode de communication avec l'opinion publique. La mission principale de cette presse, on le comprendra, fut d'intervenir dans la discussion quotidienne des événements politiques et économiques [...] Mais elle eut aussi pour but d'affranchir, d'une manière plus haute et plus générale, le travailleur de toute

¹ Dans la mesure où l'on peut retrouver des collections complètes, ce qui n'est pas toujours évident, cf. supra.

² R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 315.

ignorance. C'est le manque d'instruction, le défaut de notions claires, et précises, l'absence de lumières scientifiques, qui tient encore tant d'hommes dans l'esclavage. A ceux-là, nos journaux s'efforcèrent, dans la mesure du possible, d'apporter, d'indiquer tout au moins des modes d'émancipation de leur esprit asservi »¹.

La presse assure aussi une liaison entre les groupes autonomes et tient lieu, en quelque sorte, de *parti*: les journaux informaient les militants de la situation du mouvement et assuraient une certaine organisation². C'est le cas de *L'Insurgé*, organe du Groupement Communiste Libertaire: dans la rubrique *Bulletin du G.C.L.*, il tient les militants au courant des réunions et assemblées générales du groupe, réunions dont il donne ensuite un résumé.

La presse anarchiste est donc une source incontournable dans une étude portant sur ce mouvement. Et même s'il est impossible de retrouver les articles de fond qu'a éventuellement écrit Eugène Gaspard Marin, l'étude des thèmes abordés dans les journaux auxquels il participa, d'une façon ou d'une autre, revient à faire un exposé de l'idéologie à laquelle il adhérerait. Ces thèmes se retrouvent également dans les brochures anarchistes qui servent, d'une certaine façon, de complément à la presse, reprenant sous forme de synthèse un thème précis afin de le détailler, toujours dans un but de propagande. La brochure la plus célèbre à l'époque est celle de Georges Thonar intitulée *Ce que veulent les anarchistes*; elle fut écrite en 1904 pour le Congrès des Anarchistes de Charleroi et publiée à plusieurs reprises par la suite. Mais chaque section du Groupement Communiste Libertaire éditait ses propres brochures. Celles de la colonie furent exclusivement l'oeuvre d'Emile Chapelier (*Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons, Les crimes obligatoires de l'Eglise romaine, Le communisme et les paresseux, Ayons peu d'enfants. Comment et pourquoi ?*), à une exception près: *Les anarchistes et la langue internationale espéranto*, écrite en collaboration avec Eugène Gaspard Marin pour le Congrès anarchiste d'Amsterdam de 1907, auxquels ils furent envoyés comme délégués du G.C.L.

Participent encore à la propagande les cartes postales et les assiettes émises par la colonie. Les cartes postales représentent des scènes de la vie quotidienne au sein de la colonie. Les assiettes étaient peintes par Eugène Gaspard Marin et Felix Springael et reproduisaient des

¹ J. DESTREE et E. VANDERVELDE, *Le socialisme en Belgique*, Paris, 1903, pp. 213-214.

² J. MAITRON et A. DROGUET, « La presse anarchiste française de ses origines à nos jours », in: *Le mouvement social*, 13, 1973, pp. 9-22, p. 9.

« caricatures sociologiques » envoyées par « des camarades artistes »¹ et des « oeuvres d'artistes libertaires de renom »². Ces deux support véhiculaient aussi des images et des idées anarchistes.

Les thèmes traités dans *L'Insurgé*, *L'Emancipateur*, *Le Communiste et le Révolté* ou dans les brochures de la colonie visent à une remise en question permanente de la société. Ce sont des poncifs de la littérature anarchiste³: l'antiautoritarisme, l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'union libre, la limitation des naissances,... Les articles sont soit des extraits des oeuvres des théoriciens de l'anarchisme, soit des textes neufs s'inspirant des événements contemporains et des classiques de l'anarchisme. Comme ce sont des journaux dont le but premier est l'éducation du lecteur, on y trouve peu de rubriques d'information pure. Les seules informations données sont celles en rapport avec le mouvement ou avec la lutte ouvrière. Les articles sont donc la plupart du temps des articles de fond.

Avant de parler plus en détail de ces idées, notons que ces quatre journaux se présentent sous la forme d'un cahier de quatre feuilles de 18 × 27 cm pour *Le Communiste* et *Le Révolté* (tous deux imprimés à la colonie) et de 33 × 50 cm pour *L'Emancipateur* et *L'Insurgé* (imprimés par G. De Behogne à Herstal, chez Georges Thonar). La fréquence de parution de ces journaux est très irrégulière, surtout à cause du manque de moyens financiers, récurrent dans la presse anarchiste. C'est ce qui explique la grande quantité de numéros doubles⁴, moyen souvent utilisé par la presse anarchiste pour réduire les frais d'envoi, de papier et d'imprimerie⁵. Le titre de chaque journal est accompagné d'une devise:

- *A chacun selon ses forces; à chacun selon ses besoins* pour *L'Emancipateur*.
- *La Vérité de fera libre. La Liberté te rendra bon* pour *Le Communiste* et *Le Révolté*.
- *Tant que l'iniquité durera, nous, An-archistes Communistes Internationaux, nous resterons en état de révolution permanente* pour *L'Insurgé* (du moins pour l'époque qui nous intéresse, soit les années 1906 à 1908), reproduction d'une phrase d'Elisée Reclus.

¹ *Journal d'une colonie*, p. 19.

² E. CHAPELIER, « Nouvelles de la colonie », in: *L'Insurgé*, n°16-17, 28 avril 1906, pp. 3-4.

³ R. BIANCO, op. cit., *Annexes au répertoire*, p. 365.

⁴ Par exemple, *L'Emancipateur* est publié en 18 numéros d'août à décembre 1906, mais il n'y a en réalité que 13 numéros si l'on supprime les numéros doubles.

⁵ R. BIANCO, op. cit. *Annexes au répertoire*, p. 108-109.

Les trois premières pages sont le plus souvent consacrées aux articles tandis que la quatrième est généralement réservée aux annonces diverses, entre autres pour des réunions, des conférences, la parution de brochures, les assemblées du G.C.L.

Mais revenons à ce qui est essentiel pour cerner la doctrine du mouvement auquel appartient Eugène Gaspard Marin: le contenu des journaux et des brochures.

A. La propriété.

Un des leitmotivs de l'anarchisme, tout comme du socialisme et plus tard du communisme est le rejet de la propriété. C'est, écrit Georges Thonar dans sa brochure intitulée *Ce que veulent les anarchistes*, « un obstacle à la satisfaction des besoins des individus ». La propriété est considérée comme un vol et comme le fait de la loi du plus fort: des hommes s'approprient plus que leurs besoins au détriment d'autres qu'ils exploitent et qui sont privés du nécessaire vital. La propriété est aussi, selon les anarchistes, la cause de tous les vices et de tous les crimes¹.

Ce rejet de la propriété est un des premiers soucis des colons de Stockel. C'est le premier principe essentiel qu'ils adoptent dans leurs statuts: « Personne ne pourra se réclamer propriétaire, même d'une partie du sol, des habitations, des instruments de travail ou des animaux, le tout devant appartenir à la colonie »². Il est cependant prévu que si un colon quitte la communauté, il pourra emporter ce qu'il possédait en y entrant ou ce qu'il aurait acquis pendant son séjour, ainsi que les vêtements qui lui auront été donnés par la colonie. Et un autre principe découle de celui-ci: « Aucun membre de la colonie n'aura droit à aucune espèce de rémunération pour sa collaboration à l'oeuvre commune; tous consommeront librement selon leurs goûts et leurs besoins ». Toutefois, une répartition des bénéfices est prévue, car la colonie ne peut satisfaire tous les besoins de l'individu; ce qui reste de l'argent gagné est donc partagé entre les colons quand le paiement de tout ce qui est nécessaire à la vie de la colonie est effectué³. Les colons admettent le fait que l'argent est un « semeur de

¹ G. THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909, p. 3.

² E. CHAPELIER et G. MARIN, « Une colonie libertaire en Belgique », in: *L'Insurgé*, 3e année, n°40-41, 14 octobre 1905, pp. 3-4.

³ Ils avaient envisagé la possibilité d'accorder, par un vote, tout l'argent à un colon qui aurait présenté un projet qui aurait plu à tous mais cela impliquerait l'oppression d'une minorité et ils écartèrent cette idée.

discordes », mais ils reconnaissent ne pouvoir s'en passer tant qu'ils ne pourront produire tous les biens qui leur sont nécessaires.

Emile Chapelier, dans la brochure qu'il consacre à la colonie, rappelle les trois critiques essentielles adressées au *prétendu* droit de propriété¹:

- Personne ne peut se dire propriétaire légitime d'un coin inoccupé de la terre parce qu'il faudrait prouver que ce coin a été fait seulement pour lui, ce qui est absurde. Et il est contraire à la justice de priver le reste du monde d'un bien pour en jouir seul.
- D'autre part, ce droit du premier occupant dont se réclament certains est annihilé par le droit de conquête admis par les lois et les coutumes.
- Enfin, le principe selon lequel on peut devenir propriétaire en travaillant et en économisant est contraire à la morale anarchiste car les revenus des économies ne reposent que sur l'exploitation et le vol.

Et c'est sur base de ces principes que la colonie a adopté la propriété commune. « Nous savons trop bien, écrit Emile Chapelier, que, par la réunion de toutes nos forces, par l'intime solidarité de tous nos moyens, nous arriverons plus sûrement à nous assurer, au moins pour l'avenir, une existence plus agréable que si chacun luttait pour son propre compte ».

Les journaux anarchistes que nous étudions contiennent une multitude d'allusions à ce rejet de la propriété et parfois un article plus ample lui est consacré. Par exemple, cet article d'un certain Rhillon², intitulé *Le droit de reprise*³, qui commence par déclarer la propriété « irrémédiablement condamnée ». Ce fait, dit-il, est depuis longtemps admis par le socialisme et il ne juge plus nécessaire de le démontrer. A partir de ce point de départ, et c'est ce qui rend son article intéressant, il traite de ce qu'il appelle le droit de reprise, c'est-à-dire de la façon dont l'abolition de la propriété doit se réaliser concrètement. Les socialistes sont aussi opposés à la propriété mais ils n'agissent pas et prônent la conquête du pouvoir « par le bulletin de vote » ou « l'expropriation avec ou sans indemnité » et, par crainte d'effrayer les masses, ils n'ont pas donné suite à ce projet. Et les bourgeois qui parlent d'expropriation voudraient qu'elle soit gérée par une loi prévoyant des indemnités. Mais en attendant, ils « peuvent jouir en paix des millions extorqués au prolétariat » et « quand on a

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Bruxelles, 1906, pp. 11-12.

² Il s'agit sans aucun doute d'un pseudonyme.

³ *Le Révolté*, 2e année, n°23, 7 novembre 1908, pp. 1-2.

le ventre plein, on peut bien prêcher le jeûne ». Quand il parle des bourgeois, l'auteur se réfère bien entendu aux socialistes arrivés au pouvoir. « En somme, pour les socialistes amorphes, le droit de reprise des richesses volées n'existe pas en temps normal. Il faut que les meurt-de-faim attendent l'ordre des grands Pontifes qui, seuls, ont autorité pour indiquer l'heure et le jour propices! ». Cette situation aurait pu durer éternellement si les anarchistes n'avaient pas fourni une alternative et montré que l'Etat était un poids mort pour la société, qu'il ne la changera jamais, et que les individus ne relèvent que d'eux-mêmes. Pour eux, le droit de reprise est absolu: « Il doit être exercé dans toutes les occasions et aussi longtemps que l'iniquité économique régnera ». Tous les moyens peuvent être employés par les prolétaires pour reprendre ce qui leur appartient. Cet article est en fait un appel à la révolution, aux révolutionnaires qui doivent secouer les masses et susciter en eux la haine et l'esprit de vengeance.

Cet article n'est pas sans rappeler ce qu'avait écrit Emile Chapelier sur la révolution et l'expropriation. Si la colonie avait pour but d'être un exemple, il ne fallait pas se leurrer: ce n'est pas par la multiplication des milieux libres que la société nouvelle s'instaurera mais par la révolution et l'expropriation qui tôt ou tard aura lieu « en droit ou en fait »¹. Et le texte d'Elisée Reclus, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, va dans le même sens: « Jamais aucun progrès soit partiel, soit général ne s'est accompli par simple évolution pacifique, il s'est toujours fait par révolution soudaine. Si le travail de préparation s'opère avec lenteur dans les esprits, la réalisation des idées a lieu brusquement »¹.

Le rejet de la propriété est fondamental dans la théorie anarchiste et c'est généralement le sujet principal, avec le rejet de l'Etat et de l'autoritarisme, dont traitent tous les théoriciens du mouvement. *L'Insurgé*, *Le Révolté*, *Le Communiste*, et *L'Emancipateur* ne font pas exception à la règle et s'inscrivent parfaitement dans cette lignée.

B. L'autorité.

Un des buts premiers est la destruction de toute forme d'autorité. L'autorité se traduit par « la défense de la propriété individuelle », c'est « la force mise presque toujours au service du petit nombre pour asservir la masse »; elle « corrompt et démoralise ceux qui la

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste...*, op. cit., pp. 8-9.

subissent », elle pousse « à l'arbitraire, à la violence »². Les anarchistes prônent la liberté absolue parce qu'ils sont convaincus que les hommes peuvent se diriger eux-mêmes et de deux choses l'une: ou bien l'homme est capable de se conduire lui-même et il n'a alors pas besoin de maîtres, ou bien il n'en est pas capable et dans ce cas, il est inconcevable qu'il puisse diriger les autres.

Cela implique en premier lieu le rejet de l'Etat et de tous ses rouages³. L'Etat implique une intervention dans la vie publique et privée et donc, par définition, restreint la liberté humaine; c'est un instrument de domination. Ce refus de l'Etat entraîne lui-même la négation:

- des gouvernements qui n'ont « d'autre résultat que d'opprimer les hommes »;
- du parlementarisme « parce qu'il est pure hypocrisie »: il semble avoir de la valeur et trompe de cette façon l'électeur mais c'est un instrument d'autorité;
- de la magistrature parce que les anarchistes ne reconnaissent à aucun homme le droit de punir les autres et parce que « les faiblesses humaines se rencontrent chez tous les hommes »;
- des lois et règlements qui sont des instruments d'oppression destinés à défendre la propriété et qui limitent la liberté des individus, forcés de respecter des obligations établies par d'autres;
- du patronat: il est inutile et asservit la presque totalité de l'humanité et parce qu'il donne le pouvoir de réduire des gens à la misère.

Autant de thèmes qui sont repris régulièrement dans la presse. Par exemple dans le texte d'Elisée Reclus intitulé « Pourquoi sommes-nous anarchistes » repris dans un numéro du *Communiste*⁴: « Nous voulons nous dégager de l'étreinte de l'Etat, n'avoir plus au-dessus de nous des supérieurs qui puissent nous commander, mettre leur volonté à la place de la nôtre ». De même, dans un article intitulé « La conscience devant la loi »⁵, Georges Belot dit que « la conscience, c'est-à-dire la moralité exprimée de l'individu est, en principe bien plus respectable, bien supérieure, bien moins sujette à caution, bien plus intangible que la conscience ou la moralité de la Loi, conscience généralement si élastique et si incohérente,

¹ E. RECLUS, « Pourquoi sommes-nous anarchistes ? », in: *Elisée Reclus, colloque...*, op. cit., pp. 136-137.

² G. THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909, p. 3.

³ G. THONAR, *Ibidem.*, pp. 4-7.

⁴ *Le Communiste*, n°11, 18 avril 1908, pp. 1-2.

⁵ *Le Communiste* n°2, 20 juillet 1907, pp. 1-2.

moralité si souvent acoquinée à des calculs d'intérêt et à des maquignonnages dissimulés ». La loi, dit l'auteur, est « l'expression momentanée et codifiée de quelques individus, lesquels ne représentent en fait ni ne sauraient représenter qu'eux-mêmes »; elle est imposée à une minorité écrasée et pire, à l'ensemble des citoyens « au mépris des vues, de la conscience, du droit, et - comme c'est le cas fréquent - des bonnes raisons et du bon droit de ceux-ci! ».

Ces idées se retrouvent dans la brochure d'Emile Chapelier sur la colonie de Stockel-Bois: « Sous quelque forme personnelle qu'elle se présente, l'autorité est donc bannie de tous nos rapports. Aux morales coercitives, nous opposons la vie active et harmonieuse des libres consciences »¹.

Cet antiétatisme provoqua la scission de la première Internationale lors de son quatrième congrès, tenu à La Haye en 1872, à la suite d'un conflit qui opposait Marx à Bakounine. Ce dernier était partisan d'un collectivisme, mais, à la différence du communisme, il prônait l'absence de toute contrainte et le maintien de la liberté individuelle: selon lui, la société doit être construite sur un accord librement consenti de tous, et non suite à la volonté d'un pouvoir autoritaire². Ce collectivisme antiautoritaire s'était imposé au troisième congrès de l'A.I.T., qui se tint à Bruxelles en 1868, devint majoritaire au quatrième congrès, tenu à Bâle en 1869 et provoqua finalement l'éclatement de la Première Internationale au congrès de La Haye en 1872. Le conflit reposait sur l'opposition entre, d'une part, les antiautoritaires bakouniniens et leurs principes fédéralistes (selon lesquels l'Internationale devait être organisée sur base d'une fédération libre d'associations indépendantes) et, d'autre part, les autoritaires marxistes et leur tendance centralisatrice (accordant beaucoup de pouvoir au Conseil général de Londres, favorable à une nationalisation des moyens de production et à une concentration des forces sociales aux mains de l'Etat). La lutte s'acheva donc en 1872 avec l'expulsion de Bakounine de la première Internationale¹.

C. L'antimilitarisme.

Par définition, les anarchistes sont antimilitaristes et les journaux en parlent très souvent. Et nous verrons par la suite que c'est parce qu'il était antimilitariste qu'Eugène Gaspard Marin

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons ?*, Bruxelles, 1906, p. 15.

² H. ARVON, *L'anarchisme*, 11e édition, Paris, 1995, pp. 53-54.

quitta la Belgique en 1914. Parmi les résolutions prises par les anarchistes lors du Congrès d'Amsterdam de 1907, certaines concernent l'anarchisme: « Les forces armées au sein de l'Etat sont contraires à la liberté complète des individus. Il faut s'opposer à ces instruments de domination. Cela implique l'insurrection en cas de guerre »².

Tous les ans, au mois d'octobre, des avis sont adressés aux miliciens, qui soulignent l'absurdité qu'il y a à défendre la patrie: « Dans quelques jours, vous serez revêtus de l'uniforme des ouvriers de la mort; vous devrez tuer ou vous faire tuer pour défendre... la patrie. C'est absurde et criminel »³; « Voici l'heure où, par fournées les enfants du peuple vont franchir le seuil des casernes: ainsi le veut la Goule-Patrie! »⁴. Il s'agit, bien entendu, d'allusions au service militaire, période de deux ans pendant laquelle on prépare les « fils du Peuple » aux « meurtres futurs »⁵, sans qu'ils sachent de quoi il en retourne exactement. Un problème d'éducation se pose: on leur fait miroiter « les beautés du militarisme » mais les éducateurs ne leur ont jamais parlé de « la somme de hontes et de crimes que cachent les plis du drapeau ». Mais quand ils s'en rendront compte, les anarchistes espèrent que les jeunes s'opposeront au service militaire: « Oui, si tu veux demeurer un homme digne, un homme conscient, si tu possèdes [...] quelque fierté native tu te révolteras, tu ne consentiras pas à revêtir la livrée d'infamie ».

Cet antimilitarisme repose sur deux argumentations. D'une part, les articles insistent sur le fait que les hommes ressortent plus dépravés de la caserne. Ils se transforment en soldats dont l'activité détruit celle de ceux qui édifient le monde en travaillant. Ils deviennent gauches, brutaux, alcooliques, lubriques. Une fois devenus soldats, ils sont les ennemis des leurs qu'ils n'hésiteront pas à tuer lors des grèves. Ils seront « la honte de notre civilisation »⁶. De plus, l'armée est pour l'anarchiste un lieu réactionnaire par excellence: « C'est là qu'elle [la société qu'ils combattent] forge ses éléments de conservation: l'électeur docile et moutonnier, le serf discipliné et soumis, le flic arrogant et grossier, le mouchard immonde »⁷.

¹ J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique*, op. cit., pp. 18-19.

² E. CHAPELIER, « Le congrès anarchiste d'Amsterdam », in: *Le Communiste*, n°4, 21 septembre 1907, pp. 1-4.

³ E. CHAPELIER, « Aux miliciens », in: *Le Communiste*, n°5, 19 octobre 1907, pp. 3-4.

⁴ Fédération anarchiste de Belgique, « Aux fils du peuple », in: *Le Révolté*, 2e année, n°20, 3 octobre 1908, pp. 1-4.

⁵ Cette citation et celles qui suivent sont tirées de l'article cité ci-dessus.

⁶ G. THONAR, « Tu seras... », in: *L'Insurgé*, 2e année, n°38, 17 septembre 1904, p. 1.

⁷ *Le Révolté*, 2e année, n°20, op. cit.

D'autre part, et c'est ce qui constitue le fondement de la théorie, l'antimilitarisme est basé sur le rejet du patriotisme et de la notion même de patrie. Celle-ci ne sert, pour les anarchistes, qu'à justifier les plus horribles crimes (parfois décrits avec une abondance de termes suggestifs¹). Car si le terme *patrie* semble exprimer une idée noble, il ne repose cependant sur aucun fondement logique. La preuve en est que sa définition change au cours du temps suivant les ambitions des gouvernements: territoire gouverné par un même souverain, ou bien alors basé sur la race, sur des limites dites naturelles, ou sur la communauté de langue. Il ne s'agit en fait que d'un outil des puissants pour justifier leurs conquêtes et défendre la propriété²: « Le patriotisme, sous sa forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernants qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes »³. Le patriotisme est une religion que, « pour maintenir leurs privilèges, les gouvernants cherchent à substituer aux religions qui s'écroulent »⁴. A quoi sert-il donc de défendre la patrie ? Non seulement cette notion ne repose sur rien mais en plus les soldats qui l'auront défendue ne recevront que la misère et la mort en échange; ils devront tuer leurs proches lors des grèves et se battre pour les riches qui les ont exploités⁵. Ces idées furent développées entre autres par Tolstoï, théoricien anarchiste qui prône la résolution des différends entre les hommes par la discussion et le raisonnement⁶. Les anarchistes veulent que les prolétaires de tous les pays se donnent la main afin que les exploités n'aient plus les troupes qui leur permettent de faire la guerre¹.

D. L'antycléricisme.

Les anarchistes se disent opposés à la religion, « de quelque manière qu'elle se présente parce qu'elle n'est qu'un reste d'ignorance; qu'elle oppose la foi, la croyance au raisonnement; qu'elle fausse le sens de la vie; qu'elle est constamment au service des puissants à titre de

¹ *Le Communiste*, n°5, op. cit.: « Patrie! Quand j'entends prononcer ce mot terrible, mon imagination épouvantée me représente instantanément d'innombrables hécatombes de cadavres détraqués, éventrés et déchiétés, d'interminables convois de jeunes gens à jamais estropiés, de pauvres vieux qui sanglotent en appelant leur fils bien aimé, des fiancées jeunes et pleines de vie entraînées au suicide par un amour transformé en désespoir, des populations qui se lamentent sur les ruines de leurs habitations pillées et incendiées, des paysans qui se débattent en hurlant et grimaçant au bout des baïonnettes civilisatrices, des mares de sang, des lambeaux de chair, des fragments de cervelles, des viscères en bouillie, des pleurs, des râles, des spasmes, des boyaux [...] ».

² A. Ferdinand HEROLD, « Naissance de l'idée de patrie », in: *L'Insurgé*, 2e année, n°38, 17 septembre 1904, p. 2.

³ TOLSTOÏ, « Signe de folie », in: *L'Insurgé*, 2e année, n° 38, 17 septembre 1904, p. 4.

⁴ G. THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909, p. 5.

⁵ J. HARDY, « Chair à canon », in: *L'Insurgé*, 2e année, n°38, 17 septembre 1904, p. 3.

⁶ TOLSTOÏ, op. cit.

moyen de domination; qu'elle place le dogme en travers de toute recherche de la vérité »². Les anarchistes se veulent humanistes. Ils croient en la bonté de l'homme et en la capacité de l'homme à se diriger lui-même. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, ils sont opposés à tout ce qui entrave un tant soit peu la liberté humaine. Or la religion est considérée comme une de ces entraves et fait partie des « morales dogmatiques, à obligations et sanctions extérieures ou conventionnelles » auxquelles il faut s'opposer parce qu'elles forment « un ensemble de commandements », parce qu'elles sont irrationnelles et qu'elles « servent à justifier les pires malhonnêtetés »³.

Aussi l'Eglise est-elle une cible favorite de la presse et des brochures anarchistes qui lui reprochent en particulier son obscurantisme. Et chaque fois qu'ils constatent que l'inertie ou l'ignorance des hommes est due à l'éducation, ils reprochent à l'Eglise de donner un enseignement fermé, voire pervers: « Ah cette sainte Ignorance, chère à tous les prêtres, chère à tous les piliers du pouvoir est bien la mère de tous les vices et de tous les crimes à l'aide desquels ils prétendent justifier leur métier de moralistes et de justiciers! », écrit Emile Chapelier⁴. L'enseignement religieux a seulement pour but de maintenir l'exploité dans sa condition d'infériorité: « Celles-ci [les religions] cherchent, par des sophismes, à légitimer l'exploitation et la domination »⁵.

Pour les anarchistes en effet, la Bible et les livres sacrés sont pleins de contradictions, de « turpitudes et d'ignominies »⁶: « Ne voit-on pas la Trinité de la Crasse, du Crétinisme et de la Cruauté s'y souiller, à chaque verset [...] ». Et ils reprochent à l'Eglise de ne pas changer, de ne pas s'adapter à la science, de demeurer réactionnaire en dépit du fait que des personnes, en son sein même, ont fait la lumière sur ses contradictions.

Il y a donc, de la part des anarchistes, une nette volonté de se séparer de l'Eglise et de son enseignement. Et la colonie de Stockel aura le même objectif: « Nous ne voulons pas que le cerveau de nos petiots soit souillé par les dogmes de la religion »⁷.

¹ E. CHAPELIER, « Aux miliciens », op. cit.

² G. THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909, p. 4.

³ Ibidem, p. 7.

⁴ E. CHAPELIER, *Ayons peu d'enfants. Comment et pourquoi ?*, Ixelles, 1908, p. 16.

⁵ Texte de Kropotkine intitulé « La nécessité de la révolution », publié dans *Le Communiste*, n°5, 19 octobre 1907, pp. 1-2.

⁶ Georges BELOT, « Le nouveau Syllabus », in: *Le Communiste*, n°3, pp. 1-2.

⁷ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste...*, op. cit., p. 22.

Nous avons vu par ailleurs que, de son côté, la presse catholique n'avait pas été tendre avec la colonie. Les statuts de la colonie avaient prévu la possibilité d'attaques très virulentes de la part des catholiques: « Une foule fanatisée, mettons par exemple des prêtres [...] peut ravager et incendier nos installations ou nous rendre la vie intenable par toutes sortes de procédés »¹. Et, nous l'avons vu, outre les attaques de la presse, les prêtres du lieu dans lequel les colons vivaient s'opposèrent également à la communauté. La haine des anarchistes pour l'Eglise est donc réciproque. Les premiers reprochent à l'Eglise son dogmatisme et son conservatisme. L'Eglise, quant à elle, ne pouvait que s'opposer à ces libres penseurs que sont les anarchistes, qui refusent la religion, prônent la contraception ou appellent à la révolution.

E. Le syndicalisme.

Lors du Congrès de Charleroi de 1904, les anarchistes avaient accepté la participation de certains d'entre eux aux syndicats, voire même la création de syndicats, pour répandre leurs idées au sein du monde ouvrier². « Le syndicalisme révolutionnaire ouvre la marche du communisme car les syndicats sont des groupes tout préparés à recevoir l'éducation anarchiste, car les travailleurs qui comprennent l'utilité de se syndiquer pour lutter contre la société qui les opprime sont les plus aptes à comprendre ce que veulent les anarchistes »³. Cependant, l'anarchisme ne doit pas s'identifier au syndicalisme, mais plutôt le contraire. Le syndicalisme n'est perçu que comme un moyen de propagande des idées anarchistes.

C'est dans le même sens que vont les résolutions du Congrès d'Amsterdam de 1907. Il considère les syndicats comme des organisations de combat mais aussi comme des unions de producteurs pouvant servir à la transformation de la société capitaliste en une société communiste anarchiste. Il admet donc la création éventuelle de groupements révolutionnaires et recommande de soutenir les syndicats. Les anarchistes doivent constituer l'élément révolutionnaire dans ces organisations et soutenir les manifestations d'action directe qui ont un caractère révolutionnaire. Mais le Congrès précise bien que « les anarchistes pensent que la destruction de la société capitaliste et autoritaire peut se réaliser seulement par l'insurrection armée et l'expropriation violente et que l'emploi de la grève plus ou moins générale et le mouvement syndicaliste ne doivent pas faire oublier les moyens

¹ *L'Insurgé*, 3e année, n°40-41, 14 octobre 1906, pp. 3-4.

² Voir supra.

³ Joël GHISBAIN, « Syndicalisme et anarchisme », in: *L'Insurgé*, 7e année, n°7, 16 janvier 1907, p. 2.

plus directs de lutte contre la force militaire des gouvernements ». C'est donc en vue de la révolution et de l'expropriation que les révolutionnaires doivent orienter l'action syndicale¹.

Ces opinions, qui font l'objet de débats dans la presse, s'inscrivent dans l'évolution du mouvement anarchiste vers une tentative d'organisation et de développement de la propagande, dans le cadre de laquelle entre cette acceptation progressive du syndicalisme. Et, si le G.C.L. est relativement favorable aux syndicats, c'est seulement parce qu'ils peuvent servir de sources de recrutement car ils combattent « certaines méthodes autoritaires et inopérantes employées dans les syndicats »². Les syndicats anarchistes qui seraient éventuellement créés doivent donc réduire un maximum le fonctionnariat syndical et ne compter que sur la conscience des membres.

F. Les femmes.

Les anarchistes veulent accorder aux femmes les mêmes droits et les mêmes privilèges que l'homme. La femme ne doit pas être dévouée à la famille mais doit pouvoir se développer comme elle l'entend. Ils souhaitent donc que la femme reçoive une meilleure éducation³.

Car, si la femme est « le véritable paria de la société, surtout la femme du peuple », c'est surtout à cause de l'éducation (en grande partie religieuse) qu'elle reçoit: « Comment, à la façon dont jusqu'ici on a élevé la femme, peut-il en être autrement ? »⁴. A cause de ce manque d'éducation, elle est totalement ignorante de la question sociale et il est difficile de l'intéresser à une idée. Les femmes doivent participer à la construction de la société nouvelle et, malgré les circonstances atténuantes dont bénéficie la femme du peuple (« l'ambiance, l'atavisme, la misère et aussi les travaux inférieurs, pénibles répugnants et fatigants à l'excès font de ces pauvres créatures des êtres inaptes à toute aspiration supérieure »), c'est à elles qu'incombe la charge de « rénover leur propre genre de vie ». Pour cela la femme doit lire des « choses sérieuses et instructives qui feront que, mieux que jamais, elle connaîtra le mal et concevra le bien », afin de pouvoir participer au mouvement libertaire.

¹ E. CHAPELIER, « Le Congrès anarchiste d'Amsterdam », in: *Le Communiste*, n°4, 21 septembre 1907, pp. 1-4.

² G. THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909, p. 12.

³ « Quelques mots sur le rôle et l'éducation de la femme », in: *L'Emancipateur*, n°3, 25 août 1906, p. 1.

⁴ Lise VAILLANT, « Emancipons la femme », in: *Le Communiste*, n°11, 18 avril 1908, p. 3.

Des progrès ont été accomplis, mais « notre droit moderne repose encore en grande partie sur le principe barbare de l'inégalité légale des sexes »¹. Et de tous temps, la femme fut considérée comme un être inférieur et vouée aux tâches ménagères. Elle fut entièrement soumise à son mari et à l'autorité masculine en général. Et comme chacun doit s'affranchir de toute autorité, être libre et pouvoir penser et se diriger par soi-même, la femme doit se révolter contre cette autorité et chercher à avoir des connaissances plus étendues pour participer, avec l'homme, à l'émancipation de la société.

Cette volonté de faire de la femme l'égale de l'homme se retrouve également dans la colonie de Stockel et est affichée d'emblée, dans les statuts de la communauté²: « Dans la société capitaliste, la femme est surtout l'esclave de l'homme parce que son existence matérielle dépend de lui [...] Etant donné que l'on considère généralement la femme comme un être inférieur à l'homme, nous croyons nécessaire de spécifier que nous rejetons ce préjugé et que nous voulons assurer aux deux sexes les mêmes avantages pour qu'ils aient les mêmes libertés ». Il est donc prévu que la femme aura une part des bénéfices égale à celle de l'homme afin qu'elle ne soit plus « indissolublement enchaînée à son mâle ». Cependant, la réalité fut quelque peu différente dans la colonie. En 1906, lorsque la communauté a presque un an, Emile Chapelier écrit ceci: « A l'Expérience, la femme est l'égale de l'homme; elle a les mêmes droits et partant les mêmes devoirs [...] Nous n'avons pas de travaux masculins, ni de travaux féminins »³. Or les femmes ont peu participé aux activités de propagande, si ce n'est aux pièces de théâtre en tant qu'actrices. De plus, malgré ces affirmations, il existait bel et bien une séparation effective des tâches. Nous avons vu en effet, par exemple, que c'était les femmes qui faisaient la cuisine pendant que les hommes s'occupaient de leurs affaires.

Notons encore que si la femme doit être libérée de l'asservissement à l'homme, celui-ci ne doit pas non plus « être l'esclave d'une union parce qu'il est de son devoir de ne pas abandonner sa compagne et ses enfants à tous les hasards de la misère »⁴. Les anarchistes sont, nous l'avons vu avec la pièce d'Emile Chapelier intitulée *L'Amour en liberté*, favorables à l'union libre. L'union libre implique l'absence de formalités légales avant l'union de deux êtres et l'indépendance de la femme et de l'homme⁵. Et de par le fait que la femme a les

¹ Lise VAILLANT, « Vérités féminines », in: *Le communiste*, n°9, 29 février 1908, pp. 3-4.

² *L'Insurgé*, 3e année, n°40-41, 14 octobre 1905, pp. 3-4.

³ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons ?*, Bruxelles, 1906, p. 21.

⁴ *L'Insurgé*, n°40-41, op. cit.

⁵ « L'évolution du mariage », in: *L'Emancipateur*, n°4, 1er septembre 1906, p. 1.

mêmes avantages matériels que l'homme et que le communisme fait que l'argent n'a plus de valeur entre les êtres, les hommes et les femmes s'unissent parce qu'ils s'aiment et non pour des raisons financières. Et aussi facilement qu'ils s'unissent, quand ils ne s'aiment plus, ils peuvent se séparer librement¹.

G. Le néo-malthusianisme.

Le néo-malthusianisme s'inspire des idées de Malthus qui constatait que la croissance de la population était géométrique alors que la croissance des moyens de subsistance était arithmétique. Si cette situation devait durer, elle allait aboutir, selon lui, à ce que toutes les ressources du monde ne seraient plus suffisantes pour nourrir toute la population. Il prônait donc une limitation des naissances par l'abstinence. C'est sur ce point précis que le néo-malthusianisme entre en désaccord avec Malthus et propose une autre solution, à savoir la contraception, voire même l'avortement quand l'enfant n'est pas désiré.

Emile Chapelier consacra plusieurs brochures au sujet, parmi lesquelles *Ayons peu d'enfants. Comment et pourquoi ?*¹ Il y explique les raisons qui justifient la limitation des naissances et les moyens à employer. Il constate tout d'abord que tant qu'un décalage existera entre la croissance de la population et la croissance des moyens de subsistance, la misère, que les anarchistes veulent supprimer, existera toujours, tous les besoins ne pouvant être satisfaits. Et ce d'autant plus que la productivité de la planète est « fatalement » limitée. Le seul moyen d'éradiquer toute source de pauvreté est donc de limiter les naissances. Mais il reproche à Malthus sa religiosité; le seul moyen qu'il préconise est l'abstinence. Or, il cite le docteur Georges Drysdale qui a traité le sujet, la mortalité est plus considérable chez les abstinents parce qu'elle entraîne une dégénérescence intellectuelle et des déviations ignobles, voire criminelles, comme la masturbation, la pédérastie, le viol d'enfants,... Tout organe doit fonctionner normalement sous peine d'entraîner des perturbations dangereuses. Le besoin sexuel est pour lui partie intégrante de la vie et s'il est immoral pour certains, alors Dieu l'est aussi puisque c'est lui qui l'a créé. Toutefois, l'abus provoque également des troubles physiologiques ou moraux. Emile Chapelier prône donc un juste milieu entre la continence, qu'il définit comme étant le refus de toute satisfaction du besoin, et le dévergondage, fait d'exciter le besoin.

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste...*, op. cit., p. 22.

Selon Chapelier, les disciples de Malthus ont donc affiné sa théorie et ont apporté des solutions plus réalistes. La première d'entre elles est une éducation claire en la matière, qui évitera de susciter la curiosité chez l'enfant, et par là l'obsession. Il ne faut pas « faire sous prétexte de morale un mystère de ce qui n'est qu'un phénomène parfaitement explicable et devant être expliqué ». La seconde solution est de ne pas faire d'enfants qui ne soient pas ardemment désirés. La femme ne doit devenir mère que si elle a les moyens de faire de ses enfants des êtres sains et forts. Et Emile Chapelier prend l'exemple des bourgeois qui ne font pas plus d'enfants « que leurs exploités ne peuvent enrichir ». Au plus l'ouvrier a d'enfants, au moins bien il sait les nourrir et cela a des conséquences énormes: le corps et le cerveau ne peuvent se développer et pour se nourrir, les enfants doivent travailler très tôt; de même la femme est forcée de travailler pour nourrir sa progéniture. Ce phénomène entraîne une concurrence pour le mari et provoque une baisse des salaires.

Les bourgeois favorisent la reproduction des êtres les moins bien constitués alors que ce devrait être le contraire mais pour eux, c'est la quantité qui importe et non la qualité. Les hommes doivent pouvoir se reproduire en étant guidés par la raison. Il faut donc pouvoir rendre à volonté le coït infécond, ce que la science permet. Il faut pouvoir opérer une sélection artificielle, c'est-à-dire volontaire et consciente, à l'aide de la science.

Emile Chapelier prône donc l'usage de la contraception (au moyen d'une éponge imbibée d'un liquide antiseptique) et même l'avortement pour les « dégénérés » qui « ne peuvent s'abstenir de procréer ». Et à ceux qui lui rétorquent que la contraception est contre nature, Emile Chapelier répond que l'homme lutte perpétuellement contre elle et que la continence est aussi contre nature.

Le néo-malthusianisme est un sujet abordé à plusieurs reprises et c'est un thème de prédilection pour Emile Chapelier, qui lui consacra plusieurs articles, notamment dans *Le Communiste*. Dans un article intitulé « Néo-malthusianisme. La loi de l'offre et de la demande »², il critique les bourgeois qui ne font pas beaucoup d'enfants alors qu'ils affirment que Dieu bénit les grandes familles. « Pourtant, s'il fallait faire beaucoup d'enfants, les riches devraient bien prêcher l'exemple: ici, le père ne doit point travailler pour gagner la

¹ E. CHAPELIER, *Ayons peu d'enfants. Comment et pourquoi ?*, Ixelles, 1908, 29 p.

² *Le Communiste*, n°6, 16 novembre 1907, pp. 1-2.

croûte quotidienne, et la mère, elle, n'a pour les enfants d'autres charges que de les bien marier; pour le reste, elle se paye des nourrices, des bonnes, des gouvernantes, etc. » Contrairement à leurs dires, les riches sont bien favorables à la limitation des naissances mais ce n'est pas par esprit d'humanité ou prudence familiale: « C'est qu'ils ne veulent point, eux, que leurs enfants [...] n'aient point de quoi se débrouiller dans la vie », c'est-à-dire « avoir au moins assez d'argent pour faire travailler les autres à sa place ». Par contre, pour le patron, il est intéressant que les ouvriers fassent beaucoup d'enfants car alors, la mère, obligée de travailler, fait concurrence à son mari. Et le patron peut baisser les salaires, ce qui a pour conséquence que les enfants doivent travailler à leur tour et donc faire concurrence à leur parents. « Et si la prudence procréatrice ne venait petit à petit mettre une fin à cet état des choses, il n'y aurait plus que la mort par la faim pour libérer les individus de la souffrance, cela parce qu'ils seraient trop affaiblis et trop abrutis pour s'en libérer par la révolte ».

Dans un autre article, intitulé « Libre maternité »¹, Emile Chapelier insiste sur le fait que cette situation est due au manque d'éducation des couples d'ouvriers: « Esclaves, descendants d'esclaves, vous constituerez à vous deux une fabrique de nouveaux esclaves ». Ils ne peuvent connaître l'étendue des conséquences de leurs actes et les femmes deviennent mères sans savoir réellement ce que c'est qu'être mère. Pour remédier à ce problème, Emile Chapelier leur conseille d'étudier et de raisonner et de ne devenir parents que s'ils en possèdent les moyens.

Ce sujet illustre à merveille le rôle d'éducation que jouent les journaux anarchistes et les brochures, qui s'acharnent à faire prendre conscience aux ouvriers de leur condition, et qui les éduquent afin de les en sortir.

¹ *Le Communiste*, n°7, 21 décembre 1907, pp. 1-2.

H. Le végétarisme.

A la fin de l'année 1905, tous les colons, nous l'avons vu, sont végétariens¹. Et Eugène Gaspard Marin sera végétarien toute sa vie. Un numéro du *Communiste* reprend un texte d'Elisée Reclus, dans lequel celui-ci explique les raisons et les limites du végétarisme². Si certains anarchistes sont végétariens, c'est par respect du monde animal. Elisée Reclus dit que les anarchistes sont dégoûtés par la souffrance des animaux que l'on mène aux abattoirs. Leur but est de vivre dans un « milieu qui plaise au regard et qui s'accorde avec la beauté ». Or les abattoirs sont un lieu de violence et de tueries et la vue du sang et des « boucheries pleines de cadavres » leur répugne. En outre, ils refusent de tuer « l'animal laboureur qui nous donne le pain ». A cause de la laideur de ce spectacle et parce que la viande n'est pas indispensable dans l'alimentation de l'homme, ils sont végétariens. C'est pour les mêmes raisons de laideur que, d'autre part, ils sont opposés à la vivisection et, de manière générale, à toutes les pratiques qui font violence à la nature inutilement. « La laideur dans les personnes, dans les actes, dans la vie, dans la nature ambiante, voilà l'ennemi par excellence! ». Cependant, précise Elisée Reclus, les anarchistes ne veulent pas fonder une nouvelle religion et par conséquent, ce principe du végétarisme ne doit pas sombrer dans l'excès et « s'accommoder aux conditions ordinaires de la vie ». Le respect de la vie animale ne doit donc pas être poussé à l'extrême et les anarchistes ne se laisseront pas mourir de faim et de soif comme tel lama bouddhiste, lorsque le microscope nous aura montré une goutte d'eau toute frémissante d'animalcules ». Ils reconnaissent certes aussi la vie aux végétaux mais leur but est simplement de vivre le plus possible en harmonie avec le milieu qui les entoure.

Le végétarisme est une caractéristique essentielle de la vie des anarchistes pacifistes et est révélateur de leur volonté de vivre en harmonie avec le monde et la nature.

¹ *Journal d'une colonie*, p. 14.

² « A propos du végétarisme », in: *Le Communiste*, n°7, 21 décembre 1907, pp. 2-3.

I. L'espéranto.

Eugène Gaspard Marin rédigea, en collaboration avec Emile Chapelier, une brochure sur l'espéranto. Et toute sa vie durant il pratiqua cette langue¹. Cette brochure fut rédigée pour le Congrès anarchiste d'Amsterdam de 1907. Ce congrès avait pour but essentiel de resserrer les liens entre les différents groupes anarchistes et de créer une Internationale Libertaire qui pourrait faire contrepoids à l'Internationale socialiste. Cette fédération révolutionnaire communiste internationale ne devait pas avoir un objectif centralisateur, mais simplement servir de point de contact entre les groupes communistes libertaires de tous les pays, dont l'adhésion serait fondée sur le principe du libre fédéralisme. Une Internationale fut effectivement créée mais ne fera que végéter, la plupart des décisions du Congrès restant lettres mortes, à tel point que les activités de cette fédération prendront fin dès 1911 sans qu'aucun résultat probant n'ait été atteint².

Le rapport qu'Emile Chapelier et Eugène Gaspard Marin rédigèrent sur l'espéranto pour ce congrès ne fut pas lu à cause de la longueur des débats. Toutefois une résolution fut prise: il est conseillé aux militants anarchistes d'étudier l'espéranto pour les prochains congrès, afin de faciliter les débats de l'Internationale Libertaire. La multiplicité des langues est en effet considérée comme une entrave à la propagation des idées révolutionnaires et l'espéranto est une langue neutre et souple qui permet d'outrepasser cet obstacle³.

Dans leur rapport, Emile Chapelier et Eugène Gaspard Marin, pour justifier l'adoption d'une langue internationale par les anarchistes, distinguent deux raisons principales⁴:

- La première est d'ordre sociologique: si tous les hommes pouvaient se comprendre entre eux partout dans le monde, l'humanité aurait accompli un immense progrès. La multiplicité des langues est un obstacle considérable à la communication entre les hommes et une des principales causes de la distance intellectuelle et morale qui existe entre les peuples.
- La deuxième raison qui justifie l'adoption d'une langue internationale est le fait que c'est un merveilleux outil de combat, une arme révolutionnaire. Un tel

¹ Voir infra.

² J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique*, op. cit., pp. 242-248.

³ E. CHAPELIER, « Le Congrès anarchiste d'Amsterdam », in: *Le Communiste*, n°4, 21 septembre 1907, pp. 1-4.

⁴ E. CHAPELIER et G. MARIN, *Les anarchistes et la langue internationale espéranto*, Paris, 1907, pp. 1-3.

langage faciliterait les échanges d'idées entre les militants des différents pays et surtout au sein de l'Internationale Libertaire, éviterait l'enclavement des anarchistes dans leurs pays respectifs et serait un merveilleux moyen de propagande.

Les résistances qui pourraient se manifester face à l'adoption d'un langage international ne seraient que le produit du patriotisme et donc de la domination. Pour éviter ce type de réactions chauvinistes, et parce que les langues existantes sont trop complexes et ne pourraient être apprises par le prolétariat qu'au prix d'énormes difficultés, il fallait trouver une langue nouvelle, simple à étudier. Or, la grammaire de l'espéranto a pour but de limiter les racines et de pouvoir exprimer un maximum de choses avec un minimum de moyens. C'est pourquoi elle ne comprend que seize règles absolues dont l'ensemble ne forme qu'une clé: avec quelques centaines de radicaux, on peut exprimer des millions de mots et des nuances très fines. La grammaire est inspirée de la logique, ce qui permet un apprentissage et un usage faciles de la langue. En outre, les radicaux ont été choisis de façon à avoir la plus grande internationalité possible, afin d'être reconnus par un grand nombre de personnes. Les deux auteurs mentionnent le fait qu'à l'heure où ils rédigent leur rapport, 32 périodiques s'écrivent déjà en espéranto, ce qui témoigne d'une généralisation progressive de son usage¹. Dans la seconde partie de la brochure, ils présentent les éléments de la langue plus en détail afin de convaincre leur auditoire que l'espéranto est la langue à adopter de préférence aux autres projets présentés au congrès.

J. La lutte contre l'alcoolisme.

Régulièrement les articles de la presse anarchiste font allusion à l'alcoolisme. Notamment en ce qui concerne les soldats: selon eux, l'armée encourage les vices², parmi lesquels l'alcoolisme³. L'alcoolisme est défini par les anarchistes comme « un ensemble de phénomènes sociaux caractérisés par l'assujettissement des hommes aux boissons alcooliques »⁴. Or l'anarchisme rejette toute forme d'autorité et d'influence extérieure. Et l'alcool, exerçant une influence sur les idées et la manière de vivre, constitue une contrainte

¹ Ibidem, pp. 4-9.

² Cf. « Aux fils du peuple », in: *Le Révolté*, n°20, 3 octobre 1906, pp. 1-4: « La caserne étant l'antre de la dépravation, l'Ecole du vice et du crime, elle ne saurait convenir à des hommes » (p. 1).

³ G. THONAR, « Tu seras... », in: *L'Insurgé*, n°38, 17 septembre 1904, p. 1: il dit que le jeune homme qui part faire son service militaire reviendra brutal, abruti, lubrique, alcoolique et aura perdu toute vaillance.

⁴ E. CHAPELIER, « Le Congrès anarchiste d'Amsterdam », in: *Le Communiste*, n°4, 21 septembre 1907, pp. 1-4.

extérieure et empêche l'affranchissement de l'esprit, sans ternir compte du fait que la consommation d'alcool rapporte de l'argent aux gouvernements capitalistes. Autant de raisons qui justifient, aux yeux des anarchistes, son bannissement.

4. Une forme d'engagement politique ?

Il est clair qu'Eugène Gaspard Marin n'a pas fait de politique au sens classique du terme. Mais, que ce soit par son adhésion à la colonie de Stockel, ou par ses activités journalistiques, il est incontestable qu'Eugène Gaspard Marin fut actif au sein du mouvement anarchiste. Pour ce qui est de la colonie de Stockel, c'est incontestable; il fut le gestionnaire de la communauté aux côtés d'Emile Chapelier (le courrier lui est adressé, les contrats sont conclus à son nom, il est le gérant ou l'imprimeur des journaux publiés par la colonie). Il fut probablement même plus impliqué dans le projet que n'importe quel autre colon, dans la mesure où il resta à la colonie jusqu'à sa dissolution alors qu'il y était entré peu après sa création. En ce qui concerne ses activités journalistiques, sa participation est plus floue. Quand il est collaborateur d'un journal, ce n'est que pour des articles concernant la colonie et jamais pour des articles de fond; ce n'est pas un théoricien, à moins qu'il ait fait usage de l'anonymat ou d'un pseudonyme. Et quand il est administrateur ou imprimeur d'un journal, certains pourraient se poser la question de savoir dans quelle mesure il adhérerait aux principes que ces journaux véhiculaient.

Or il est clair que ces journaux véhiculent une idéologie bien identifiable, celle de l'anarchisme communiste et c'est logique puisqu'ils émanent tous du Groupement Communiste Libertaire ou de la colonie de Stockel, section de ce groupement, et plus tard du Groupement Révolutionnaire de Bruxelles, dont l'idéologie est bien celle de l'anarchisme communiste. Beaucoup d'historiens de l'anarchisme insistent sur la difficulté qu'il y a à décrire globalement les idées anarchistes et à distinguer les différentes tendances au sein du mouvement à cause de l'importance des différences individuelles. Et par exemple, Henri Arvon définit l'anarchisme en utilisant les éléments que les anarchistes eux-mêmes citaient pour se définir et souligne sans cesse la difficulté qu'il y a à extraire un mouvement d'idées particulier à partir d'un foisonnement de différences¹. George Woodcock fait pareillement².

¹ H. ARVON, *L'anarchisme au XXe siècle*, P.U.F., Paris, 1979, p. 26.

² G. WOODCOCK, *Anarchism; a history of libertarian ideas and movements*, Cleveland-New York, 1962: le titre lui-même est évocateur.

Ces deux auteurs ont donc écrit des ouvrages qui présentent les différents théoriciens ou le mouvement tel qu'il se présente dans un pays à une époque particulière mais ne font pas de synthèse des idées anarchistes; tout au plus distinguent-ils vaguement l'anarchisme individualiste de l'anarchisme communiste. Daniel Guérin commence par dire qu'il existe « bien des sortes d'anarchisme » mais précise un peu plus loin que malgré les diversités et les disputes doctrinales, « nous avons affaire à un ensemble de conceptions assez homogène »¹; ensuite il fait un exposé des thèmes abordés par les anarchistes sous forme de synthèse. P. Lösche est le seul à définir l'anarchisme autrement que de la façon dont les militants se définissaient eux-mêmes. Il distingue quatre caractéristiques autour desquelles se greffent les différences entre les diverses tendances²:

- L'anti-institutionnalisme, c'est-à-dire le rejet de toute forme d'organisation exerçant une contrainte sur l'individu, qui implique la libre association.
- La critique de l'idéologie, celle-ci étant perçue comme l'expression d'un rapport de forces.
- L'objectif: une société sans autorité, c'est-à-dire une société construite de bas en haut par un fédéralisme des associations libres.
- La conception volontariste: il n'y a pas de stade transitoire avec un état fort dans le cheminement vers la société future.

S'il est incontestable qu'une grande diversité existe au sein de l'anarchisme, au-delà encore de la division entre l'anarchisme individualiste et l'anarchisme communiste, Eugène Gaspard Marin fit partie d'un mouvement clairement identifiable et qui véhicule des idées précises. En outre, les idées auxquelles il adhère ne sont pas le fait d'un seul homme. Ce n'est pas à titre individuel qu'il milite: il fait partie d'une branche de l'anarchisme qui est plus structurée qu'il n'y paraît. C'est en effet un membre du Groupement Communiste Libertaire, dont la colonie de Stockel est une des composantes, et puis du Groupe Révolutionnaire de Bruxelles. Et, en tant que membre de ce groupe, il est incontestable qu'il fut engagé politiquement.

¹ D. GUERIN, *L'anarchisme*, nouvelle édition, Paris, 1981, pp. 11 et 12.

² J. MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique (1870-1914)*, op. cit., pp. 10-11; il se base sur un article de P. LÖSCHE intitulé « Anarchismus. Versuch einer Definition und historische Typologie », in: *Politische Vierteljahresschrift*, XV, 1974, pp. 53-70.

Chapitre 2: Eugène Gaspard Marin et l'Université Nouvelle.

Après la dissolution de la colonie de Stockel, Eugène Gaspard Marin partit en voyage avec Jeanne Martin, devenue sa compagne pour longtemps. En réalité il semble qu'il soit parti sur les conseils de son père: le nom de son fils était en effet lié aux problèmes qui avaient surgi au sein de la colonie tant décriée dans la presse catholique et à la presse anarchiste. Il désirait donc qu'il reste éloigné de la Belgique pendant un petit temps afin de se faire oublier. En 1909, le couple en quelque sorte *banni* visita donc la Grèce et différents autres endroits situés sur sa route¹.

A leur retour en 1910, tous deux suivirent des cours à la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Nouvelle, cours qui suscitèrent chez Eugène Gaspard Marin son intérêt pour l'anthropologie et qui furent donc déterminants pour ses travaux ultérieurs: « My interest in anthropology was awakened during a three years sociological course which I followed under the late Prof. Guillaume De Greef in Brussels (1910-1913) », déclare-t-il en effet dans une lettre de 1928². Toutefois, si, selon cette affirmation, il a suivi des cours de 1910 à 1913, son nom n'est repris dans le cahier d'inscription aux cours de l'Université Nouvelle que pour l'année 1910-1911³ (en première année dans la Faculté des Sciences Sociales), juste au-dessus de celui de Jeanne *Marin*⁴. De même, on ne trouve un bulletin d'inscription à son nom que pour cette même année⁵. Il est possible qu'il ait suivi les cours sans être inscrit, mais il est alors étrange qu'il ait uniquement conservé ses notes de cours de l'année 1910-1911⁶. Par conséquent, même s'il est vrai que le goût de l'anthropologie fut éveillé chez lui par les cours qu'il a suivis, il semble douteux qu'il ait effectué un cursus complet.

Il est fort probable que pendant la ou les années où il suivit ces cours, Eugène Gaspard Marin vécut grâce à la rente que son père lui octroyait. Il semble en effet qu'il n'ait jamais

¹ Je dois l'ensemble de ces renseignements au témoignage de Madame Hilda Gustin.

² Lettre écrite en anglais, datée du 1er juin 1928 et adressée à Mr. E. N. Falaize, travaillant à l'Anthropological Institute à Londres, dans laquelle il parle de ses travaux.

³ Dossier 1 Z 276 des archives de l'Université Nouvelle.

⁴ Le fait qu'ils portent le même nom inclinerait à penser qu'ils étaient mariés. Cela semble étrange pour un anarchiste, par définition hostile au mariage, mais peut-être ont-ils subi une pression familiale. S'ils ne sont pas mariés, il est possible qu'ils aient donné le même nom par facilité.

⁵ Dossier 1 Z 255.

⁶ Ces notes se trouvent au Museum of Mankind.

travaillé de sa vie, dans le sens où il n'a jamais travaillé pour gagner de l'argent¹. A ce moment, il habitait à Woluwé (Putdael) avec Jeanne Martin: la même adresse est mentionnée pour les deux dans le carnet d'adresses de l'université².

Le fait d'avoir choisi l'Université Nouvelle pour suivre des cours est significatif pour un homme comme Eugène Gaspard Marin. Comme nous allons le voir, c'est en effet l'établissement qui convenait le mieux à quelqu'un qui avait ses opinions.

1. Une université « contestataire ».

L'Université Nouvelle exista de 1894 à 1919. Il s'agit d'une partie dissidente de l'Université Libre de Bruxelles. Suite à un conflit qui eut lieu en 1894 mais dont les racines remontent en réalité à un événement de 1889, certains professeurs de l'U.L.B. décidèrent de faire *sécession* avec cette dernière et de créer une université plus en accord avec leurs opinions.

A. L'incident Dwelshauwers.

Depuis la défaite des libéraux aux élections de 1884, des tensions existaient entre les libéraux doctrinaires d'une part et les libéraux progressistes et socialistes d'autre part au sein de l'U.L.B.³ Ces tensions étaient apparues de façon plus générale dans le milieu politique vers 1870, une partie des libéraux se montrant alors assez favorable à la Première Internationale et au mouvement flamand⁴, ainsi qu'à l'élargissement du suffrage et à une législation sociale modérée⁵.

Le conflit éclata au mois de juin de l'année 1890 avec le rejet de la thèse de doctorat de Georges Dwelshauwers pour l'obtention de l'agrégation. Celui-ci avait déjà donné des cours aux ouvriers à la Maison du Peuple où un Cercle des Etudiants Socialistes avait été créé en

¹ Selon le témoignage de Madame Gustin.

² Dossier 1 Z 303.

³ A. UYTTEBROUCK, « L'incident Reclus vu à travers les archives officielles de l'Université Libre de Bruxelles », in: *Elisée Reclus. Colloque organisé à Bruxelles les 1 et 2 février 1985*, Institut des Hautes Etudes de Belgique et Société Royale Belge de Géographie, Bruxelles, 1986, pp. 23-52, p. 24.

⁴ W. VAN ROOY, « L'agitation étudiante et la fondation de l'Université Nouvelle en 1894 », in: *Belgisch tijdschrift voor nieuwste geschiedenis*, 1976, VII, pp. 197-241, p. 203.

⁵ F. NOËL, *1894: L'Université Libre de Bruxelles en crise*, U.L.B., Bruxelles, 1988, p. 53.

1890. Docteur en philosophie et lettres depuis 1887, il présenta en mai 1890 sa thèse intitulée *Psychologie de l'aperception et recherches expérimentales sur l'attention. Essai de psychologie physiologique* afin de pouvoir accéder au professorat. Son promoteur, G. Tiberghien refusa cette thèse et déclencha ainsi une crise universitaire comme il n'y en avait plus eu depuis 1868 lorsque, pendant la Première Internationale, des étudiants établirent des contacts avec les ouvriers socialistes. Le conflit reposait sur une opposition philosophique entre G. Tiberghien, spiritualiste et partisan des théories du panenthéiste K. Krause, et Georges Dwelshauwers, empiriste, qui se base sur les théories de W. Wundt; c'est-à-dire sur une opposition entre les idées positivistes et la philosophie spiritualiste de G. Tiberghien, maître à penser de la philosophie à l'Université Libre de Bruxelles, qui fut déçu de ne pas voir en son disciple un propagateur des théories de Krause. La Faculté de Philosophie et Lettres refusa donc l'impression de la thèse de Georges Dwelshauwers¹, cette polémique se situant dans un « contexte d'hostilité et de révolte contre le positivisme à la manière de Comte et de Spencer »².

Les libéraux doctrinaires considérèrent cette thèse comme une atteinte portée à leurs conceptions spiritualistes et déistes, et la jugeaient trop proche du libéralisme progressiste, du socialisme et de l'anarchisme. Quatre professeurs s'opposèrent donc à cette thèse, deux seulement ayant émis un jugement favorable. Cette condamnation suscita une opposition des étudiants qui y voyaient une atteinte au libre examen, toute opinion pouvant, à leur avis, être exprimée (de leur côté, les spiritualistes considéraient le positivisme et le matérialisme comme contraire au libre examen en ce qu'il niait le libre arbitre de l'homme, de par son déterminisme³). L'incohérence de la thèse de G. Dwelshauwers fut alors mise en avant pour en justifier le rejet, mais ce prétexte ne fit qu'embraser la colère estudiantine qui savait par ailleurs que le travail en question avait été applaudi par diverses revues philosophiques et par des professeurs allemands, les théories de Wundt étant enseignées en Allemagne depuis vingt ans. Le conflit éclata véritablement le 13 octobre 1890, lors de la séance solennelle d'ouverture de l'Université Libre de Bruxelles à l'hôtel de ville de Bruxelles. Y étaient présents Ch. Buls, alors président du conseil d'administration de l'université, Ch. Graux, sur le point d'être nommé au poste d'administrateur-inspecteur (à la place du radical Paul Janson), et M. Philippson, recteur. Tous malmenés par les étudiants, et en particulier le recteur, considéré comme le responsable de l'improbation de la thèse. Suite à l'intervention

¹ W. VAN ROOY, op. cit., pp. 199-200.

² Ibidem, p. 203.

³ A. UYTTEBROUCK, op. cit., p. 24.

de la police, la séance fut levée dans le plus grand tumulte. Dès lors, pendant trois mois, de multiples actions furent menées par les étudiants: meetings, actions de protestation et publications d'articles dans la presse. Bientôt, et après l'avoir rencontré, ils exigèrent la démission de M. Philippson, dont les explications ne les avaient pas satisfaits. Après d'autres incidents, ils le rencontrèrent une deuxième fois: Philippson s'embourba dans ses explications et décida finalement de démissionner de son poste de recteur. Lors de la réunion du conseil d'administration qui suivit, quelques professeurs se rangèrent aux côtés des étudiants. Ceux-ci organisèrent encore quelques meetings et une manifestation le 22 novembre 1890 mais ils avaient d'ores et déjà remporté la victoire. Le 20 janvier 1891, Léon Vanderkindere devint recteur à titre provisoire¹.

Ces remous s'étendirent à l'Université de Liège où des forces de polices entourèrent les étudiants lors de la séance d'ouverture. G. Dwelhouwers partit en Allemagne « mais la tempête qu'il avait déclenchée continuait à produire ses effets »². Des étudiants réclamèrent une réorganisation de l'université, demandant un droit de parole plus étendu pour eux-mêmes et les professeurs. Ils s'opposèrent à l'aspect trop autoritaire du conseil d'administration et à la présence en son sein de personnes étrangères à l'université; ils revendiquèrent la participation et la modification de l'enseignement ex cathedra. Ces revendications s'inscrivaient en fait dans un cadre plus large, s'étendant à toute l'Europe. Dans divers pays (Italie, Russie, Portugal, France, Angleterre), les universités furent en effet soumises à des mouvements de réforme et progressivement, on accorda une plus grande place aux nouvelles sciences sociales et aux masses qui accédaient peu à peu à l'enseignement (notamment via les Maisons du Peuple)³.

Le conflit aboutit à la création d'un Sénat académique élu par les professeurs mais il n'avait qu'un pouvoir consultatif dépendant du conseil d'administration. Des séminaires furent mis sur pied pour développer l'activité personnelle des étudiants, mais de façon très limitée. Enfin, l'Université ouvrit ses portes aux couches sociales défavorisées, mais cela résulta plus d'une contrainte économique que d'une volonté véritable de démocratisation de l'enseignement ou encore que de l'intervention des libéraux progressistes, qui en définitive,

¹ W. VAN ROOY, op. cit., pp. 202-207.

² Ibidem, p. 208.

³ Ibidem, pp. 208-209.

ne firent que participer à ce mouvement: à ce moment, l'industrie, qui entre dans sa deuxième phase de croissance, a en effet de plus en plus besoin de main-d'oeuvre qualifiée¹.

L'année 1890 connut donc une remise en cause de l'enseignement universitaire sans que cela n'aboutît cependant à d'importantes modifications, tant dans l'organisation de l'Université Libre de Bruxelles que dans le contenu même de son enseignement. Et malgré l'évolution d'un nombre toujours croissant d'étudiants vers le socialisme, la cassure provoquée par l'incident Dwelshauwers ne sera véritablement consommée qu'en 1894, suite à l'incident Reclus qui aura pour conséquence la création de l'Université Nouvelle. Cependant, même si le calme revint, la crainte de nouvelles manifestations persista pendant ces années: on n'osa pas organiser de séance d'ouverture en 1892; Georges Dwelshauwers fut autorisé à soutenir une nouvelle thèse intitulée *Les principes de l'idéalisme scientifique* devant la Faculté de Philosophie et Lettres en décembre 1892 et reçut le titre de docteur spécial; mais, en juillet 1893, alors que le conseil d'administration lui permettait de donner un cours libre de psychologie expérimentale, ce dernier s'abstint cependant de nommer le fait qu'il était un agrégé de l'université, dans un but d'apaisement. Toujours dans un but de conciliation, le socialiste Hector Denis, sympathique aux étudiants, fut élu recteur en 1892, mais le conseil d'administration (et tout particulièrement Léon Vanderkindere et Charles Graux) s'opposa dans sa majorité aux réformes qu'il voulait introduire, à savoir une révision des statuts et l'introduction d'un représentant étudiant au sein du Conseil académique².

B. L'incident Reclus.

Cet incident provoqua une rupture entre les radicaux et les progressistes au sein de l'Université Libre de Bruxelles, et la sécession de ces derniers. Mais cette rupture était en fait le résultat d'un malaise qui persistait depuis plusieurs années et dont l'affaire Dwelshauwers fut un élément annonciateur³.

En mai 1892, Hector Denis, représentant de la Faculté des Sciences au conseil d'administration de l'Université Libre de Bruxelles, propose de faire venir Elisée Reclus, célèbre géographe anarchiste, pour donner une série de cours de géographie comparée. Cette

¹ Ibidem, pp. 209.

² A. UYTTEBROUCK, op. cit., pp. 25-26.

³ Ibidem, p. 26.

proposition fut acceptée et les cours devaient se donner en mars 1894. Mais, en janvier 1894, le conseil d'administration décida de postposer les cours d'Elisée Reclus, le jugeant spirituellement responsable de l'attentat perpétré par Vaillant à la Chambre française des Députés en décembre 1893¹. De plus, un texte d'Elisée Reclus, intitulé *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, fut diffusé au même moment sur le campus. Dans ce texte, il condamne la bourgeoisie, les prêtres, les rois, les soldats, les magistrats qui ne font qu'exploiter les pauvres pour s'enrichir; il y fait un véritable appel à la révolution pour obtenir la justice pour tous, arguant que les progrès se sont toujours faits par des révolutions; c'est, selon lui, l'unique moyen d'arriver à l'idéal anarchiste, c'est-à-dire à la destruction de l'Etat, de toutes les autorités, des lois extérieures, à ce que l'homme ne soit maître que de lui-même et donc totalement libre; cependant, la vie n'étant pas possible sans groupement social, il faut que les hommes libres et égaux s'associent entre eux pour travailler à une oeuvre commune; la terre appartiendra à tous et sera aménagée pour l'agrément de tous; cette société sera créée par « l'action spontanée de tous les hommes libres »². Ces deux motifs, l'attentat de Vaillant et la circulation de ce texte, servirent donc à écarter un homme que l'on jugeait trop influent sur le mouvement de gauche. Le conseil d'administration communiqua sa décision à Elisée Reclus, lui manifestant ses craintes de voir se mêler au public qui suivrait ses cours des groupes anarchistes (bien que ce terme ne soit pas employé dans la lettre en question). Dès lors, le feu était mis aux poudres et les événements allaient se succéder rapidement³.

Un comité de protestation fut créé pour soutenir les étudiants, dirigé par E. Picard et P. Janson; un meeting fut organisé et des motions de défense du libre examen furent votées par le Cercle Universitaire (sorte de fédération de la plupart des cercles de l'université, au sein de laquelle les radicaux étaient majoritaires). Mais le conseil d'administration maintint sa décision parce qu'une minorité d'étudiants seulement avait signé la motion de protestation. Il fit appel aux parents pour calmer les étudiants mais ceux-ci, soutenus par les professeurs progressistes, étaient prêts à mener la lutte jusqu'au bout. Ils demandèrent à Elisée Reclus de

¹ Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant (1861-1894) lance une bombe à la chambre des députés, de la tribune réservée au public. Il était à ce moment très miséreux et croyait avoir ainsi contribué à l'avènement d'une ère nouvelle. Si cet attentat ne fut pas meurtrier (il ne fera que des blessés, dont Auguste Vaillant lui-même), il fut rudement condamné en raison de son caractère symbolique: on avait attaqué un haut lieu de la démocratie parlementaire. Auguste Vaillant fut condamné à mort et exécuté le 5 février 1894; devant la guillotine il s'écria encore: « Mort à la société bourgeoise ! Vive l'anarchie ! ». Jean PREPOSIET, *Histoire de l'anarchisme*, Paris, 1993, pp. 391-392. Les enquêteurs crurent à un complot et firent des perquisitions chez Elisée Reclus et son frère; elles restèrent infructueuses mais leur nom resta lié à cet attentat (F. NOËL, *1894, l'Université Libre de Bruxelles en crise*, Bruxelles, 1988, p. 15).

² Elisée RECLUS, « Pourquoi sommes-nous anarchistes ? », in: *Elisée Reclus, colloque...*, op. Cit., pp. 136-137.

³ W. VAN ROOY, op. cit., pp. 210-211.

venir donner cours en dépit de l'ajournement et celui-ci promit de venir. Le 20 janvier 1894, eut lieu un grand meeting auquel participèrent Emile Vandervelde, Edmond Picard, Paul Janson et Guillaume De Greef qui annoncèrent que si le conseil d'administration expulsait vraiment des étudiants comme il avait l'intention de le faire, des cours seraient organisés en dehors de l'université pour les préparer aux examens. Dans l'intervalle, Hector Denis, qui avait acquis la confiance des étudiants, démissionna définitivement de son poste de recteur, prenant ainsi clairement position. Des étudiants de Louvain, de Liège et de Gand manifestèrent leur solidarité dans la lutte pour le rétablissement du libre examen. Le conseil d'administration persista encore, menaçant de renvoi les étudiants qui se rebellaient. Le pro-recteur, Vanderkindere, se chargea de réunir les 300 étudiants protestataires qui avaient signé « L'Appel aux Etudiants », ne prenant pas en considération les autres motions et pamphlets pour d'éventuelles sanctions. Ce texte fut jugé diffamatoire et anarchiste par Charles Graux parce qu'il appelait à la non-soumission aux décisions du conseil d'administration dont ils contestaient même la légitimité. Finalement, dix-huit furent renvoyés¹.

C'est à ce moment que l'idée surgit de créer une « Université Nouvelle », d'autant plus que l'on apprit que plusieurs professeurs étrangers seraient prêts à venir y donner cours. Et le 30 janvier 1894, alors que l'Université Libre de Bruxelles était fermée pour une durée indéterminée, les premiers cours furent donnés au sein de cette petite université. Diverses manifestations eurent lieu, au cours desquelles les étudiants soutinrent Hector Denis et Guillaume De Greef. Le projet de créer une nouvelle université se renforça encore: elle serait ouverte aux théories positivistes et basée sur le libre examen. Suite à ces graves troubles, divers professeurs, membres du conseil d'administration, réclamèrent l'annulation des sanctions prises à l'encontre des étudiants, suivant en cela la coutume paternaliste des libéraux conservateurs. Les cours reprurent le 13 février et le nouveau recteur G. Rommelaere enjoignit les étudiants à se réinscrire, mais à faire preuve de bonne volonté, c'est-à-dire à accepter les statuts et à respecter l'ordre et la discipline. Après plusieurs discussions, tous le firent, sauf un².

Ces événements eurent pour conséquence que les cours d'Elisée Reclus attirèrent énormément de monde. Une manifestation étudiante suivit la première conférence de ce

¹ Ibidem, pp. 212-216.

² Ibidem, pp. 216-218.

dernier. Elisée Reclus donna d'autres conférences toutes les deux semaines, ainsi que d'autres professeurs qui décidèrent ensemble de créer une nouvelle université qui s'ouvrit le 25 octobre 1894. Dès le début, des professeurs renommés, belges ou étrangers participèrent à cette entreprise parmi lesquels: E. Picard, G. De Greef (qui avait été congédié de l'Université Libre de Bruxelles au début du mois de février¹), E. Vandervelde, P. Janson, Elisée Reclus et son frère Elie, E. Ferri, M. A. Labriola et L. De Brouckère².

L'Université Nouvelle existera jusqu'en 1919, date à laquelle elle fusionna avec l'Université Libre de Bruxelles, les conflits opposant les libéraux doctrinaires aux progressistes étant terminés³.

C. Le fonctionnement de l'Université Nouvelle.

L'Université Nouvelle était officiellement intitulée « Ecole Libre d'Enseignement Supérieur et Institut des Hautes Etudes de Bruxelles ». Cependant, si cette école était appelée communément « l'Université Nouvelle », elle ne reçut jamais le statut légal d'université parce qu'elle n'avait pas quatre facultés. Une Faculté de Philosophie et Lettres et une Faculté de Droit avaient été mises sur pied dès mars 1894 et en 1895, une Faculté de Médecine et une Faculté des Sciences, ainsi une Ecole polytechnique, furent créées mais ces dernières furent abandonnées en 1899 par manque de moyens financiers. Les diplômes que l'Université Nouvelle octroyait n'avaient donc qu'une valeur scientifique⁴. Les fondateurs de cette institution considéraient cependant que les quatre facultés légales n'embrassaient pas l'ensemble des matières que devait comporter un enseignement universitaire. C'est pourquoi ils créèrent, en octobre 1894, l'Institut des Hautes Etudes qui proposait un programme de cours de sociologie, de philosophie, de droit, d'économie, d'art,... qui allait attirer nombre d'étrangers⁵ au sein de l'Université Nouvelle en ce que cet enseignement

¹ Parce qu'il avait signé l'Appel aux Etudiants; deux autres professeurs, Jean Crocq et Eugène Monseur, l'avaient également signé, mais s'étaient rétractés. De Greef refusa de comparaître devant le Conseil d'administration dont il dit ne pas reconnaître l'autorité et son cours fut suspendu (F. NOËL, op. cit., p. 21).

² Ibidem, pp. 219.

³ Ibidem p. 238.

⁴ F. NOËL, , p. 11 et pp. 88-89.

⁵ En 1910-1911, l'Université Nouvelle compte 289 étudiants parmi lesquels seulement 6 Belges, la majorité étant constituée de Bulgares (voir dossier 1 Z 288 des archives de l'Université Nouvelle). C'est ce qui fera dire aux conservateurs que l'Université Nouvelle est un foyer révolutionnaire véhiculant les idées anarchistes et socialistes (W. VAN ROOY, op. cit., p. 221).

encyclopédique et philosophique avait un caractère universel¹. Cette formation avait pour but de donner des leçons portant sur des questions nées de l'évolution récente des sciences et de la société, mais aussi de pouvoir donner des cours qui n'étaient pas soumis au programme légal, l'institut ne délivrant aucun diplôme².

Le but de l'Université Nouvelle était, comme l'affirma E. Picard lors de la séance d'ouverture de la première année académique, de « forcer l'établissement fondé par Verhaegen et exproprié des mains de ses véritables maîtres par une poignée de vieillards dévoués aux intérêts d'un parti politique réactionnaire, à prendre la place qu'il a pour devoir d'occuper, y rétablir la vérité scientifique, comme ailleurs la vérité sociale, par l'expropriation des expropriateurs »³. L'enseignement y était destiné à la jeunesse libérale; il était dépourvu de tout esprit de parti et plus orienté vers les devoirs sociaux des individus. Le but en était donc clairement de s'opposer aux doctrinaires⁴.

L'Université Nouvelle voulait se démarquer de l'Université Libre de Bruxelles, abandonner sa structure hiérarchique et son paternalisme. C'est pourquoi elle était dépourvue de statuts. De même, le recteur (Guillaume De Greef) n'était là que parce que la loi l'exigeait pour la signature des diplômes. Cependant, il n'y eut annuellement que deux étudiants au Comité administratif; en outre, ils n'avaient qu'une voix consultative et n'assistaient aux réunions que si le comité le jugeait nécessaire. D'autre part, l'enseignement donné par cette université était caractérisé par l'attention portée aux nouvelles disciplines (c'est elle par exemple qui donnera le premier cours d'histoire de la littérature flamande). Il était basé sur une limitation des cours ex cathedra et sur l'utilisation de diverses sources d'information afin d'assurer l'indépendance du jugement⁵.

¹ A. DESPY-MEYER, « L'Institut géographique et l'Université Nouvelle », in: *Elisée Reclus. Colloque...*, op. cit., pp. 53-68, p. 54.

² F. NOËL, op. cit., p. 90.

³ W. VAN ROOY, op. cit., p. 220.

⁴ F. NOËL, op. cit., p. 90.

⁵ W. VAN ROOY, op. cit., p. 230 et pp. 235-237.

2. Une formation ethnologique et anthropologique.

Les raisons pour lesquelles Eugène Gaspard Marin fut attiré par l'enseignement qui était donné à l'Université Nouvelle apparaissent clairement. Les objectifs de cette dernière et l'orientation plus sociale donnée aux cours étaient autant de caractéristiques susceptibles de séduire un anarchiste comme lui.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, il semble douteux qu'Eugène Gaspard Marin ait réellement suivi trois années de cours à l'Université Nouvelle.

Toutefois, même s'il n'a pas suivi un cycle complet d'études, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, son rattachement à l'enseignement de l'Université Nouvelle est clair. Une citation de Guillaume De Greef sert en effet de point de départ à un de ses articles, publié en 1926, soit treize ans après son passage à l'Université Nouvelle: « A well-known sociologist, Guillaume De Greef, defined progress as a *decrease in dead-weight as compared with efficiency* ». Et il va même jusqu'à reprendre les mots de G. De Greef pour le titre de son article qu'il appelle « Dead-weight and efficiency »¹.

Il est cependant difficile d'énumérer avec précision les cours qu'il a suivis. Le programme de la Faculté des Sciences Sociales se présente sous la forme d'une liste de cours répartis en quatre sections²:

- Mathématiques et mécanique.
- Physique et chimie.
- Biologie et psychologie.
- Sciences sociales.

Les cours de la section des sciences sociales (au nombre desquels figurent ceux auxquels a assisté Eugène Gaspard Marin) sont encore divisés par matières: économie, génétique, art et histoire de l'art, psychologie collective, éthique, droit, politique et sociologie.

Si l'on se fie à ses notes de cours¹, Eugène Gaspard Marin a suivi des cours uniquement dans les domaines de l'économie et de la sociologie. Mais peut-être n'a-t-il pas conservé toutes ses

¹ *International Language*, vol. III, 1926, pp. 116-117.

² Université Nouvelle de Bruxelles, Ecole Libre et Internationale d'Enseignement Supérieur, *Programme des cours (1910-1911)*, Bruxelles 1910 [voir dossier n° 1 Z 435 des archives de l'Université Nouvelle].

notes de cours ou a-t-il assisté à des cours sans avoir pris de notes, dans le cas par exemple où un syllabus ou un livre existait. Au nombre des cours qu'il a suivis, certains sont cependant attestables grâce aux notes ce qu'il a conservé:

- Le cours d'économie sociale, donné par Guillaume De Greef.
- Le cours d'économie politique élémentaire, donné par Louis Pirard.
- Le cours de sociologie élémentaire, donné également par Louis Pirard.
- Le cours de sociologie approfondie, donné par Guillaume De Greef.
- Le cours de géographie économique, donné par Paul Reclus.

Parmi ces cours, ce sont incontestablement ceux de Guillaume De Greef qui l'ont influencé le plus, ainsi qu'il le dit lui-même à plusieurs reprises. Guillaume De Greef (1842-1924) était avocat, docteur en droit et agrégé de l'Université Libre de Bruxelles, mais c'était principalement un économiste et un sociologue. Il fut influencé par les théories socialistes et marxistes et par la philosophie positiviste d'Auguste Comte. En tant qu'avocat, il se fit le défenseur des ouvriers et il adhéra à la Première Internationale de 1864. Il fut professeur à l'Université de Bruxelles et, à partir de 1894, à l'Université Nouvelle. Il fut également président de la Fédération internationale de la libre pensée et de l'Institut des Hautes Etudes de Belgique, ainsi que membre de l'Académie royale de Belgique à partir de 1911².

Guillaume De Greef introduisit la sociologie en Belgique dans le dernier quart du 19^e siècle, à l'époque où cette discipline s'introduisait dans plusieurs pays. Il fut responsable de la première publication sociologique belge en 1885 avec un article intitulé *De la méthode en sociologie*³, dont les postulats orienteront toute son oeuvre ultérieure. Dans cet article, il se rattache à la sociologie d'Auguste Comte et d'Herbert Spencer. Il souligne en effet, à l'instar de ces derniers, la dépendance mutuelle qui existe entre les sciences et entre les phénomènes étudiés. Ces phénomènes doivent être rangés selon un ordre de complexité croissante allant du plus simple au plus composé et à ce qui est plus différencié. Guillaume De Greef s'attache à démontrer que la connaissance des éléments précède celle du tout. Il consacre par conséquent un important chapitre de son *Introduction à la sociologie*, publiée un an après son article initial, à la classification et à la recherche de la hiérarchie naturelle des éléments sociaux. La méthode sociologique qu'il prône est inspirée de la méthode historique, en ce

¹ Conservées avec l'ensemble de ses archives au Museum of Mankind à Londres.

² P. de BIE, *Naissance et premiers développements de la sociologie en Belgique*, Louvain-La-Neuve, 1988, p. 32.

³ Publié dans la *Revue socialiste*, tome 1, janvier-juin 1885, pp. 289-300.

que la notion d'évolution, fondamentale pour les phénomènes sociaux, y joue un rôle de premier plan. Mais cette méthode est également influencée par la biologie car, selon De Greef (ici aussi influencé par Comte et Spencer), il faut enlever les barrières érigées entre les manifestations sociales de l'homme et celle de l'animal car il y a une identité fondamentale de structure chez tous les être organisés¹.

Sans aucun doute, ces théories ont-elles profondément influencé Eugène Gaspard Marin car, comme nous le verrons, la méthode qu'il met au point pour classer les données anthropologiques sera basée sur la méthode utilisée dans les sciences naturelles. Il se réfère donc implicitement à la conception de Guillaume De Greef selon laquelle les phénomènes physiques et sociaux sont de même nature chez les hommes que chez les animaux.

¹ P. de BIE, pp. 31-37.

Chapitre 3: La place des trente années belges d'Eugène Gaspard Marin dans ses engagements ultérieurs.

1. Le pacifisme.

En 1914, Eugène Gaspard Marin quitta la Belgique pour ne plus jamais y revenir. L'antimilitarisme est, rappelons-le, une des caractéristiques essentielles de l'anarchisme et c'est bel et bien cet antimilitarisme qui poussa Eugène Gaspard Marin à s'exiler. Il raconte les circonstances de son départ dans un journal de voyages¹. A la veille de l'entrée en guerre, il assista à un meeting organisé par le Bureau Socialiste International au Cirque Royal où les orateurs, venus des quatre coins d'Europe (Jean Jaurès, Rosa Luxembourg, Camille Huysmans, Emile Vandervelde,...), discutèrent de l'attitude à adopter en cas de guerre et se dirent antimilitaristes.

A ce moment la Belgique était en effervescence et Eugène Gaspard Marin fut étonné par l'affolement de la population: « Depuis plusieurs jours, les banques sont assaillies. Pour y entrer les gens commencent à faire la queue sur les trottoirs à trois heures du matin. Vers midi, ces queues se développent en plusieurs directions et atteignent des longueurs fantastiques. Oh les capitalistes patriotes! ». Il avait déjà décidé de s'établir dans la communauté de Whiteway à laquelle il avait rendu visite quelques jours plus tôt et décida de partir immédiatement. A l'heure précise où « la cloche du garde-champêtre vient annoncer aux soldats qu'ils sont réquisitionnés sur l'heure », il partit donc, en compagnie de Jeanne Martin.

Il décrit de la façon suivante l'attitude des soldats qui l'entourent pendant son trajet en train: « Tous sont tristes de partir et trouvent monstrueuse l'idée d'aller tuer des malheureux qui ne leur ont fait aucun mal et qui, eux aussi, ont des mères, des compagnons, des amis qu'ils ne demandent pas à quitter. Pas plus que les paysans, les ouvriers des villes ne tiennent à l'indépendance ou à l'intégrité de la Belgique. Ils savent qu'ils n'ont rien à perdre ni à gagner. Ce qu'ils demandent, c'est la paix ». Ces paroles sont significatives du sentiment qui

anime Eugène Gaspard Marin lors de son départ, de son rejet du patriotisme et du militarisme.

Deux ans et demi plus tard, alors que la guerre n'est pas encore terminée, il recommence à prendre des notes dans ce journal qu'il dit avoir interrompu parce qu'il était malade et parce que « certains faits ne peuvent pas encore en toute prudence être confiés à l'écriture ». Et dès la première page, il fait allusion à la guerre et aux articles de presse dont les titres sont élogieux envers les alliés et diffamatoires envers les Allemands: « Voilà comment on soutient l'ardeur patriotique, comment on excite les instincts batailleurs des foules, comment on souffle la colère dans notre imbécillité ». Ensuite, il parle assez longuement d'Emile Vandervelde, marquant son désaccord avec ce dernier sur plusieurs points.

Ce désaccord est sensible d'abord sur la question congolaise: lorsque les atrocités commises par les Belges au Congo, c'est-à-dire l'affaire dite des mains coupées, furent révélées au public par les Anglais, Emile Vandervelde fut le seul parmi les socialistes belges à faire « cause commune avec les bourreaux et le gouvernement ». Il fit un voyage au Congo, « revint touché aux larmes par la tendresse prodiguée aux indigènes par les petits frères et les religieuses », et condamna l'attitude de l'Angleterre. Enfin il soutint l'annexion du Congo² mais, malgré ses vœux, il ne devint pas ministre des Colonies. Eugène Gaspard Marin proteste contre cette volonté d'Emile Vandervelde de faire partie du gouvernement.

Mais Eugène Gaspard Marin proteste surtout contre le comportement d'Emile Vandervelde avant et pendant la guerre. Il parle des grèves de 1912, en faveur du suffrage universel, qui eurent lieu suite à la victoire électorale des catholiques (malgré l'union des socialistes et des libéraux qui devait contrer cette victoire) et qui « fut réprimée par un nouveau massacre d'ouvriers » (il y eut effectivement trois morts à Liège); il parle également de la décision du P.O.B. d'organiser une grève générale en 1913 et de la grève elle-même: elle toucha 400.000 travailleurs et fut entièrement pacifique mais resta sans résultat, ceux-ci n'ayant obtenu du

¹ Dans ce document, il décrit de façon très précise, avec un style surchargé de descriptions, les voyages qu'il fit en compagnie de Jeanne Martin en 1913. Le seul passage intéressant pour cette étude est celui où il raconte les événements qui ont précédé son départ. Voir annexe n°4.

² Notons que les anarchistes étaient totalement opposés à l'annexion du Congo et qu'à l'époque des débats ont lieu à ce sujet. plusieurs articles paraissent dans la presse anarchiste pour justifier cette position, et notamment dans les journaux auxquels Eugène Gaspard Marin participa. Pour eux, l'annexion d'un pays est simplement la manifestation du droit du plus fort et n'a pour but que de fournir de nouveaux exploités à la machine capitaliste (Le Rétif, « A propos du Congo », in: *Le Communiste*, n°12, 1er mai 1908, p. 2; Groupe révolutionnaire de

gouvernement que la promesse de créer une Commission parlementaire qui serait chargée d'étudier l'éventualité d'un changement du système électoral. Plusieurs dirigeants socialistes, et tout particulièrement Emile Vandervelde, décidèrent alors d'arrêter la grève¹. Cette décision mécontenta de nombreux ouvriers et visiblement Eugène Gaspard Marin, mais eut pour conséquence d'intégrer le P.O.B. au fonctionnement de la démocratie. Et en 1916, le gouvernement catholique devint un gouvernement d'union nationale par l'adjonction de ministres libéraux et socialistes, dont Emile Vandervelde. Eugène Gaspard Marin écrit à ce sujet: « Sa présidence au Cirque Royal a donc l'air d'avoir été une adresse de politicien pour s'assurer la fidélité des socialistes et antimilitaristes avant de les vendre au gouvernement. En le nommant ministre, le gouvernement attachait à sa cause un homme d'une éloquence peu ordinaire et d'un immense prestige sur le prolétariat. Aussi Vandervelde est-il devenu l'idole de tous les meetings militaristes belges et allié de tous les partis ».

Cette participation active d'Emile Vandervelde au gouvernement et à la guerre (notamment lors de la mission diplomatique en Russie dont il fut chargé en 1917 avec De Man pour obtenir du gouvernement Kerenski qu'il poursuive la guerre) déplaît donc profondément à Eugène Gaspard Marin qui aurait voulu que les socialistes agissent selon leurs principes antimilitaristes. Cependant, « s'il y a lieu de se réjouir de la désertion d'un ambitieux, écrit-il, c'est avec une peine profonde que nous avons appris que quelques anarchistes anarchisants eux aussi ont perdu pied et se sont rangés dans le camp des belligérants. S'ils sont peu nombreux, ils comptent parmi eux des hommes comme Pierre Kropotkine ou Tcherkesov, Christian Cornelissen, Jean Grave, Aléson, Charles Malateau, Paul Reclus, M. Pierrot, Jules Moineau. Que la presque totalité des anarchistes aient refusé de suivre des hommes aussi proéminents dans le mouvement est de bonne augure car ce fait montre que l'idée de leader n'est pas près à s'infiltrer parmi eux. Nous nous réjouissons que nos vieux Malatesta, Tony Kiel, Sébastien Faure, Pierre Ramus, Emma Goldman et tant d'autres sont bravement restés à leur poste ». La prise de position d'Eugène Gaspard Marin est donc très claire: il refuse tout compromis avec le militarisme et regrette que certains anarchistes aient accepté la situation de guerre.

Bruxelles, « Nous et le Congo », in: *Le Communiste*, n°13, 23 mai 1908, p. 1; « A propos du Congo », in: *Le Révolté*, n°18, 5 septembre 1908, p. 3).

¹ X. MABILLE, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, 1992, pp. 197-198.

Notons encore qu'il parle des nombreux Belges qui se sont réfugiés en Angleterre pour échapper à la guerre et, qui, outre les difficultés qu'ils rencontrèrent à s'adapter à la langue et aux moeurs culinaires, furent exploités par les patrons anglais: « Beaucoup de patrons qui les employaient voyaient en eux une occasion de tirer profit de leur situation et les faisaient travailler à vil prix après s'être débarrassés de leurs ouvriers anglais plus onéreux ». Et, toujours à propos de ces Belges exilés, Eugène Gaspard Marin raconte que le gouvernement du Havre promulguait régulièrement des arrêtés royaux pour envoyer des citoyens au front et que le gouvernement anglais contribua à la réalisation de ces arrêtés avec sa police. Voici le récit qu'il fait de ce recrutement forcé: « Tous les Belges ici sont spécialement enregistrés et au moment voulu, on vient les chercher, menottes au poing si nécessaire, pour être livrés entre les mains des autorités militaires belges qui ont établi un camp à Folkestone. Leur seule alternative pour éviter ceci est de s'enrôler volontairement dans l'armée anglaise ou dans les usines de munitions. Sortir du pays est impossible, se déplacer à l'intérieur du pays nécessite certaines formalités pour eux comme pour tout étranger [...] ». Toutefois, lui-même ne semble pas avoir eu d'ennuis. Peut-être est-ce « grâce » à la maladie qui l'a obligé à s'aliter un long moment après son arrivée en Angleterre.

Enfin, comme pour donner une justification supplémentaire à son antimilitarisme, Eugène Gaspard Marin s'émeut de ce que les soldats du front ont suspendu les hostilités à la Noël et alliés et ennemis se sont échangé cigarettes et friandises. Il trouve ce fait significatif de ce que les hommes n'ont pas envie de combattre entre eux et qu'il ne s'agit que d'une volonté du gouvernement, argument qu'il renchérit en disant: « Les chefs et les gouvernements, pris à l'improviste, comprirent le danger qu'ils couraient si les soldats commençaient à fraterniser. De part et d'autre, des ordres barbares et draconiens arrivèrent au front par télégramme afin que ces faits ne se reproduisent plus ». Autant d'arguments qui révèlent que les idées anarchistes sont toujours bien implantées dans la mentalité d'Eugène Gaspard Marin.

2. L'espérantisme.

Quand il faisait partie de la colonie libertaire de Stockel, Eugène Gaspard Marin devint un partisan de l'espéranto et il rédigea une brochure à ce sujet pour le congrès anarchiste d'Amsterdam de 1907, en collaboration avec Emile Chapelier¹. Il considérait que l'usage d'une langue internationale était un moyen de faciliter la communication entre les peuples, et par extension la fraternité entre les hommes, ce qui devait avoir pour but de supprimer les entraves qui se posaient habituellement à la propagande anarchiste et aux contacts entre les militants issus de pays différents lors des congrès. Et l'espéranto était jugé comme étant la langue la plus indiquée pour être cette langue internationale par la facilité qu'elle présente à l'apprentissage.

Eugène Gaspard Marin fut un ardent défenseur de l'espéranto, non seulement en Belgique, mais plus tard également. Il participa à plusieurs congrès sur l'espéranto et notamment à un meeting organisé par la British Esperanto Association le 5 janvier 1927 et dont le sujet était le suivant: « Esperanto in the World Today ». Ce meeting s'inscrivait dans le cadre d'un congrès sur l'éducation tenu à Londres. Eugène Gaspard Marin y prononça un discours qui avait pour but de montrer que l'enseignement de l'espéranto était plus utile que celui du latin ou du grec dans les écoles. Dans ce discours², il dit qu'auparavant, l'éducation avait pour but de développer la mémoire et de donner un enseignement dogmatique qui avait recours à l'autorité et aux punitions tandis que maintenant, l'on cherchait plus à développer le raisonnement et la créativité de l'enfant qui sont les seuls à présenter de l'intérêt pour l'éducation de l'enfant. Or, dit Eugène Gaspard Marin, si le latin et le grec étaient tout indiqués pour développer la mémoire de l'enfant, ces langues n'ont rien qui puisse stimuler sa capacité de raisonnement et sa créativité, l'enfant n'ayant pour tâche que d'assimiler une longue liste de règles et de mots de vocabulaire et de s'y conformer. Au contraire, et bien qu'il puisse exprimer un nombre d'idées plus grand que tous les autres langages, l'espéranto comprend un très petit nombre de règles parce qu'il est construit scientifiquement. L'usage de la mémoire y est donc accessoire, l'essentiel du travail devant être fourni, pour l'apprentissage de ce langage, par la réflexion et la créativité. Par conséquent, dit Eugène Gaspard Marin, de par le fait qu'il favorise l'expression individuelle et la créativité ainsi que

¹ E. CHAPELIER et G. MARIN, *Les anarchistes et la langue internationale espéranto*, Paris, 1907 (voir supra).

² « Latin or esperanto ? Speeches at Educationnal Conference », in: *International Language*, vol. 4, février 1927, pp. 29-30. Le discours d'Eugène Gaspard Marin se trouve pages 30 et 31.

l'esprit d'analyse et la pensée logique, l'espéranto est le langage qui se prête le mieux aux objectifs nouveaux de l'enseignement.

Après avoir présenté l'avantage que présente l'apprentissage de l'espéranto pour le développement des facultés de l'enfant, Eugène Gaspard Marin fait un exposé des facilités que l'espéranto offre pour l'apprentissage des autres disciplines:

- Pour la connaissance des langues: certains pensent que le latin et le grec permettent de mieux maîtriser l'anglais, par exemple, mais d'autres langues ont considérablement enrichi l'anglais. Il n'est pas envisageable que les enfants apprennent toutes ces langues, d'autant plus que ce que l'anglais a emprunté aux autres langues a subi d'importantes modifications. Selon Eugène Gaspard Marin, l'espéranto ne présente pas cet inconvénient et beaucoup de ses racines expliquent les formes anglaises; de surcroît, l'apprentissage de l'espéranto est très simple. Ensuite, il fait référence à des expériences qui prouvent que l'espéranto permet une meilleure maîtrise de la langue natale. Et l'argument selon lequel le latin et le grec offrent une excellente introduction aux langues romanes est selon lui non fondé car les apprendre présente plus de difficultés que la matière qu'elles sont censées introduire; l'espéranto, quant à lui, apporte cette introduction aux langues romanes, sans la difficulté de l'apprentissage.
- Pour les études géographiques: la géographie nécessite souvent des échanges internationaux, épistolaires ou autres. Or, pour des disciplines de ce genre, l'usage d'une langue internationale offre de nombreux avantages, auxquels s'ajoute le fait que la facilité des contacts entre personnes de nationalités différentes développe la fraternité humaine.

Pour terminer et pour prouver ses assertions, Eugène Gaspard Marin fait allusion à sa propre expérience: pendant sept ans, il a étudié le latin et le grec à l'école (il fait référence à ses humanités au collège Saint-Boniface), à raison de plusieurs heures par semaine, et cela lui a été complètement inutile, non seulement parce qu'il ne sait pas parler le latin ni le grec, mais aussi parce que ces langues ne l'ont aidé en rien dans l'usage des langues modernes. Au contraire, quand il apprit l'espéranto, ce qu'il dit avoir fait récemment, pendant ses heures de loisirs, il put rapidement le parler couramment et converser avec des personnes qu'il rencontra dans le monde entier, notamment lors du Congrès espérantiste d'Edimbourg qui eut lieu en 1926. L'espéranto, dit-il, lui a fait éprouver un sentiment de fraternité universelle

non restreinte par des préjugés de classe ou de nationalité (on retrouve ici un thème anarchiste courant): « I may honestly say that Esperanto has added a ray of sunshine to my life; it has made me more optimistic; it has widened my horizon, which had been so cramped by my classical upbringing ».

Eugène Gaspard Marin a participé à d'autres réunions et congrès de ce genre. Dans une lettre qu'il écrit en 1947¹, il dit avoir participé au mouvement espérantiste pour échapper à l'ambiance d'après-guerre qui régnait au sein de la colonie de Whiteway (qui, selon lui, n'était plus ce qu'elle était à l'origine²). Durant l'été 1947, il passa donc une semaine « charmante » au Congrès de Berne qui réunissait 1400 à 1500 personnes, après lequel trente des participants, issus de tous les pays séjournèrent ensemble trois semaines en divers endroits en Suisse.

Eugène Gaspard Marin fut donc, tout au long de sa vie, un ardent défenseur de l'espéranto. Il pratiqua la langue, s'efforçait de la promouvoir lors de réunions ou de congrès, et voyagea en tant qu'espérantiste à travers le monde entier³.

3. Les libres communautés.

Malgré l'échec de la colonie de Stockel et la déception qui s'ensuivit, Eugène Gaspard Marin s'exila en Angleterre en 1914 pour vivre (jusqu'à sa mort en 1969) dans la colonie de Whiteway. Vers 1905, alors qu'il faisait partie de la colonie de Stockel, il en connaissait déjà l'existence et entretenait une correspondance avec Nellie Shaw, membre de la colonie. Dans les lettres qu'il lui envoyait, il posait des questions sur le mode de vie de la communauté⁴.

En 1914, il fit un voyage en Angleterre en compagnie de Jeanne Martin et décida d'aller voir la communauté, située près de Stroud. Nellie Shaw les accueillit et ils restèrent quelques jours, pendant lesquels Eugène Gaspard Marin donna une conférence sur la colonie de Stockel. Ils partirent peu de temps après mais décidèrent de devenir eux-mêmes des colons.

¹ Une copie de cette lettre était conservée dans la colonie de Whiteway, mais le destinataire en est inconnu. Voir annexe n°5.

² Voir ci-dessous.

³ C'est ce qu'atteste notamment l'article de W. V. EMANUEL, « Wanderings of an Esperantist », in: *The British Esperantist*, vol. XXXIII, n°433-434, mai-juin 1941, p. 36, mais cet article s'est révélé introuvable en Belgique.

⁴ N. SHAW, *Whiteway: A colony in the Cotswolds*, London, 1935, p. 206.

Ils ne retournèrent en fait à Bruxelles que pour chercher leurs affaires car, sitôt que les soldats furent réquisitionnés, ils quittèrent la Belgique pour aller définitivement habiter dans la colonie de Whiteway¹.

Quelques jours après leur arrivée, Eugène Gaspard Marin et Jeanne Martin sont acceptés comme colons et ils reçoivent un acre de terre devenu vacant, sur lequel ils cultiveront les légumes nécessaires à leur nourriture (car les colons de Whiteway, tout comme ceux de Stockel, sont végétariens). Un peu plus tard, ils emménagent dans une cabane qu'ils ont construite et qui comprend trois chambrettes et un grenier. Les colons leur font un accueil chaleureux qui fait dire à Eugène Gaspard Marin: « Oui, la colonie de Whiteway est bien une joyeuse famille »².

Entre 1914 et 1928, Eugène Gaspard Marin sera pendant plusieurs années le secrétaire de la colonie³ et donc, là comme dans la colonie de Stockel, il prit une part active à la gestion de la communauté. D'autre part, il mit sur pied une école, dans laquelle lui et d'autres colons enseignaient, non seulement aux enfants, mais aussi aux adultes (Eugène Gaspard Marin leur donnait des cours de sociologie et d'ethnologie)⁴. Cette école exista de 1920 à 1936 et l'enseignement y était basé sur des méthodes modernes: les punitions et les récompenses n'étaient pas utilisées; chaque enfant recevait une attention spéciale et l'enseignement était dénué de tout préjugé nationaliste et de tout dogme religieux⁵.

La colonie de Whiteway est une colonie tolstoïenne. Elle fut créée en 1898 par une vingtaine de personnes⁶ (hommes et femmes) dont certaines étaient des dissidents de la colonie de Purleigh (autre communauté anarchiste). Des conflits étaient nés entre les membres de cette dernière à propos de plusieurs questions issues d'un renforcement de l'orthodoxie tolstoïenne:

¹ C'est ce que raconte Eugène Gaspard Marin dans son carnet de voyage. Voir annexe n°4.

² Ces informations viennent également du carnet de voyage d'Eugène Gaspard Marin. Voir annexe n°4.

³ N. SHAW, op. cit., p. 206: Nellie Shaw mentionne simplement le fait qu'il fut secrétaire de la colonie, sans fournir aucune date mais en 1928, il entame un voyage qui durera dix ans (il visitera l'Europe, l'Afrique Orientale et l'Asie); or l'ouvrage est écrit en 1935 alors qu'Eugène Gaspard Marin n'est pas encore revenu.

⁴ N. SHAW, op. cit., p. 208.

⁵ G. MARIN, « Whiteway. Komunista Kolonio », in: *The Worker Esperantist*, n°85, janvier-mars 1956, d'après une traduction non éditée faite par Hilda Gustin.

⁶ En 1956, ils seront environ 150; ils sont toujours autant actuellement.

- La sélection des membres: pour certains, la colonie devait être ouverte à tout le monde; pour d'autres, elle devait être sélective dans l'admission de nouveaux membres.
- Le travail: le travail dur était valorisé et pour certains, ceux qui ne prenaient pas une part active au travail de la communauté devaient être exclus; les autres refusaient l'exclusion parce qu'elle consistait à bannir une classe de la société.
- Le sexe: l'abstinence sexuelle était considérée comme une vertu et certains s'opposaient à cette conception.

Les colons qui refusaient cette nouvelle orthodoxie tolstoïenne, parce qu'elle limitait leur liberté, cherchèrent donc un nouvel endroit pour jeter les bases d'une nouvelle colonie d'où personne ne serait exclus pour son travail ou ses conceptions sexuelles. Ce groupe se scinda ensuite en deux parties: quelques-uns voulaient s'intégrer aux petites industries d'un village proche de Whiteway, Sheepscombe, tout en menant une vie communautaire (ce qu'ils ne firent jamais); les autres, qui s'installèrent à Whiteway, voulaient consacrer l'essentiel de leur activité à l'agriculture¹.

Les colons de Whiteway vivaient donc conformément à l'interprétation qu'ils faisaient du tolstoïsme et aux principes qu'ils en retiraient. Ils rejetaient la campagne au profit de la ville. Ils s'opposaient à toute forme de propriété privée: ils achetèrent la maison² et le terrain qu'ils occupaient mais aucun d'entre eux ne voulut donner son nom quand le notaire leur demanda qui était l'acheteur et le contrat fut conclu au non de tous³; ensuite, comme le raconte Eugène Gaspard Marin, « un feu de joie fut allumé et les titres de propriété furent brûlés au milieu des acclamations »⁴ et proclamation fut faite de ce que le terrain n'appartiendrait jamais plus à une personne privée; ce refus de la propriété allait si loin que certains d'entre eux refusaient totalement de faire usage de l'argent. Ils étaient pacifistes et pratiquaient la non-résistance, et par exemple, quand des visiteurs abusaient de leur bienveillance, il ne s'y opposaient pas; en outre leur pacifisme était assorti du végétarisme. Enfin, ils faisaient en sorte que la femme soit l'égale de l'homme dans la communauté et prônaient l'union libre¹. Autant de principes qui ressemblent fortement à ceux de la colonie de Stockel et dont celle-ci s'est probablement inspirée en partie, sur base des informations qu'Eugène Gaspard Marin avait obtenues.

¹ D. HARDY, *Alternative communities in nineteenth century England*, London, 1979, p. 190 et p. 200.

² D'où la colonie tient son nom car elle s'appelait *Whiteway House*.

³ G. MARIN, « Whiteway. Komunista Kolonio », op. cit.

⁴ Voir son carnet de voyage, en annexe n°4.

La première année de l'existence de la colonie, ce système fonctionna bien: ils travaillaient ensemble, mais chacun était libre de travailler comme il l'entendait; ils préparaient les repas et mangeaient ensemble; il y avait une blanchisserie commune; il n'y avait pas d'organisation, pas de chef; les possessions de la colonie étaient disponibles à tous, y compris aux étrangers, les colons partant de ce principe que les choses appartiennent à ceux qui en ont besoin; et les femmes jouissaient de beaucoup plus de liberté que dans la société victorienne (bien que là, comme dans le cas de la communauté de Stockel, si les femmes faisaient des travaux masculins, les hommes ne se livraient pas aux tâches domestiques); si elle permettait le mariage, la colonie favorisait toutefois l'union libre qui ne faisait pas de la femme la propriété de l'homme)². Et même, quand l'argent du départ fut dépensé en achats indispensables, les colons cessèrent d'en utiliser, au grand contentement de ceux qui y étaient opposés³.

Cependant, l'hiver fut rude en 1899. Le confort matériel était élémentaire et la nourriture n'était pas abondante. De plus, la politique de *l'entrée libre* de la colonie attirait à elle de nombreux visiteurs qui profitaient du reste de la communauté: « En bons tolstoyens, raconte Eugène Gaspard Marin, les colons refusaient de se prémunir contre les poids morts que la société capitaliste ambiante devait fatalement leur envoyer, c'est-à-dire des gens qui, mal armés pour la vie, avaient tout à gagner et rien à perdre en entrant à la colonie. Conclusion, les champs furent mal cultivés et la misère devint intolérable »⁴. La colonie aurait pu éclater à cause de cette situation mais elle abandonna ses principes de communisme pur à la fin de l'année 1899. Les colons percevaient ce changement comme l'adoption d'une meilleure méthode de travail et non comme un retour en arrière; leur démarche était pragmatique et n'avait pas pour but le maintien de principes doctrinaires en dépit de leur inadaptation à la réalité: ils voulaient seulement vivre de la façon la moins éloignée possible de leur idéaux¹.

La colonie de Whiteway évolua dès lors vers un individualisme plus poussé: chaque colon reçut un lopin de terre qu'il pouvait exploiter à sa guise. Cependant, ce lopin de terre ne pouvait pas être plus grand que ce qu'un homme pouvait raisonnablement exploiter et que ce qui lui était nécessaire pour vivre. En outre, si les colons avaient l'usage libre de la terre,

¹ D. HARDY, op. cit., p. 200.

² Ibidem, pp. 201-202.

³ G. MARIN, « Whiteway. Komunista Kolonio », op. cit.

⁴ Carnet de voyage d'Eugène Gaspard Marin. Voir annexe n°4.

ils n'en avaient pas la propriété. Peu à peu, ils abandonnèrent également l'habitude de manger ensemble, et le dernier vestige du communisme à disparaître fut l'habitude qu'ils avaient de laver leur linge ensemble². Les maisons individuelles se multiplièrent, l'argent fut à nouveau utilisé et à partir de ce moment, chacun résolut seul ses problèmes économiques, ce qui eut pour conséquence de chasser les parasites³. Ils furent remplacés par des personnes plus responsables qui venaient s'établir à la colonie simplement pour vivre un retour à la nature et très peu par idéalisme. L'esprit communautaire s'effiloça de plus en plus, et la colonie évolua vers un individualisme proudhonien, adaptant sans cesse ses idéaux à la réalité afin de maintenir un maximum de liberté; les colons refusèrent en effet toujours d'établir des règles qui auraient rapproché leur mode de vie de l'idéal communiste mais qui les auraient éloignés de leur idéal de liberté et de développement individuel. Les seuls éléments qui subsistent de ce que fut la colonie à l'origine sont l'absence de propriété privée de la terre d'une part, et le fait que les lopins de terre sont alloués par l'assemblée des colons⁴. La colonie existe encore aujourd'hui, avec ces deux seules caractéristiques pour rappeler qu'elle fut une colonie anarchiste communiste, ainsi qu'un esprit communautaire et une fraternité plus développés que partout ailleurs: les colons travaillent au dehors et exploitent individuellement le lopin de terre qui leur est concédé. Dans une lettre de 1947, Eugène Gaspard Marin déplore l'évolution de la communauté: « Alas, this old Whiteway, with its lofty ideals, its family atmosphere, its sociale and picnics, its mutual aid, its freedom, its spirit of adventure, is now little more than a memory - a beautiful memory, which enriches our life »⁵; toujours dans la même lettre, il dit que les seuls principes qui subsistent sont ceux de la liberté individuelle et de l'absence de propriété de la terre⁶; et il attribue cette évolution à un processus naturel qui conduit à l'adaptation au milieu environnant et à l'absence de l'enthousiasme des pionniers.

¹ D. HARDY, op. cit., pp.202-203.

² Ibidem, p. 204.

³ G. MARIN, « Whiteway. Komunista Kolonio », op. cit.

⁴ Ibidem, pp. 205-207.

⁵ Voir annexe n°5: dans la même lettre, il parle du congrès espérantiste auquel il participa en 1947 (voir supra).

⁶ Dans son article intitulé *Whiteway. Komunista Kolonio*, Eugène Gaspard Marin fait cependant allusion à un conflit qui opposa l'un des membres de la colonie aux autres: celui-ci voulait vendre la parcelle qu'il occupait; l'affaire passa devant le tribunal en 1956, qui reconnut que, bien que la colonie n'ait jamais établi un document légal, elle était considérée comme une institution philanthropique et que par conséquent, la terre ne peut redevenir une propriété privée. A partir de ce moment, les colons firent signer aux occupants des parcelles de terre un papier précisant que celle-ci ne pourrait jamais avoir un propriétaire privé.

Chapitre 4: L'originalité du travail anthropologique d'Eugène Gaspard Marin.

Le but de ce chapitre n'est pas de faire un exposé détaillé de l'oeuvre anthropologique d'Eugène Gaspard Marin. Ce travail est effectué par Sara Pimpaneau à Londres à partir des archives qui se trouvent au Museum of Mankind. Mais simplement de déterminer la spécificité de ce travail. Nous nous attacherons donc à décrire les voyages qu'il effectua, la démarche qu'il a suivie dans son étude de l'homme et les sujets qu'il a abordés.

1. Ses voyages.

A la fin de l'année 1909 ou au début de l'année 1910, Eugène Gaspard Marin avait déjà effectué un voyage en Grèce en compagnie de Jeanne Martin. Dans les années 1920, il effectua un voyage au Maroc, toujours en compagnie de Jeanne Martin. Un Somalien nommé Sala, qui fut un temps membre de la colonie de Whiteway, et avec qui Eugène Gaspard Marin s'était lié d'amitié, lui avait appris l'arabe. Ce voyage au Maroc allait préfigurer les autres voyages qu'il fit par la suite car, tandis que Jeanne Martin restait en ville pour collecter des informations, lui se rendait à l'intérieur du pays pour entrer en contact avec les populations autochtones. A son retour, il rapporta des tapis, des pots et divers objets de métal ou de faïence, des articles de maroquinerie, des vêtements, etc.¹ des objets qui allaient constituer le début de son immense collection.

En juillet 1928, il entama un voyage qui allait durer dix ans, au cours duquel il parcourut, tout seul, l'Ancien Monde. Son périple débuta par une traversée de l'Europe. Il partit à vélo, traversa la France, la Suisse, l'Italie via les Alpes et, une fois arrivé en Calabre, traversa l'Adriatique et arriva en Albanie, où il resta quelque temps, retenu par des formalités administratives. Quand il eut la permission de partir, il traversa la Grèce et se rendit au Pirée, où il embarqua pour Alexandrie. De cette ville, il se rendit au Caire où il resta un long moment, fasciné par la ville. Il y fut accueilli par deux Européens et eut des contacts avec des professeurs et des enseignants du pays. Après être resté dix mois au Caire, il se dirigea vers le Sud: il fit une partie de la route en bicyclette et puis abandonna cette dernière; dès lors, il

se déplaça avec les camions, les voitures, ou encore les bateaux qui suivaient la même direction que lui. Parfois il s'arrêtait et restait quelques semaines dans un petit village, se mêlant à la population pour en apprendre la langue, les manières de vivre et les coutumes. Il accompagna une caravane du Caire à la Mer Rouge. Ensuite, il se rendit au Soudan et puis en Ethiopie. Il séjourna quelques mois à Addis Abeba, où il assista au couronnement de l'empereur Hailé Sélassié Ier (1930). En 1931, il se rendit en Somalie et puis en Inde, où il rendit visite à Gandhi; il longea la côte occidentale vers le sud du pays en accompagnant des charrettes à boeufs, des camions. Arrivé au sud de l'Inde, il visita l'île de Ceylan, où il eut des contacts amicaux avec les bouddhistes. Il revint alors en Inde et longea cette fois la côte orientale du pays, séjournant à plusieurs reprises dans des communautés regroupant des disciples de saints ou des yogis, afin de se familiariser avec leur mode de vie, leur religion et leur philosophie². Il vécut même un petit temps dans une grotte au sommet des montagnes au côté de deux hommes « saints » qui lui expliquèrent la philosophie védique. Il rencontra ensuite un Tibétain et son fils qui remontaient vers l'Himalaya après être allés vendre des marchandises dans le Sud. Il les accompagna vers le nord et visita plusieurs monastères, où il entra en contact avec des lamas, des prêtres qui l'accueillirent chaleureusement. Après être resté quelque temps avec ses amis tibétains, il décida de poursuivre son voyage et se dirigea vers la Birmanie. Là il rencontre Rabindranath Tagore³. De la Birmanie, il se rendit à Sumatra, en Indochine, et en Chine. A ce moment, il entama son retour en Europe en passant par la République Soviétique, l'Iran, l'Irak, le Liban, la Syrie, la Palestine, la Turquie, la Pologne, avant de rejoindre l'Europe du Nord par l'Albanie⁴.

Durant ce long voyage, qui dura de 1928 à 1938, il tiendra un journal, écrit en français, et entretiendra une correspondance avec la colonie de Whiteway (lettres qui étaient lues

¹ N. SHAW, op. cit., pp. 209-210.

² Leur mode de vie présente à certains égards des ressemblances avec celui de colons de Whiteway, notamment en ce qui concerne la simplicité, le végétarisme et le pacifisme.

³ Rabindranath Tagore est un écrivain indien (1861-1941). Lors d'un voyage en Angleterre il fut initié à la littérature et à la musique européennes. Dès lors, il consacra sa vie à l'écriture. En 1904, il s'engagea en faveur de l'indépendance de l'Inde et s'appliqua à favoriser, dans l'école qu'il fonda en 1901 à Santiniketan, l'enseignement des étudiants chassés des universités pour des motifs politiques. En 1913, il reçut le prix Nobel de littérature et donna plusieurs conférences aux Etats-Unis et en Angleterre. Dès lors, sa renommée ne cessa de grandir. Suite à la Première Guerre Mondiale, il affina sa pensée politique, se méfiant du nationalisme dont il avait pu constater les dégâts. En 1921, il créa à Santiniketan l'université internationale Visva Bhârati. A partir de ce moment, sa vie se partagea entre de nombreux voyages à l'étranger et l'écriture de romans, de poèmes, de chansons, d'essais philosophiques et politiques, d'ouvrages didactiques, d'ouvrages scientifiques de vulgarisation, d'histoires littéraires et de philosophie bengali (in: *Dictionnaire des littératures française et étrangère*, Paris, 1992, p. 1571). C'était donc un homme qui avait peut-être certains points communs avec Eugène Gaspard Marin.

⁴ N. SHAW, op. cit., pp. 209-216.

devant l'assemblée des colons). A son retour, il décrira ses pérégrinations dans un manuscrit, écrit en espéranto et intitulé *Ten Years Wandering through the Old World*, mais qui ne sera jamais publié¹. C'est entre autres sur base de ces écrits et des nombreux objets de toutes sortes qu'il rapporta (et qui sont conservés actuellement au Museum of Mankind), que Sara Pimpaneau effectue son étude.

Savoir de quoi il vécut pendant ces dix années reste une question irrésolue. Et même Nellie Shaw, de la colonie de Whiteway, dit ne pas le savoir et mentionne seulement le fait que ce problème suscitait des disputes entre Eugène Gaspard Marin et Jeanne. Mais probablement, comme le dit cette dernière, la simplicité de son mode de vie l'a-t-elle beaucoup aidé à surmonter les difficultés rencontrées². De plus, il apparaît qu'il séjournait souvent chez les habitants des lieux qu'il visitait. Il avait en effet de nombreux contacts avec les populations qu'il rencontrait, contacts qui étaient facilités par sa connaissance de plusieurs langues européennes et par sa facilité à apprendre les dialectes de régions qu'il traversait³.

2. Sa méthode de travail.

Dès ses premiers travaux (datant des années 1920), mais surtout après 1938 et jusqu'à sa mort en 1969, Eugène Gaspard Marin s'attacha à classer la masse d'informations qu'il avait recueillies au cours de son voyage. Son but était d'arriver à faire une classification des connaissances humaines⁴, classification qu'il effectua par thèmes ou par populations. La plupart de ses travaux ne furent pas publiés et sont manuscrits⁵.

Il parle de sa méthodologie⁶ dans une lettre datée de 1964⁷ et la dit inspirée de celle utilisée par les sciences naturelles. Selon lui, il n'y a en effet pas de différence entre les organes et les fonctions qu'il qualifie d'*extra-somatiques* de l'homme et de ses comportements, et ses organes et fonctions corporels: « For me a space rocket is only an extension of human legs;

¹ R. PANKHURST, « Eugène Gaspard Marin's impressions of Addis Ababa in 1930-1931 », in: *Africa-Tervueren*, vol. 22, 1976, 3-4, pp. 96-112, p. 96.

² N. SHAW, op. cit., p. 211.

³ Ibidem, p. 213. Selon Madame Hilda Gustin, outre le français et l'anglais, il parlait couramment le somali, l'arabe; il avait également des notions d'allemand, d'italien et d'espagnol.

⁴ R. PANKHURST, op. cit., p. 96.

⁵ Ils font partie des archives conservées au Museum of Mankind.

⁶ Il l'avait déjà mise au point vers 1913, ainsi qu'il le dit dans une lettre de 1928 adressée à E. N. Falaise. Voir annexe n°5.

⁷ Lettre adressée à M. Wilder, du 20 avril 1964. Voir annexe n°5.

the difference between an ants nest and a city is only of degree of complexity in conformity with that of the brain ». Sur base de ce postulat (fortement empreint des idées de Guillaume De Greef), il s'efforce d'étendre à l'anthropologie une discipline pratiquée avec succès dans des sciences comme la botanique ou la zoologie. Il applique donc les méthodes du naturaliste aux faits idéologiques et trouve les résultats très encourageants.

Dans cette lettre, et dans un autre document¹, il décrit les différentes étapes de cette technique de travail:

1. La délimitation du sujet: par exemple, les moulins à vent de tous les pays, de toutes les périodes et destinés à tous les usages.
2. La récolte des données et des détails intéressants, à partir de tous les champs disponibles, au moyen de descriptions, de collectes de spécimens, de dessins; et la vérification de ces données ou l'adjonction d'un point d'interrogation quand elles ne sont pas vérifiables.
3. Le dépouillement de ces données, en utilisant ou en inventant un procédé de notation précise des éléments trouvés (lui-même utilise un système inspiré de la notation décimale universelle de Dewey, utilisée en bibliographie): par exemple, dans le cas des moulins à vent, l'établissement d'un inventaire des différentes fonctions exercées par les structures et mécanismes des moulins et des différentes façons dont ces fonctions sont assurées par les différents types de moulins (il peut s'agir par exemple des manières d'ajuster les toiles à la force du vent).
4. Le classement des données, la meilleure possible, et l'établissement d'une typologie précise et toujours ouverte au changement: cette étape consisterait, dans le cas des moulins à vent, à classer les fonctions dans l'ordre décroissant de leur importance et à les utiliser pour distribuer les moulins en groupes et sous-groupes.
5. L'indication sur une carte des zones caractéristiques de chaque *espèce* ou *variété*, pour le présent mais aussi, si possible, pour le passé.
6. L'enregistrement des noms donnés pour chaque objet ou concept et pour chacune de ses composantes par le groupe social étudié et dans les différentes régions, en utilisant l'orthographe locale ou une transcription phonétique (au moyen de l'alphabet phonétique international); et, si possible de l'étymologie de ces noms.

¹ Il s'agit d'un document dactylographié, mais qui ne comprend aucune date, ni aucun renseignement sur un éventuel destinataire. Voir annexe n°5.

7. L'établissement d'une généalogie de l'objet ou du concept étudié sur base des opérations précédentes.
8. La mise en relation du sujet avec son environnement en tenant compte des facteurs naturels (le climat, l'orographie, l'hydrographie, la végétation,...) et des facteurs humains (la technologie, la vie sociale, les croyances,...): pour l'exemple des moulins à vent, cela reviendrait à s'interroger sur les personnes qui les utilisent, sur les changements qu'ils ont subis, sur les formes qui varient d'une région à l'autre, sur leur situation, leur fonction, leur taille, ou encore sur le mode de vie des meuniers, bien que cela sorte du sujet, et sur bien d'autres questions.

Dans la lettre de 1964, Eugène Gaspard Marin insiste sur le fait que cette méthodologie l'a considérablement aidé à clarifier ses idées et à classer ses notes et par conséquent, à les rendre plus lisibles. Enfin, cette classification l'a aidé à poursuivre ses recherches dans plusieurs directions et notamment:

- A localiser le berceau d'une mutation culturelle et à étudier les chemins qu'elle a suivis pour sa diffusion.
- A déterminer l'influence des facteurs écologiques.
- A mettre en corrélation l'évolution d'un fait avec les changements subis dans les autres domaines.
- A découvrir des cas de changements de fonction, de régressions, ou d'hybridation.
- A mettre l'accent sur des chaînons manquants et sur des trous à combler dans la recherche.

Toujours dans la même lettre, il se défend de vouloir établir un nouveau système philosophique ou de vouloir révolutionner l'étude des cultures, son ambition étant simplement de fournir un instrument de travail qui permette d'ordonner les données collectées: « I am strongly opposed to any kind of a priori or *philosophic* systems »¹. D'autre part, il se dit conscient que toute classification implique une part d'arbitraire et de simplification mais c'est la raison pour laquelle la méthode qu'il a mise sur pied est constamment soumise à la critique et au changement.

¹ Et c'eut été étonnant, de la part d'un anarchiste, de vouloir imposer un système. Cette affirmation ne dénote donc en rien avec ses idées.

Eugène Gaspard Marin a donc élaboré une méthodologie qui, à certains points de vue, est innovatrice, en ce sens qu'il l'a inventée, et qui est en même temps influencée par les idées de Comte et de Spencer qui lui furent révélées dans les cours qu'il suivit à l'Université Nouvelle.

3. Les sujets qu'il a abordés.

Le premier sujet auquel Eugène Gaspard Marin s'intéressa fut la mesure du temps. Il semble qu'il y ait travaillé avant même de suivre des cours à l'Université Nouvelle car, lorsque la brochure d'Emile Chapelier, traitant de la colonie, paraît, une note concernant les prochaines publications annonce la préparation d'un travail sur *L'histoire du calendrier et la réforme proposée par Elisée Reclus* par Emile Chapelier en collaboration avec Eugène Gaspard Marin¹. En 1913, il publie un article intitulé « La Réforme du Calendrier » dans la revue *La Société Nouvelle*². Et cette même étude le conduit à adhérer au Royal Anthropological Institute en 1921³. En 1928 il termine un ouvrage sur la mesure du temps, portant sur 500 tribus et nations et accompagné de photos et de croquis qui lui ont été envoyés par les musées ethnographiques de différents pays⁴. Mais il se sera jamais publié.

Il établit, dans les années 1920, des contacts avec des pêcheurs somaliens établis à Cardiff et à Londres. L'un d'entre eux séjourna momentanément à la colonie de Whiteway et lui apprit le somali. Grâce aux contacts qu'il entretint avec ces Somaliens, il entreprit une étude des jeux de leur pays, dont il fit la présentation au Royal Anthropological Institute vers 1927⁵. Ce travail donnera lieu à la publication d'un article en 1931¹: il y fait une présentation des différents jeux somaliens, d'après une étude qu'il a faite en se basant sur la méthodologie de classification qu'il a élaborée.

Après 1938, c'est-à-dire après son retour de voyage, il s'intéressera à des sujets très divers, ayant pour la plupart un rapport avec la vie matérielle des populations qu'il avait

¹ E. CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Bruxelles, 1906: cette indication se trouve sur le dos de la couverture.

² G. MARIN, « La réforme du calendrier », in: *La Société Nouvelle*, 1913, n°12, pp. 289-290.

³ C'est ce qu'il affirme dans une lettre du 1er juin 1928 adressée à E. N. Falaise, un membre du Royal Anthropological Institute. Voir annexe n°5.

⁴ Ibidem, annexe n°5: cette lettre entame d'ailleurs une démarche en vue de la publication de cet ouvrage.

⁵ Ibidem, annexe n°5.

rencontrées. Dans le but de faire un classement des connaissances humaines, il s'efforça d'inventorier les renseignements et les objets qu'il avait récoltés et qui concernent aussi bien les dés à coudre, les tickets de métro, les jeux, les moulins à vent que les épouvantails, les formes de couchage, ou encore les langues de différentes peuplades. Malheureusement, bien peu des travaux qu'il a effectués sur base de ces renseignements furent publiés. Signalons parmi ceux-ci : « Tamil pioneers of cultural ecology »², « An ancestor of the game *Ludo* »³, « An old Pwo-Karen alphabet »⁴, « Batak Scarecrows »⁵, et « Molen met horizontaal windrad »⁶.

La caractéristique essentielle de son travail anthropologique est l'intérêt qu'il porta à la vie des gens ordinaires. Et par exemple, le récit qu'il fait sur Addis Abeba en 1930-1931 est totalement différent des autres en ce qu'il s'intéresse à la vie quotidienne des Ethiopiens qu'il rencontrait; et il fait une description de la ville qui est unique en son genre, donnant par exemple des renseignements sur la première bibliothèque publique et sur le premier cinéma de la ville et d'autres informations qui ne se trouvent nulle part ailleurs¹. Il en va de même dans l'ensemble de son journal de voyage: il donne toujours de longues descriptions du mode de vie des populations qu'il rencontrait, parfois très détaillées dans les cas où il vécut un temps parmi elles.

La démarche d'Eugène Gaspard Marin est donc caractérisée par deux aspects essentiels:

- Elle est innovatrice sur le plan des sujets abordés: il s'intéressa en effet à des aspects de la vie pratique des hommes qui n'avaient jamais été traités auparavant.
- Elle est intéressante de par la manière dont il a collecté ses renseignements puisqu'il s'efforça un maximum de se mêler à la population des pays qu'il visitait, allant parfois jusqu'à mener leur mode de vie pendant une longue période.

Son travail présente un intérêt incontestable et il est dommage qu'il soit à ce point méconnu. C'est la principale raison pour laquelle le Museum of Mankind, sous la direction du Dr. Durrans, a décidé de pallier à ce manque et de donner à Eugène Gaspard Marin la place qu'il mérite certainement dans l'anthropologie.

¹ G. MARIN, « Somali games », in: *The Journal of The Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. LXI, 1931, pp. 499-511.

² In: *Man*, juillet-août 1942, n°45, p. 90.

³ In: *Man*, septembre-octobre 1942, n°64, pp. 114-115.

⁴ In: *Man*, janvier-février 1943, n°5, pp. 17-19.

⁵ In: *Man*, octobre 1954, n°234, pp. 155-156.

⁶ In: *De Molenaar Weekblad*, 29 août 1967.

Conclusion.

Eugène Gaspard Marin est sans aucun doute un homme hors du commun. Toute sa vie, il a tenté de suivre le mieux qu'il pouvait ses idéaux, malgré les échecs endurés. A tel point que, si l'on en croit Madame Hilda Gustin, il refusa un héritage auquel il avait droit, parce que la négation de la propriété passe inévitablement par celle du droit de succession. Combien d'anarchistes auraient dénigré une importante somme d'argent au nom de ses idéaux ? Bien peu sans doute. Homme hors du commun donc par son idéalisme, certains diront par son utopisme, et qui croyait en la fraternité entre les hommes. La volonté qu'il avait de classer l'ensemble du savoir humain d'une part et de propager l'espérantisme d'autre part est assurément à mettre en relation avec cet universalisme. Homme hors du commun aussi par son travail anthropologique: tant la manière dont il voyageait, que la façon dont il récoltait des objets pour ensuite en faire une classification précise, sont à maints égards des faits peu courants.

Mais quel est l'intérêt d'étudier encore le mouvement anarchiste et les communautés utopistes à l'heure où le capitalisme est incontestablement triomphant ? Peut-être bien la perpétuelle remise en question à laquelle notre société devrait être soumise. Et, que l'on soit d'accord ou non avec les idées anarchistes, il faut bien reconnaître que les questions qu'elles posent et les problèmes qu'elles tentent de résoudre sont toujours d'actualité. L'évolution de notre économie vers le libéralisme économique remet en effet à l'ordre du jour des questions qui étaient peut-être un peu oubliées: le capitalisme doit-il inévitablement impliquer l'exclusion, la pauvreté ? A l'instar de ceux qui pensent que le capitalisme ne subsistera qu'à condition de se transformer sans cesse, nous pourrions dire que la démocratie nécessite un travail permanent de remise en question. Est-ce à dire que l'anarchisme, tel qu'Eugène Gaspard Marin le concevait, est la solution à tous les problèmes? Non bien sûr, car si l'idéal d'une société future où tous les hommes seraient égaux et frères et ne dépendraient que d'eux-mêmes est très beau, l'anarchisme, et en particulier l'anarchisme communiste, n'en est pas moins criblé de contradictions qui le font courir à sa perte. Et nous ne tenons même pas compte de la question de savoir si le communisme est réalisable, question que chacun solutionne à sa façon. Mais les problèmes qu'il essaie de résoudre se posent avec autant d'acuité aujourd'hui. Peut-être ces sujets peuvent-ils servir de base à une prise de distance par rapport à la société dans laquelle nous vivons. Eugène Gaspard Marin pratiquait la

¹ R. PANKHURST, op. cit., p. 96.

remise en question au jour le jour et son souci de connaître les différences de comportement entre les différents peuples n'y est certainement pas étranger. Aller voir ce qui se passe ailleurs pour mieux pouvoir relativiser ce qui se passe dans notre société, se poser en permanence des questions. Tel est peut-être l'intérêt qu'il y a encore à étudier ces mouvements politiques minoritaires, utopistes, même s'ils furent inlassablement voués à l'échec et même s'ils se fourvoient complètement. Avoir un aperçu des alternatives qui ont été proposées au capitalisme, et savoir que des gens étaient prêts à aller très loin pour rejeter ce système, est très certainement une démarche à effectuer dans l'autoquestionnement auquel tout système devrait être perpétuellement soumis pour s'améliorer.

BIBLIOGRAPHIE.

1. Travaux et articles sur l'anarchisme et le socialisme au sens large.

Henri ARVON, « Anarchisme », in: *Encyclopaedia Universalis*, vol. 1, pp. 988-991.

Henri ARVON, *L'anarchisme*, Que-sais-je ?, 10e éd., Paris, 1991.

Henri ARVON, *L'anarchisme au XXe siècle*, P.U.F., Paris, 1979.

Paul AVRICH, *Anarchist portraits*, P.U.P., Princeton, 1988.

L. BERTRAND, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830*, 2 vol., Bruxelles, 1907.

René BIANCO, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française dans le monde (1880-1983)*, Doctorat d'Etat, Université de Provence, 7 vol., Aix-en-Provence, 1988.

René BIANCO, « Où en est l'histoire de l'anarchisme ? », in: *Le mouvement social*, 144-suppl., 1988, pp. 45-54.

Georges BLOND, *La grande armée du drapeau noir: Les anarchistes à travers le monde*, s.l., 1972.

Frans BOENDERS e.a., *De volle vrijheid, ideologie en geschiedenis van het anarchisme*, Brussel-Den Haag, 1976.

D. COPPI, *Les repères de l'anarchisme entre les deux guerres, en Belgique francophone, à travers la presse libertaire*, mémoire de licence, U.L.B., Bruxelles, 1986.

Ronald CREACH, *Laboratoires de l'utopie: les communautés libertaires aux Etats-Unis*, Paris, 1983.

Hem DAY, *Bibliographie de Hem Day*, Paris, Bruxelles, 1964.

J. DEBRUYN, *Inventaris van de papieren Marcel Dieu alias Hem Day*, A.G.R., Bruxelles, 1986.

R. DE JONG, « Le mouvement libertaire aux Pays-Bas », in: *Le mouvement social*, 83, 1973, pp. 167-180.

P. DELFOSSE, *Ordre public et conflits sociaux dans la société belge (1830-1914). II. Ordre public et conflits socio-économiques et politiques*, U.C.L., Centre de recherches en histoire du développement économique et social 8004, Louvain-La-Neuve, s.d.

J. DE MEUR, *L'anarchisme en Belgique ou la contestation permanente*, Bruxelles, 1970.

Dominique DESANTI, *Les socialistes de l'utopie*, Paris, 1970.

J. DESTREE et E. VANDERVELDE, *Le socialisme en Belgique*, Paris, 1903.

Sébastien FAURE dir., *Encyclopédie anarchiste*, Paris, s.d.

Jean-François FUEG, « Des sources pour l'histoire du mouvement anarchiste », in: Andrée DESPY-MEYER, *Cent ans de l'Office international de bibliographie, 1895-1995, les prémises du Mundaneum*, Mundaneum, Mons, 1995.

Roger GONOT, *Elisée Reclus. Prophète de l'idéal anarchique*, Pau, 1996.

Daniel GUERIN, *L'anarchisme: De la doctrine à la pratique*, nouvelle édition, Paris, 1987.

Daniel GUERIN, *Ni dieu ni maître: anthologie de l'anarchisme*, 4 vol., Paris, 1970.

Dennis HARDY, *Alternative communities in nineteenth century England*, London, 1979.

R. JANS, *Tolstoj in Nederland*, Bussum, 1952.

J. JOLL, *The anarchists*, Londres, 1979.

Francis JOURDAIN, « Né en soixante-treize: la colonie d'Aiglemont », in: *Europe*, juin 1950, 54.

F. LEHOUCK, *Het antimilitarisme in België, 1830-1914*, Brussel-Antwerpen, 1958.

M. LIEBMAN, *Les socialistes belges (1885-1914). La révolte et l'organisation*, Bruxelles, 1979.

M. LIEBMAN, *Les socialistes belges (1914-1918). Le Parti Ouvrier Belge face à la guerre*, Bruxelles, 1986.

André LORULOT, *Une expérience communiste: La colonie libertaire de St. Germain*, St. Germain-en-Laye, 1908.

Jean MAITRON, « Un « anar », qu'est-ce que c'est ? », in: *Le mouvement social*, 83, 1973, pp. 23-45.

Jean MAITRON, *Le mouvement anarchiste en France*, 2 vol., Paris, 1992.

Jean MAITRON ET A. DRAGUET, « La presse anarchiste de ses origines à nos jours », in: *Le mouvement social*, 83, 1973, pp. 9-22.

A. MOMMEN, *De Belgische Werkledenpartij. Ontstaan en ontwikkeling van het reformistisch socialisme (1880-1914)*, Gand, 1980.

Jan MOULAERT, *Elisée Reclus et l'anarchisme en Belgique*, Leuven, 1986.

Jan MOULAERT, *Le mouvement anarchiste en Belgique (1870-1914)*, Louvain-La-Neuve, 1996.

Jan MOULAERT, « La peur du rouge et du noir: la genèse du péril anarchiste en Belgique », in: P. DELWIT et J. GOTOVITCH dir., *La peur du rouge*, Bruxelles, U.L.B., 1996, pp. 3-14.

Max NETTLAU, *Bibliographie de l'anarchie*, Bruxelles, Paris, 1897.

Max NETTLAU, *Histoire de l'anarchie*, Paris, 1971.

Jean-Marie NEYTS, « Victor Serge et les anarchistes en Belgique avant 1914 », in: Pascal DELWIT et Anne MORELLI éd., *Victor Serge. Vie et oeuvre d'un révolutionnaire. Actes du colloque organisé par l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles les 21-22-23 mars 1991*, (Socialisme, 226-227), Bruxelles, 1991, pp. 291-299.

Jean-Christian PETITFILS, *Les socialismes utopiques*, Paris, P.U.F., 1977.

Jean-Christian PETITFILS, *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIXe siècle*, Paris, 1982.

Janet POLASKY, *Emile Vandervelde: Le patron*, Bruxelles, 1995.

Jean PREPOSIET, *Histoire de l'anarchisme*, Paris, 1993.

Elisée RECLUS, *Colloque organisé à Bruxelles les 1 et 2 février 1985*, Institut des Hautes Etudes de Belgique et Société Royale Belge de Géographie, Bruxelles, 1986.

Amis d'Elisée Reclus, Paul RECLUS, Elie RECLUS, *Les frères Elie et Elisée Reclus*, Paris, 1964.

Enzo SANTARELLI, « L'anarchisme en Italie », in: *Le mouvement social*, 83, 1973, pp. 135-166.

Alain SERGENT et Claude HARMEL, *Histoire de l'anarchie*, Paris, 1949.

Nellie SHAW, *Whiteway: A colony in the Cotswolds*, London, 1935.

M. STEINBERG, « A l'origine du communisme belge: l'extrême-gauche révolutionnaire d'avant 1914 », in: *Cahiers marxistes*, 1971, III, 8, pp. 3-34.

G. VANSCHOENBEEK, « Leger en socialisme voor de Eerste Wereldoorlog », in: *Belgisch tijdschrift voor militaire geschiedenis*, XXIII, 1979, pp. 219-262.

George WOODCOOK, *Anarchism; a history of libertarian ideas and movements*, Cleveland-New York, 1962.

2. L'Université Nouvelle.

P. de BIE, *Naissance et premiers développements de la sociologie en Belgique*, Louvain-La-Neuve, 1988.

Les cent cinquante ans de l'Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, U.L.B., 1984.

Andrée DESPY-MEYER, « L'Institut géographique et l'Université Nouvelle », in: *Elisée Reclus. Colloque organisé à Bruxelles les 1 et 2 février 1985*, Institut des Hautes Etudes de Belgique et Société Royale Belge de Géographie, Bruxelles, 1986.

Andrée DESPY-MEYER, « Un laboratoire d'idées: l'Université Nouvelle de Bruxelles (1894-1919) », in: *Laboratoires et réseaux de diffusion des idées en Belgique*, Bruxelles, 1994, pp. 51-54.

E. GOBLET d'ALVIELLA dir., 1884-1909. *L'Université de Bruxelles pendant son troisième quart de siècle*, Bruxelles, 1909.

Francine NOËL, *Le conflit universitaire à l'Université libre de Bruxelles*, Bruxelles, U.L.B., mémoire de licence, 1974.

Francine NOËL, 1894: *L'Université libre de Bruxelles en crise*, Bruxelles, 1988.

W. VAN ROOY, « L'agitation étudiante et la fondation de l'Université Nouvelle en 1894 », in: *Belgisch tijdschrift voor nieuwste geschiedenis*, 1976, VII, pp. 197-241.

3. Articles publiés par et sur Eugène Gaspard Marin.

Richard PANKHURST, « Eugène Gaspard Marin's impressions of Addis Ababa in 1930-1931 », in: *Africa-Terroueren*, vol. 22, 1976, 3-4.

G. MARIN, « La Réforme du calendrier », in: *La Société Nouvelle*, 1913, n°12, pp. 289-290.

G. MARIN, « Dead-weight and efficiency », in: *International Language*, vol. 3, juillet 1926, pp. 116-117.

G. MARIN, « Growth », in: *International Language*, vol. 3, novembre 1926, pp. 215-219.

G. MARIN, « Somali Games », in: *The Journal of The Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. LXI, 1931, pp. 499-511.

G. MARIN, « Tamil pioneers of cultural ecology », in: *Man*, juillet-août 1942, n°45, p. 90.

G. MARIN, « An ancestor of the game Ludo », in: *Man*, septembre-octobre 1942, n°64, pp. 114-115.

G. MARIN, « An old Pwo-Karen alphabet », in: *Man*, janvier-février 1943, n°5, pp. 17-19.

G. MARIN, « Batak scarecrows », in: *Man*, octobre 1954, n°234, pp. 155-156.

G. MARIN, « Molen met horizontaal windrad », in: *De Molenaar Weekblad*, 29 août 1967.

G. MARIN, « Whiteway. Komunista Kolonio », in: *The Worker Esperantist*, n°85, janvier-mars 1956.

« Latin or esperanto ? Speeches at Educationnal Conference », in: *International Language*, vol. 4, février 1927, pp. 29-31 (contient un discours de Marin sur l'espérantisme).

4. Brochures.

Emile CHAPELIER, *Ayons peu d'enfants*, Bruxelles, 1909.

Emile CHAPELIER, *Ayons peu d'enfants. Pourquoi et comment ?*, Ixelles, s.d.

Emile CHAPELIER, *Le communiste et les paresseux*, Bibliothèque de l'Expérience, n°2, Bruxelles, 1907.

Emile CHAPELIER, *Entre propriétaire et locataire (dialogue)*, Bruxelles, s.d.

Emile CHAPELIER, *Une colonie communiste. Comment nous vivons et pourquoi nous luttons*, Bruxelles, 1906.

Gassy MARIN et Emile CHAPELIER, *Les anarchistes et la langue internationale « esperanto »*, Paris, 1907.

Georges THONAR, *Ce que veulent les anarchistes*, Verviers, 1909.